



The Project Gutenberg EBook of Ma conversion, by Comte de Mirabeau

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Ma conversion ou le libertin de qualité

Author: Comte de Mirabeau

Release Date: October 7, 2008 [EBook #26808]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MA  
CONVERSION \*\*\*

Produced by Daniel Fromont

[Transcriber's note: MIRABEAU (Honoré Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau) (1749-1791), *Ma conversion ou le libertin de qualité* (1783), édition de 1921

A French erotic novel of the 18th Century.]

# LES MAITRES DE L'AMOUR

L'oeuvre

du

Comte de Mirabeau

(...)

Ma conversion, ou le Libertin de qualité

(...)

**PARIS**

**BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX**

**4, RUE DE FURSTENBERG, A**

**MCMXXI**

Le Libertin de Qualité

Monsieur Satan,

Vous avez instruit mon adolescence; c'est à vous que je dois quantité de tours de passe-passe qui m'ont servi dans mes premières années.

Vous savez si j'ai suivi vos leçons, si je n'ai pas sué nuit et jour pour agrandir votre empire, vous fournir des sujets nouveaux.

Mais, Monsieur Satan, tout est bien changé dans ce pays; vous devenez vieux; vous restez chez vous; les moines même ne peuvent vous en arracher. Vos diablereaux, pauvres hères! n'en savent pas autant que des récits infidèles, parce que nos femmes les attrapent et les bernent.

Je trouve donc une occasion de m'acquitter envers vous; je vous offre mon livre. Vous y lirez la gazette de la cour, les nouvelles à la main des filles, des financiers et des dévotes. Vous serez instruit de quelques tours de bissac où, tout fin diable que vous êtes, vous auriez eu un pied de nez. Mais que votre chaste épouse n'y fourre pas le sien; car aussitôt cornes de licornes s'appliqueraient sur votre front séraphique.

Défiez-vous surtout de ces grandes manches à gros vit, et ne laissez pas aller votre femme en confrérie sans une ceinture. Cependant, que la jalousie ne trouble pas votre repos; car voyez-vous, Monsieur Satan, si elle le veut, cocu serez, et quand vous la mettriez en poche, s'y foutrait-elle par la boutonnière.

Puissent les tableaux que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux ranimer un peu votre antique paillardise. Puisse cette

lecture faire branler tout l'univers!

Daignez recevoir ces voeux comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

Monsieur Satan,

de votre altesse diabolique

le très humble, très obéissant

et très dévoué serviteur,

**CON-DESIROS.**

Jusqu'ici, mon ami, j'ai été un vaurien; j'ai couru les beautés, j'ai fait le difficile: à présent, la vertu rentre dans mon coeur; je ne veux plus foutre que pour de l'argent; je vais m'afficher étalon juré des femmes sur le retour, et je leur apprendrai à jouer du cul à tant par mois.

Il me semble déjà voir une dondon, qui n'a plus que six mois à passer pour finir sa quarantaine, m'offrir la molle épaisseur d'une ample fressure. Elle est fraîche encore dans sa courte grosseur; ses tétons rougissants d'une substance très abondante sont d'accord avec ses petits yeux pour exprimer tout autre chose que de la pudeur; elle me patine la main; car la financière, comme son mari, patine tout et toujours; je rougis: ah! voyez comme cela me

va, comme mes yeux s'animent, comme mon pucelage m'étouffe; car vous noterez que j'ai mon pucelage et que je cherche à me faire élever. On m'offre plus que je ne veux; les agaceries sont de vraies orgies... Foin! je ne bande point... Je deviens triste; mes malheurs me tourmentent; des créanciers avides... Pendant ce temps-là, ma main erre; elle s'anime; quelle légèreté! comme la cadence est brillante! Ma voix exprime l'adagio d'un *presto* vigoureux et soutenu. Ah! mon ami, voyez cul de ma dondon, comme il bondit!... Sa poitrine siffle, son gosier se serre, son con décharge, elle est en fureur, elle veut m'entraîner... Là, là, tout doux... La douleur me ressaisit... On me fait des offres: hélas! comment se résoudre à accepter d'une femme à qui on voudrait témoigner le sentiment le plus pur! On redouble; je pleure: l'or paraît. L'or!... Sacredieu! je bande et je la fous.

Mais ma chaste dondon en paie plus d'un; aussi, bientôt après ma facile victoire, je me fais présenter chez Mme Honesta (famille presque éteinte). Tout y respire la pudeur et l'honnêteté; tout prêche l'abstinence, jusqu'à son visage, dont la tournure, quoique assez piquante, n'a cependant aucun de ces détails qui inspirent la tendresse.

Mais elle a des yeux, de la physionomie, une taille qui serait trop maigre, si toute l'habitude du corps ne s'y proportionnait pas. Je ne louerai pas sa gorge, quoiqu'une gaze qui s'est dérangée m'ait permis d'entrevoir du lointain; ses bras sont un peu longs, mais ils sont flexibles,

on pourrait souhaiter une jambe plus régulière; telle qu'elle est, un joli pied la termine. Nous avons les *grands airs*, des *nerfs*, des *migraines*, un mari que l'on ne voit qu'à table, des gens discrets, de l'esprit bizarre, capricieux, mais vif, mais quelquefois ne ressemblant qu'à soi... Pardieu! allez-vous me dire, celle-là ne vous paiera pas... Oh! que si! parce qu'elle est vaniteuse, parce qu'elle se pique de générosité, parce qu'elle veut primer.

D'abord, vous imaginez bien que nous faisons du respect, de l'esprit, des pointes, des calembours; que madame a raison, que tout chez elle est au mieux possible... Irai-je à sa toilette? Pourquoi non?... Je placerai une mouche; je donnerai à cette boucle tout le jeu dont elle est susceptible... Un chapeau arrive... Bon dieu! les grâces l'ont inventé; le dieu du goût lui-même a placé les fleurs, et tous les zéphyrus jouent dans les plumes qui le couvrent. Comme cette gaze *prune-de-monsieur* coupe avec ce *vert anglais*... Mais qui l'a envoyé?... Vous sentez que je suis le coupable; et pourquoi un coupable ne rougirait-il pas?... Je suis trahi, déconcerté, boudé... Victoire, que son emploi de femme de chambre, quelques baisers des plus vifs et un louis ont mise dans mes intérêts, les plaide en mon absence... Ah! Madame, si vous saviez ce que l'on me dit de vous!... Combien ce monsieur est aimable! Il vaut bien mieux que votre chevalier, et je suis sûre qu'il ne vous coûterait qu'une misère... Il n'est pas joueur, je le sais de son laquais; c'est un coeur tout neuf. — Mais crois-tu que je sois assez aimable pour... — Ah! Dieu! Madame,



comme ce chapeau est tourné! Vous voilà à l'âge de vingt ans. — Tais-toi, folle, sais-tu que j'en ai trente, et passés? ... (Pardieu, oui, passés, et il y a dix ans que cela est public...) Je reviens l'après-midi; on est seule: pourquoi ne le serait-on pas? Je demande pardon en offensant davantage; on s'attendrit, je me passionne; on se... (foutre! attendez donc... cette femme-là est d'une précipitation à me faire perdre les frais de mon chapeau.) Vous sentez bien que mon laquais n'est pas assez bête pour ne pas me faire avertir que le ministre (ah! pardieu! tout au moins) m'attend. Je jette un coup d'oeil assassin; j'embrasse cette main qui tremble dans la mienne... Je me relève et je pars.

Pendant ce temps-là, je fais connaissance avec une de ces femmes qui, blasées sur tout, cherchent des plaisirs à quelque prix que ce soit. Elle me fait des avances, parce que son honneur, sa réputation, la bienséance... Tout cela est aussi loin que sa jeunesse. Nous sommes bientôt arrangés; elle me paie, je la lime; car je ne veux, sacredieu! pas décharger... Mon infante le sait; les tracasseries viennent. Ah! doux argent! je sens que ton auguste présence!... Enfin, on se détermine; il y a déjà quinze mortels jours qu'on languit. Je fais entendre, modestement, que la reconnaissance m'attache, que j'ai des obligations d'un genre... N'est-ce que cela?... On me paie au double; et dès lors je suis quitte avec ma messaline; je vole dans les bras qui m'ont comblé de bienfaits nouveaux, et je goûte... non pas du plaisir... mais la satisfaction de prouver que je ne suis pas ingrat.

Las! que voulez-vous? Quand on a engraisé la poule, elle ne pond plus; les honoraires se ralentissent, et je dors. — Comment! tu dors? — Oui, la nuit, et, qui plus est, le matin... Ce matin chéri qui anime l'espérance, qui éclaire les combats amoureux. On se plaint, je me fâche; on me parle de procédés, d'ingratitude, et je démontre que l'on a tort, car je m'en vais.

Dieu Plutus, inspire-moi!... Un dieu m'apparaît; mais il n'est point chargé de ses attributs heureux: c'est le dieu du conseil, le diligent Mercure, il me console et m'envoie chez M. Doucet. Vous ne le connaissez sûrement pas: or, écoutez.

Une taille qu'une soutane et un manteau long font paraître dégagée; un visage qui rassemble la maturité de l'âge, l'embonpoint et la fraîcheur; des yeux de lynx, une perruque adonisée; l'esprit en a tracé la coupe; sa physionomie ouverte, mais décente, répand l'éclat de la béatitude; il ne se permet qu'un sourire, mais ce sourire laisse voir de belles dents... Tel est le directeur à la mode; les troupeaux de dévotes abondent, les consultations ne tarissent pas.

Mais il existe des privilégiées, de ces femmes ensevelies dans un parfait quiétisme de conscience et dont la charnière n'en est que plus mobile. Le père en Dieu cache sous un maintien hypocrite une âme ardente et de très belles qualités occultes... Vous vous doutez bien que c'est

à ces femmes qu'il faut parvenir. Je m'insinue donc dans la confiance du bonhomme, je lui découvre que je suis presque aussi tartuffe que lui: il m'éprouve; et quand toutes ses sûretés sont prises, il m'introduit chez Mme \*\*\*.

C'est là que la sainteté embaume, que le luxe est solide et sans faste, que tout est commode, recherché sans affectation... Mais, quoi! un jeune homme chez une femme de la plus haute vertu!... Eh! Justement; c'est afin de ne pas perdre la mienne; car vous noterez que je dois en avoir au moins autant que d'impudence. Mes visites s'accroissent, la familiarité s'en mêle, et voici une des conversations que nous aurons, j'en suis sûr.

A la sortie d'un sermon (car j'irai, non pas avec elle, mais je serai placé tout auprès, les yeux baissés, jetant vers le ciel des regards qui ne sont pas pour lui), à la sortie d'un sermon duquel elle m'a ramené, je commencerai par la critique de toutes les femmes rassemblées autour de nous. Notez que les questions viennent de ma béate. — Comment avez-vous trouvé Mme une telle? — Ah! Bon dieu! elle avait un pied de rouge. — Pourtant, elle est jolie. — Elle aurait de vos traits, si elle ne les défigurait pas; mais le rouge... cependant, je lui pardonne; elle n'a ni votre teint, ni vos couleurs... (croyez-vous qu'à ces mots elles n'augmenteront pas?) — Par exemple, la comtesse n'était pas habillée dûment. — Du dernier ridicule, elle montre une gorge! Et quelle gorge! Je ne connais qu'une femme qui eût le droit d'étaler de pareilles nudités. Au moins nous

verrions des beautés. (remarquez ce coup d'oeil sur un mouchoir dont les plis laissent passage à ma vue... Un autre coup d'oeil me punit, et je deviens timide, décontenancé.) — Que pensez-vous du sermon? — Moi, je vous l'avouerai, j'ai été distrait, inattentif. — Cependant, la morale était excellente. — J'en conviens; mais présentée d'une manière si froide! une belle bouche est bien plus persuasive. Par exemple, quel effet ne font pas sur moi vos exhortations! Je me sens plus animé, plus fort, plus courageux... hélas! vous me faites aimer la vertu parce que je vous aime... (Ah! mon cher ami, voyez-moi tremblant, interdit; la pâleur couvre mon visage... Je demande pardon... Plus on me l'accorde, plus j'exagère ma faute, afin de ne pas être coupable à demi...) Ma dévote se remet plus promptement; cependant, elle est encore émue, elle me propose de lire, et c'est un traité de l'amour de Dieu. Placé vis-à-vis d'elle, mon oeil de feu la parcourt et l'épie: je paraphrase, je compose; ce n'est plus un sermon, c'est du Rousseau que je lui débite... Je saisis l'instant, un oratoire est mon boudoir, et je suis heureux.

Mais l'argent! l'argent! — Foutre, un moment; laissez-nous décharger... Quelle jouissance qu'une dévote! Que de charmants riens! Comme cela vous retourne! Quel moelleux! Quels soupirs!... Ah! ma bonne sainte vierge!... ah! mon doux Jésus!... Ami, sens-tu cela comme moi?

Mais l'argent! Eh! me croyez-vous assez bête pour aller faire un mauvais marché? Nenni...

Quelque sot...

Je revois mon cafard, je lui raconte le tout; il est discret; il perdrait trop à ne pas l'être, et c'est lui qui va me servir; bien entendu qu'il aura son droit de commission.

Depuis trois jours, ma dévote, en abstinence, n'a eu pour ressource que son godemiché. Le père en Dieu arrive. — Hélas! ce pauvre jeune homme! il est encore retombé dans le vice! des femmes perdues l'entraînent... (Quel coup de poignard! ) — Ah! mon père, quel dommage! il a un bon fond! — Madame, ce n'est pas sa faute; il y a même en lui une espèce de vertu, car il est franc. "Monsieur, m'a-t-il dit, j'ai des dettes d'honneur, ma conscience me tourmente; je vais me perdre peut-être, je serai la victime de mon devoir... Hélas! ce qui me perce l'âme, c'est de quitter Madame. (Ici elle baisse les yeux.) Cette femme est adorable; elle possède mon coeur... N'importe, il faut la fuir... Etoile malheureuse! déplorable destin!" Voilà, madame, ce qu'il m'a dit les larmes aux yeux... On me plaint; on parle d'autre chose, on revient... — Mais à quoi montent ces dettes? — Trois cents louis...

Et vous croyez qu'une femme qui connaît mes caresses et mes reins, qui est sûre du secret, qui ne me trouve pas un butor, qui aime surtout les variantes, ne me les enverra pas le lendemain?

Je vous vois d'ici faire le moraliste: *mais cela est odieux;*

*l'amour pur est généreux; vous êtes un fripon...* Foutre! vous badinez, vous gâteriez le métier; elle a trente-six ans, j'en ai vingt-quatre; elle est encore bien, mais je suis mieux; elle met de son côté du tempérament et de l'argent, moi de la vigueur et du secret... Ne voilà-t-il pas compensation?

D'ailleurs, voulez-vous que je m'acquitte? Je lui fais l'honneur de l'afficher. Elle quitte sa dévotion; je la rends à la société, à elle-même; elle change d'état, enfin... Non, je me trompe, elle ne change que de robe et de coiffure.

Voilà ma dévote dans le monde, et par mes soins. — Mais il valait bien mieux la laisser dans son obscurité: vous allez la perdre, on vous l'enlèvera. — J'ai d'autres projets peut-être; son argent est consommé, ses diamants sont vendus, mon caprice est passé... Vous verrez cependant que, pour me faire enrager, elle s'avisera d'être fidèle; il faut que je prenne la peine d'avoir des torts avec elle. — Vous en aurez bientôt. — Non; car voici ma conclusion: "Madame, je ne rappellerai point vos bontés, elles me sont chères, et mon coeur aime à vous avoir des obligations que toute autre ne m'eût pas fait contracter; mais plaignez-moi; c'est ma reconnaissance qui me coûtera la vie; c'est le soin de votre gloire qui va détruire mon bonheur. Je vous dois de cesser des visites qui vous compromettraient: hélas! je sais trop qu'en prononçant cette séparation funeste, je dicte mon arrêt."

Puissances du ciel! combien vous êtes attestées!

A force de singeries, je parviens à m'attendrir; ma dulcinée verse tour à tour les larmes de la douleur et celles du plaisir: ma fuite est combinée par des points d'arrêt sur tous les sofas des appartements, et c'est à sa dernière extase que je me sauve.

Parbleu! voilà bien des façons. — Pauvre sot tu ne vois donc pas que cette femme fait ma réputation pour l'éternité; je n'ai plus besoin de me vanter, je n'ai qu'à lui en laisser le soin, et je suis le phénix des oiseaux de ces bois. D'ailleurs, je n'ai pas perdu la tête; elle est amie intime de la présidente de \*\*\*, et depuis longtemps je lorgne cette riche veuve; elle ne manquera pas d'être la confidente de ma délaissée, et me croyez-vous assez novice pour n'avoir pas persuadé à celle-ci que ce serait un moyen de nous voir encore; à l'autre, que je ne quitte madame une telle que pour ses beaux yeux.

Tout réussit à mon gré... mais il faut que je les brouille... allons, discorde, vole à ma voix... On se pique, on se refroidit, les deux inséparables ne se voient plus; la présidente exige que j'embrasse son ressentiment; je me fais valoir, je deviens exigeant à mon tour. Que ne peut le désir de la vengeance! on se livre à moi pour faire pièce à sa bonne amie.

La présidente a trente-cinq ans, et n'en paraît pas plus de vingt-huit; elle est bien conservée, mais sans affectation.

Ce serait une petite-maîtresse, si le jargon ne l'ennuyait pas. Elle a de l'esprit avec les femmes, de la gentillesse avec les hommes, beaucoup de retenue dans le public, un ton de femme de qualité et des dehors imposants.

Dans le particulier, je n'ai guère connu de tempérament plus vif, plus soutenu, et en même temps plus varié. Ses caresses sont séduisantes, parce qu'elles sont franches, et vingt fois j'ai été tenté de l'aimer. Au reste, elle n'est pas sans défaut: elle a une profonde vénération pour elle-même; ses décisions sont des oracles, ses préceptes, des lois; je n'ai rien vu de si impérieux. Il est vrai qu'elle y joint l'adresse et que souvent vous croyez faire votre volonté en ne suivant que la sienne.

Sa société, qui nous devine, ne tarde pas à me fêter, je suis le saint du jour; elle a de la confiance en moi: rien n'est bien si je ne l'ai conseillé. Nous passons ainsi six mortelles semaines. J'oubliais qu'elle veut être la confidente de mes affaires. Un jour, j'arrive chez elle; mon oeil est agité. — "Mais, qu'as-tu donc, mon ami? tu es bien sombre. — Quoi! dis-je (en m'efforçant de sourire), pourrais-je apporter chez vous de l'humeur?..." On me persécute, je m'obstine à me taire, j'ai des distractions que le monde qui abonde pour le souper ne saurait détruire: on me propose une partie, je la refuse, et je sors à minuit en m'échappant.

Voilà qui est bien simple, direz-vous; qui n'en ferait autant? ... Je vous le donne en dix: écoutez seulement.



Est-ce que mon laquais, qui est un crispin des mieux dégourdis, n'a pas eu l'esprit de foutre la femme de chambre pour éviter l'ennui? Or, ce jour-là, il est presque aussi triste que moi; sa charmante le presse autant que la mienne, et comme il est d'un naturel confiant, il avoue que la nuit dernière j'ai soupé chez la duchesse une telle, que l'on m'a fait, malgré moi, tailler un pharaon; que le jeu était diabolique, que j'ai perdu énormément, et qu'étant peu riche, je suis étrangement incommodé; mais, ce qui me tourmente, c'est d'avoir été obligé de mettre en gage le diamant que m'a donné la présidente. Hélas! cette bague n'a pas même été suffisante avec tous mes bijoux pour dégager ma parole, et je suis sans un sou!

Il retombe ensuite sur lui-même, car le drôle est presque aussi coquin que moi: on l'a forcé aussi de jouer, et sa montre est avec mes effets chez Madame La Ressource. La pauvre Adélaïde, qui aime le pendard, tire de son armoire quarante écus, qui composent sa petite fortune et sont même le fruit de mes dons. Le scélérat les empoche; mais il y a bien un autre manège.

J'ai aperçu des chuchotages de la présidente à sa femme de chambre, des allées, des venues: c'est que l'on a conté tout cela à madame; que madame a fait répéter tout cela à mon bandit, et que sur-le-champ elle lui a remis cinq cents louis. — Douze mille francs? — En or, vous dis-je, pour aller tout dégager et fournir le supplément...

Quand je sors, je retrouve mon fourbe dans mon carrosse, et nous portons le magot en triomphe chez moi. — Comment! tout cela n'était pas vrai? — Mais d'où diable viens-tu donc? C'est incroyable! tu ne te formes point; mais aiguise donc ton intelligence.

Le lendemain, à sept heures, en déshabillé leste, je cours chez la présidente; une joie douce brille dans ses yeux; j'ai son diamant au doigt... Je veux la faire parler (car vous noterez que, sous peine de la vie, mon laquais ne doit m'avoir rien avoué), elle me fait un mensonge avec toute l'adresse, toute la noblesse de la générosité; mais elle voit bien, à la vivacité de mes caresses, que la reconnaissance les enflamme et que je ne suis pas sa dupe. Un peu remis de mes transports, je parle de bienfaits; on m'impose silence, en me disant que si l'on avait été assez heureuse pour me rendre un service, j'en ôterais tout l'agrément.

Dieu! comme ma voix est touchante!

Comment, monstre! tant d'amour et de générosité ne te touche pas? Si fait pardieu! et pour lui montrer ma gratitude (un peu aussi pour m'en débarrasser), je la marie avec un homme de ma connaissance qui la rend la femme la plus heureuse de Paris. D'amants que nous étions, nous devenons amis, et je vole, non pas à de nouveaux lauriers, mais à de nouvelles bourses.

Dégoûté de l'amour parfait, de la jouissance méthodique

de la dévote et de la présidente, je languissais tristement, quand mon bon ange me conduisit chez Madame Saint-Just (fameuse maquerelle pour les parties fines, rue Tiquetonne); je lui annonce que je suis vacant et surtout que le diable est dans ma bourse; elle me présente sa liste; parcourons-la:

1 Mme La Baronne de Conbâille... Foutre! voilà un beau nom. Qui est-ce que cette femme-là? — C'est une petite provinciale qui est venue à Paris dépenser cinquante ou soixante mille francs qu'elle amassait depuis dix ans. — En reste-t-il encore beaucoup? — Non. — Passons; pourquoi cette bougresse-là s'avise-t-elle de prendre un nom de cour?

2 Mme de Culsouple. — Combien donne-t-elle? — Vingt louis par séance. — Paie-t-elle d'avance? — Jamais, et puis ce n'est pas votre affaire: elle est trop large.

3 Mme de Fortendiable. — Tenez, voilà ce qu'il vous faut. C'est une américaine, riche comme Crésus; et si vous la contentez, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour vous. — Eh bien! tu me présenteras. — Demain, si vous voulez. — Ici? — Dans son hôtel même. — Ce nom-là a quelque chose d'inferral qui me divertit. — Je rends la liste, quand, d'un air de mystère, la bonne Saint-Just m'adresse cette exhortation: "Mon cher ami, vous avez beaucoup vu de jeunesses: qu'y avez-vous gagné? la vérole. Pourquoi ne pas écouter les conseils de la sagesse? J'ai dans ma

maison une vraie fortune, une vieille. — Le diable te foute! — Eh! que votre souhait s'accomplisse! Encore mieux vaut lui que rien; mais il ne s'agit pas de cela, je vous parle d'un trésor: fiez-vous à moi, et nous la plumerons. — Allons, je le veux bien: je m'en rapporte à ta prudence." En attendant, je me rends le lendemain, à sept heures du soir, chez mon américaine. Je trouve de la magnificence, un gros luxe, beaucoup d'or placé sans goût, des ballots de café, des essais de sucre, des factures, enfin un goût de mariné que je n'ai, sacredieu! que trop reconnu dans mainte occasion.

Ce qui me tourmentait était d'entendre, dans un cabinet voisin, une voix d'homme dont les gros éclats me mettaient en souci; enfin, la porte s'ouvre: qui serait-ce? ma déesse... Mais, foutre! quelle femme!

Imaginez-vous un colosse de cinq pieds six pouces; des cheveux noirs et crépus ombragent un front court, deux larges sourcils donnent plus de dureté à des yeux ardents, sa bouche est vaste; une espèce de moustache s'élève contre un nez barbouillé de tabac d'Espagne; ses bras, ses pieds, tout cela est d'une forme hommasse, et c'est sa voix que je prenais pour celle du mari.

— Foutre! dit-elle à la Saint-Just, où as-tu pêché ce joli enfant? Il est tout jeune; mais qu'il est petit! N'importe, petit homme, belle queue... Pour faire connaissance, elle m'embrasse à m'étouffer. — Sacredieu! il est timide! Oh! c'est un garçon tout neuf. Nous le ferons... Mais est-ce que

tu es muet? — Madame, lui dis-je, le respect... (j'étais abasourdi.) — Eh! tu te fous de moi avec ton respect... Adieu, Saint-Just. Ca, ça, je garde mon fouteur: nous soupçons et couchons ensemble.

Nous restons seuls, ma belle se plonge sur un sofa; sans m'amuser à la bagatelle, je saute dessus; dans un tour de main, la voilà au pillage. Je trouve une gorge d'un rouge-brun, mais dure comme marbre, un corps superbe, une motte en dôme, et la plus belle perruque... Pendant la visite, ma belle soupirait comme un beugle; semblable à la cavale en furie, son cul battait l'appel et son con la chamade... Sacredieu! une sainte fureur me transporte; je la saisis d'un bras vigoureux, je la fixe un moment, je me précipite... O prodige!... Ma bougresse est étroite... En deux coups de reins, j'enfonce jusqu'aux couillons... Je la mords... Elle me déchire... Le sang coule... Tantôt dessus, tantôt dessous, le sofa crie, se brise, tombe... La bête est à bas; mais je reste en selle; je la presse à coups redoublés... Va, mon ami... va... foutre!... ah!... ah!... va fort... ah!... bougre!... ah!... que tu fais bien ça! Ah! Ah! Ah!... sacredieu! ne m'abandonne pas... ho, ho, ho, encore... encore!... v'là que ça vient... à moi, à moi... enfonce... enfonce!...

Sacrée bougresse! son jeanfoutre de cul, qui va comme la grêle, m'a fait déconner... Je cours après... mon vit brûle... Je la rattrape par le chignon (ce n'est pas celui du cou), je rentre en vainqueur. — Ah! dit-elle, je me meurs. — Foutue

gueuse (je grince des dents!...) si tu ne me laisses pas décharger, je t'étrangle... Enfin, haletante, ses yeux s'amollissent; elle demande grâce. — Non, foutre!... point de quartier... Je pique des deux... ventre à terre... Mes couilles en fureur font feu; elle se pâme... Je m'en fous, et je ne la quitte que quand nous déchargeons tous deux le foutre et le sang ensemble...

Il est temps, je crois, de remettre sa culotte.

Un peu rendus à nous-mêmes, ma housarde me félicite en s'e *congratulant*; elle va faire bidet, et moi je relève le sofa du mieux que je puis. — Que fais-tu là? me dit-elle en rentrant. Mon ami, mes gens sont accoutumés à cela, et j'ai un valet de chambre tapissier qui fait la revue tous les matins. — Vous pensez bien que nous ne parlons pas sentiment. Est-ce qu'elle s'embarrasse de ces foutaises-là! Nous voyons sa maison, son magasin, qui est de l'or en barre; les trésors des trois parties du monde s'y rassemblent... Enfin, nous arrivons dans un cabinet; elle ouvre un coffre... Tiens, me dit-elle, prends ce portefeuille... (Je fais des façons...) Allons, foutre! quand on bande comme toi, on a le moyen d'acquitter ces bagatelles... Je le mets dans ma poche, non sans avoir remarqué qu'il contient pour cinq cents louis de bonnes lettres de change... Voilà ce qui s'appelle des douceurs.

Nous soupçons: ma foi, j'en avais besoin. C'est elle qui me sert des morilles, des truffes au coulis de jambon, des

champignons à la marseillaise; au dessert, les pastilles les plus échauffantes, sans oublier les liqueurs de Mme Anfou... De la table nous nous élançons au lit, et de la vie, je crois, on n'a vu pareille scène.

Rendez-vous pris au surlendemain, j'arrive... Madame est malade. Hélas! Et c'est tout simple; elle avait excessivement chaud quelque chose que j'aie dit, elle a voulu que j'ouvrise la fenêtre au mois de janvier. Une fluxion de poitrine l'enterre en trois jours... O douleur!... Je vais lui dire un *de profundis* chez la Saint-Just.

Après avoir essuyé ses larmes et ses doléances (car elle me proteste que ma princesse était une de ses meilleures pratiques), je l'assure que, très touché de cet accident funeste, j'ai fait des réflexions, et qu'ayant toujours honoré la vieillesse, je viens lui demander ses bons offices pour me consacrer au service de la douairière dont elle m'a parlé. Nous prenons jour, et j'obtiens sous huitaine l'avantage d'être introduit chez Mme In Aeternum. On m'avait prévenu qu'elle était fort riche, en sorte que la grandeur de l'hôtel, la beauté des livrées et des ameublements ne me firent pas d'effet; au contraire, j'en dévorais d'avance la substance... Eh! sacredieu! la fée ne devait-elle pas s'alimenter de la mienne?

Le tête-à-tête était ménagé, l'on m'attendait, j'avais relevé mes appas: à force de vouloir réparer les siens, ma vieille était encore à sa toilette, asile impénétrable; je suis

introduit, en attendant, dans un boudoir lilas et blanc; des panneaux placés avec art réfléchissaient en mille manières tous les objets, et des amours dont les torches étaient enflammées éclairaient ce lieu charmant. Un sofa large et bas exprimait l'espérance par les coussins vert anglais dont il était couvert; la vue se perdait dans les lointains formés par les glaces et n'était arrêtée que par des peintures lascives que mille attitudes variées rendaient plus intéressantes; des parfums doux faisaient respirer à longs traits la volupté; déjà mon imagination s'échauffe, mon coeur palpite, il désire; le feu qui coule dans mes veines rend mes sens plus actifs... La porte s'ouvre, une jeune personne s'offre à mes yeux; un négligé modeste, une simplicité naïve, des charmes qui n'attendent pour éclore que les hommages de l'amour, des détails délicieux... Telle se montre la jolie nièce de ma douairière, la belle Julie; elle m'offre les excuses de sa tante, qu'une affaire arrête, et me prie d'agréer qu'elle me tienne compagnie. Je réponds à ce compliment par les politesses d'usage, et nous nous asseyons sur des fauteuils dans un coin de la chambre; Julie s'éloignait du sofa (hélas! qu'il était bien plus à craindre pour moi!), mes yeux erraient sur elle; je sentais toute la timidité d'un amour naissant, tous les combats de ma raison contre mon coeur; le feu de mes regards en imposait à Julie, notre conversation languissait en apparence, mais déjà nos âmes s'entendaient.

— Mademoiselle fait sûrement le bonheur de sa tante, puisqu'elle est sa compagne? — Monsieur, ma tante a de



l'amitié pour moi. — La foule qui abonde chez elle a sans doute de quoi vous plaire, et vos plaisirs (Julie soupire)... mille adorateurs... (le feu me monte au visage). — Ah! Monsieur! combien de ces adorateurs méritent d'être évalués ce qu'ils sont en effet! — Quoi! vous n'en auriez pas trouvé dont l'hommage eût su vous intéresser? (elle se trouble...) Pardon... bon dieu! j'allais commettre une indiscretion... Mais, mademoiselle, me condamnez-vous à le désirer?

Nous entendons du bruit; un regard assez expressif est toute la réponse de Julie.

La tante avait fini sa toilette; elle s'avance... Peignez-vous, mon ami, un vilain enfant de soixante ans. Sa figure est un ovale renversé; une perruque artistement mêlée, avec un reste de cheveux, reteints en noir, en ombrage la pointe; des yeux rouges et qui louchent pour se donner un regard en coulisse; une bouche énorme, mais que Bourdet a fort bien meublée; du blanc, du rouge, du vermillon, du bleu, du noir, arrangés avec un art, une symétrie que des yeux connaisseurs et un odorat exercé peuvent seuls découvrir.

Une robe à l'anglaise puce et blanche se rattache par des noeuds de gaze, d'où s'échappent des *coulants de perles*, qui, retombant en ondes, se terminent par des glands d'un goût exquis; un *coutil* couvre la place où pouvait être une gorge il y a quarante ans; voilà ce que je démêlai au premier coup d'oeil... Heureux si je n'en eusse vu ni senti

davantage!

— Mon dieu, mon cher coeur, me dit-elle en minaudant et se laissant aller sur le sofa où elle m'entraîne, je suis désolée de vous avoir laissé ennuyer avec une petite fille (Julie s'est éclipsée); c'est ma nièce, et cela connaît si peu le monde! — Comment, madame, votre nièce? Mais on ne le croirait pas à l'âge dont elle paraît. — Cela est vrai; mais sa mère est infiniment mon aînée... Puis saisissant une de mes mains... La Saint-Just, mon cher, m'a parlé de vous, mais d'une manière extraordinaire, elle raconte des choses!... Oh! pour cela, incroyables. — Ces sortes de femmes nous vantent quelquefois; mais si je lui eus jamais une obligation, c'est de m'avoir mis à portée de vous offrir mes hommages. — Tiens, mon coeur, bannissons la cérémonie; ton air me prévient; tu es joli, sois sage, et sûrement tu ne t'en repentiras pas. Il est temps de passer dans mon salon: j'ai du monde, tu souperas... Une révérence est ma réponse; un baiser me ferme la bouche... (Ah! sacredieu! c'est du vernis tout pur.) Ne joue pas, continua-t-elle; cause avec ma nièce, tu sembleras être son amant... (ah! charmante vieille, l'aurore de l'amour vient me luire! que je t'embrasse de bon coeur!... Mais, foutre! la peinture!)... et nous nous rejoindrons quand ces importuns seront bannis.

Mon supplice est donc retardé... Nous entrons au salon: nombreuse compagnie s'y rassemble, et pendant que Julie et sa tante arrangent les parties, moi je réfléchis.

Amour! amour! tu viens donc encore me décevoir, m'égarer, me percer! Dieu cruel! N'ai-je donc pas été assez longtemps ta victime? Veux-tu te venger? Quel rôle vas-tu m'imposer?... Objet du caprice d'une hideuse vieille, la beauté, les grâces feront mon tourment. Hélas!... enfant trop aimable! Si j'ai jamais su conquérir des coeurs, en soumettre à ton empire, si j'ai fait fumer sur tes autels un encens qui te fut agréable, ah! protège-moi!... Je suis exaucé; une ardeur nouvelle m'embrase; Julie, la belle Julie, recevra mon coeur, mes transports, et sa tante abusée n'aura de moi qu'un tribut chèrement acheté.

Le jeu fait régner le silence; tout le monde est occupé. Julie, au bout du salon, tient un ouvrage par convenance, et je suis auprès d'elle; — elle est inquiète, je suis timide. — Quoi! me dit-elle, on vous a déjà assigné votre personnage? — Ah! mademoiselle, si vous daignez lire dans mon coeur, vous verrez combien il m'est cher. — Je l'avoue, monsieur, quelque accoutumée que je sois à ces propos et au motif qui les fait tenir, j'aurais plus de peine à les supporter de vous que de tout autre. — Vous me les défendez donc, mademoiselle?... Ah! je ne le vois que trop, vous me confondez dans la foule des lâches que votre tante entretient à ses gages; vous me croyez revêtu d'un masque trompeur; je l'ai bien mérité!... N'importe, il faut vous délivrer d'un objet qui vous déplaît; peut-être vous ferai-je m'estimer... Ah! belle Julie! vous saurez un jour que je ne me suis exposé à votre haine... mais vous ne voudrez

pas m'entendre vous m'abhorrez, me méprisez... et je ne pourrai pas soutenir longtemps vos dédains... (je me lève.) — Mon dieu! Monsieur, me dit-elle, tout effrayée, qu'allez-vous faire? Je serais perdue, ma tante m'accuserait... que sais-je?... peut-être de l'avoir trahie. — Non, non, elle aurait tort, vous la servez trop bien... Vous, la servir, Julie! ... Dieu! quelle idée... Et pour votre amant! (Julie se trouble et fait un effort pour sourire...) — Mon amant, y pensez-vous? Vous êtes cependant arrivé sous des auspices... — Je vous entends, mademoiselle. Et si ce moyen eût été le seul pour parvenir auprès de vous, me trouveriez-vous si condamnable? Depuis six mois je vous adore (vous vous doutez, mon cher ami, que je n'en savais pas un mot); je suis partout vos pas, je brûle en secret, je m'informe, on m'instruit sur l'humeur de votre argus, et je suis obligé de couvrir du voile le plus déshonnête le sentiment le plus pur qui fût jamais. — (la pauvre petite, comme elle est oppressée! comme son sein s'élève! Quel sein, grand dieu!... chienne de vieille! il faudra donc que je te donne ce profit-là!...) — Vous ne répondez pas... De grâce, Julie, nous n'avons qu'un moment, décidez de mon sort. Pourquoi me rendre la double victime de vos rigueurs et des faveurs de votre tante? (ce mot faveurs fut prononcé d'un ton si triste qu'il était persuasif; la petite en sourit.) — Eh bien! je vous crois, me dit-elle; pourquoi me tromperiez-vous?... Je suis déjà si malheureuse! Hélas! il ne tient qu'à vous de me le rendre bien davantage...

Je ne vous détaillerai pas le reste d'une conversation

gênée par les observateurs; mais, pour tout dire en un mot, nous convînmes que je serais l'amant de la tante et que nous saisisrions tous les moments favorables pour nous voir, en affectant, la petite et moi, beaucoup d'indifférence l'un pour l'autre.

On soupe. Après souper, je fais un brelan avec ma chère tante; tout le monde défile. Julie, dès minuit, s'était retirée; je reste seul. C'est alors que la vieille, par ses tendres caresses, me montre toute la rigueur de mon sort; cependant j'y répons en grimaçant; elle sort pour se rendre à sa chambre à coucher, et moi pour faire ma toilette de nuit. Enfin, l'heure du berger, l'heure fatale sonne; une femme de chambre m'appelle, j'arrive, cherchant partout ce que tu sais, et ne trouvant rien. — Rien? — Rien, ou le diable m'emporte: devine où il était allé se nicher. A côté d'une grosse bourse bien remplie, placée entre deux bougies sur la table de nuit de madame; je le repris en passant. Ma déesse était en cornette... Sacredieu! qu'elle avait d'appas! Son lit à la turque, de damas jonquille, semblait assorti à son teint (car celui du jour était répandu sur dix mouchoirs qui invoquaient la blanchisseuse); un sourire qu'elle grimace me fait apercevoir qu'elle ne mord point. Enfin, je grimpe sur l'autel. — Bandais-tu? — Hélas! il fallait bien bander de misère, ou renoncer à Julie et à cette bourse devenue nécessaire, car le maudit brelan m'avait arraché les derniers louis qui fussent en ma possession... Que parlai-je de possession!... J'en ai, sacredieu bien une autre. Regarde, mon cher ami, c'est

pour toi que je n'abaisse pas la toile.

Je parcours des mains et des pieds les vieux charmes de ma dulcinée... De la gorge... je lui en prêterais au besoin... Des bras longs et décharnés, des cuisses grêles et desséchées, une motte abattue, un con flétri et dont l'ambre qui le parfume à peine affaiblit l'odeur naturelle... Enfin, n'importe, je bande; je ferme les yeux; j'arpente ma haridelle et j'enfourne. Ses deux jambes sont passées par-dessus mes épaules; d'un bras vigoureux, je la chausse sur mon vit. Une bosse de grandeur honnête que je viens de découvrir me sert de point d'appui pour l'autre main. Son cou tendu m'allonge un déplaisant visage qui, gueule béante, m'offre une langue appesantie, que j'évite par une forte contraction de tous les muscles de ma tête. Enfin, je prends le galop... Ma vieille sue dans son harnais; sa charnière enrouillée s'électrise et me rend presque coup sur coup; ses bras perdent de leur raideur, ses yeux se tournent; elle les ferme à demi, et réellement ils deviennent insupportables... Sacredieu! j'enrage, cela ne vient pas; je la secoue... Et tout à coup la bougresse m'échappe... Foutre! la fureur me prend, je m'échauffe; le talon tendu contre une colonne, je la presse, je l'enlève; la voilà qui marche... Ah! mon ami! mon petit! Ah! mon cher coeur!... je me meurs... Ah! je n'y comptais plus... Il y a si longtemps... Ah! Ah! Ah!... je décharge, mon cher ami, je décharge!... Le diable m'emporte! ses convulsions me tiennent cinq minutes dans l'illusion; la vieille coquine avait une jouissance comme à trente ans; elle fut longtemps à se

remettre; elle était épuisée dans toute la force du terme. Moi, j'étais en eau... Mais voici une bien autre histoire. En m'essuyant je trouve une double perruque: c'était celle de ma ribaude qui, n'étant que collée, se joignait à la mienne par esprit de sympathie. Le désordre de la bonne dame était risible; son bonnet et la toison qui lui tenait lieu de chevelure, tout était au diable... Elle avait l'air honteux. — Tiens, ma bonne, lui dis-je, entre nous, point de façons; je t'aime mieux tout naturellement et, pour preuve de cela, je veux te recommencer. A ces mots, je la ressaute, et j'amène l'aventure à bien. Pour cette fois, elle n'avait point de dents, dieu merci! car j'eusse été dévoré.

Après cette seconde reprise, elle sonne... Mlle Macao, qui nous servait d'eunuque noir, lui arrange ses affaires. Tandis que je me rhabille, la bonne vieille ne tarissait pas sur mon éloge... Deux fois, ma chère... Deux fois! Oh! ce petit ange-là est un prodige; les autres me faisaient bien venir l'eau à la bouche; mais lui... Mets la main là, j'en suis pleine.

Il était quatre heures du matin, je m'approche pour prendre congé; la vieille, en m'embrassant (foutre! ce n'était pas là le plaisant de l'histoire), m'offre deux bourses au lieu d'une et m'accuse qu'elles contiennent deux cents louis, tandis qu'elle n'en donne ordinairement que cent. — Non, madame, lui dis-je avec générosité, si j'ai été plus heureux qu'un autre, je n'aspire point à une récompense double; j'accepte le témoignage ordinaire de vos bontés, mais je

ne veux m'ôter ni la possibilité de revenir plus souvent, ni à vous celle de contenter un goût qui paraît vous satisfaire. — Ma foi! je l'aurais prise au mot. — Nigaud, qui ne sais pas que voilà comme on ruine ces bougresses-là... A la preuve: transportée, elle tire de son doigt un beau brillant (je l'ai, pardieu! vendu deux mille écus) et le met au mien; alors je me retire avec une permission indéfinie pour toutes les heures du jour et de la nuit, et la consigne de paraître amoureux de Julie, afin de cacher notre intrigue... Je fais le difficile; mais la sublime tante me démontre si bien cette nécessité que je me rends pour l'amour d'elle.

Revenu chez moi, dois-je y trouver du repos? Non, Julie... Julie, ton image me trouble; je te vois: hélas! Dans cet instant, en proie à des désirs inconnus jusqu'alors, tu m'accuses et tu gémis; moi-même je soupire... vile soif de l'or! A quelle horrible divinité me forces-tu de sacrifier du sang!... Bien plus encore, c'est la substance la plus pure qui s'épanchera sans fruit sur cet autel odieux... Mais ne suis-je pas dédommagé? Où trouverai-je une enfant plus jolie? Julie, que l'amour me peigne dans tes rêves, et que l'attrait d'un songe te prépare au charme de la réalité!... Allons, ma valeur, à mon secours, qu'êtes-vous devenue? ... De l'or, morbleu! de l'or; c'est le nerf de la guerre: front partout; que les feux de l'amour embrasent mon courage, me rendent cette vigueur première qui fit tomber sous le couteau sanglant tant de vierges dans Israël... Et toi, Priape, patron des fouteurs! je t'invoque: qu'une ivresse lubrique me saisisse auprès de ma vieille! Je t'offre le



sacrifice de toutes ses perfections... Qu'elle crève en foutant!... c'est un holocauste digne de toi.

On s'imagine bien que la matinée ne se passe pas sans que je me rende chez ma bonne. On m'introduit au petit jour. La fidèle Macao me donne des conseils pour plaire à madame, et je lui sacrifie une parcelle de mon or pour en gagner un monceau. Ma vieille me reçoit avec toutes les grâces possibles... Mais, ô surprise!... avez-vous jamais vu une pomme qu'on place sur le récipient d'une machine pneumatique? Chaque coup de piston semble lui rendre sa fraîcheur, sa peau ridée devient lisse, et les rayons du jour qui s'y réfléchissent lui donnent un vermeil qu'elle avait perdu... Voilà l'état de ma vieille; ses yeux sont dérougis, elle semble soufflée, et si elle avait des cheveux, de la gorge et des dents, elle serait foutable... Ma main batifole, un sourire enfantin la ranime... quand elle me chasse très sérieusement pour mettre ordre à ses affaires.

Mlle Macao est gouvernante en chef de ma Julie; son nom d'heureux présage n'est point démenti par son caractère; cette fille qui, dans sa jeunesse, a fréquenté les seigneurs dans les lieux où tout est égal, est compatissante pour l'innocence; elle a même fourni à Julie les éléments d'un jeu de mains, badinage renouvelé des grecs, et très utile, même aux françaises.

Somme toute, je lui fais comprendre que Julie est appelée à changer d'état, et je lui prouve par un argument

irrésistible que je suis tombé de là-haut tout exprès pour opérer ce grand oeuvre: elle devient donc ma confidente, et j'entre chez Julie, que je trouve à sa toilette.

Ma foi! Je ne sais, mais la timidité me reprend... Qu'elle est belle! mon ami... De grands cheveux blond cendré, des yeux noirs et bien fendus, des traits que j'aimerais moins s'ils étaient plus réguliers... Nous restons seuls: pour débiter, je me prosterne et j'embrasse l'idole. — Foutre! quelle timidité! — Sûrement, en voilà la preuve... Quand j'ai bien peur, je me jette à corps perdu tout au milieu du danger. — Mais Julie doit se fâcher? — Oui, si elle en avait le temps... Et puis, Julie est franche, sa pudeur répugne sans doute à mes caresses; mais elle est bien aise de les recevoir. Enfin, après quelques petites façons, je reste en possession de ma place à ses genoux et de tous les petits larcins que me fournit le désordre d'une toilette et le dérangement d'un peignoir qui voile seul ses hémisphères enchanteurs, sur lesquels je n'ose encore voyager que des yeux.

Nos jours coulent ainsi pendant quelque temps dans la paix. J'avance en grade auprès de Julie. La tante me comble de bienfaits: cela veut dire que je les mérite. Enfin je me rends un samedi saint pour dîner. Ma chère tante m'annonce qu'elle est forcée de sortir et qu'elle ne reviendra qu'à huit heures et demie; qu'une assemblée de charité, un sermon, une quête et toute la simagrée sont pour elle d'une obligation indispensable (car, par

contenance, la bonne dame place l'ordre dans le temple de Dagon). Je peste, je me fâche... On se flatte d'un jour de bonheur... On est cruellement abusé. — La bonne dame me console avec attendrissement... Eh bien! mon petit, ne te fâche pas; je m'arrangerai pour souper avec toi, et puis... Hein?... dis donc, petit fripon!... Mais je ne veux pas que tu sortes. Julie restera avec toi, et vous ferez de la musique... Mademoiselle, j'espère que vous ne laisserez pas ennuyer monsieur! — Non, ma tante (et l'embarras et la rougeur). Moi, je fronce le sourcil; j'ai des affaires... Bref, Mlle Macao est chargée très expressément de m'exécuter; la vieille part et nous laisse seuls, Julie et moi, dans le joli boudoir.

Puissances du ciel! Vous dont émane ce feu céleste qui nous élève au-dessus des mortels, vous vîtes mon bonheur!... Curieux, indiscret ami, tu veux donc aussi pénétrer les mystères de Paphos?... Eh bien! lis, dévore et branle-toi.

Tout favorisait mes feux; la beauté du jour, dont les rayons, amollis par une gaze diaphane, attendrissaient pour nous les objets; le printemps, son influence, l'innocence de Julie; mon expérience qui l'échauffe pour la détruire; des tableaux lascifs que je lui explique d'une manière plus lascive encore; des vœux prononcés à ses pieds, reçus par sa tendresse... Les désirs nous animent l'un et l'autre; un tact assuré, et qui ne me trompa jamais, redouble ma hardiesse; déjà la bouche de Julie est en proie à ma

bouche qui la presse; son sein trop soulevé s'irrite contre les rubans qui le retiennent... Noeuds odieux, disparaissez!... Des larmes coulent de ses yeux, je les sèche par mes baisers; mon haleine s'embrase; le feu de nos coeurs s'exhale et se répand dans nos poitrines brûlantes; nos âmes se confondent... J'entreprends davantage; les bras de Julie ne semblent me repousser que pour m'attirer mieux; déjà elle ne se défend plus, son oeil se ferme à demi, sa paupière vacillante se fixe à peine... Que de trésors je découvre et je parcours!... — arrête!... téméraire! s'écrie la tendre Julie... Cher amant! ... Dieu... je... je... meurs... Et la parole expire sur ses lèvres roses... L'heure sonne à Cythère; l'amour a secoué son flambeau dans les airs; je vole sur ses ailes, je combats, les cieux s'ouvrent... J'ai vaincu... O Vénus! couvre-nous de la ceinture des grâces!...

Peindrai-je ces extases voluptueuses où l'âme semble jouir du repos, alors même qu'elle se répand davantage au dehors!... Non, non, de telles délices ne s'expriment pas.

Loin de nous les reproches! Julie ne m'en fera pas; elle me voulait pour maître, elle désirait le bonheur, elle renaît pour le goûter encore... Mais quel prodige! Notre sofa s'anime! Une multitude de mouvements combinés avec art fait éclore pour la sensible Julie mille émotions plus vives, s'il est possible. Enfin, épuisés de plaisirs, de caresses, nous nous arrêtons... Et j'arrête aussi le diable de ressort qui m'avait prêté son secours d'une manière si peu

attendue. Je ne connaissais pas le sofa, et Julie met tous ses plaisirs sur mon compte... Je me garde bien de la désabuser.

Je ne reste pas plus longtemps; ma toilette est diablement dérangée; d'ailleurs, ma vieille aurait une sottise offrande. — Sans répéter les détails monotones, notre commerce dura trois mois: Julie m'aima constamment; la tête tourna à la tante au point de déranger ses affaires pour moi. Une assemblée de famille la fit interdire et mettre dans un couvent. On arracha Julie à ma tendresse et comme on soupçonna qu'elle avait pu prendre certaines leçons chez sa tante, il y eut des explications dont le parlement se serait mêlé sans une protectrice que je trouvai dans la parenté même. Mme La Marquise de Vit-au-Conas, placée à la cour, accommoda toute l'affaire. C'est de mes arrangements avec elle qu'il me faut vous parler.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense. J'eus le bonheur d'intéresser Mme de Vit-au-Conas; elle me demanda les détails de mon affaire; je lui peignis mon aventure avec bonne foi; elle était femme, pouvait-elle être bien sévère pour un crime qui, dans le fond, n'était qu'un hommage à la beauté? Elle aimait le plaisir; mon double emploi lui parut être une preuve de solidité précieuse: — Mon dieu, me dit-elle, il y avait de quoi vous tuer. La modestie eût été hors de saison; je répondis tout bonnement que ma santé, loin d'être affaiblie, exigeait un service au moins aussi fort: ses yeux s'ouvrirent, les miens

s'égarèrent, nous nous rencontrâmes; elle n'était pas novice; je lui avais des obligations qu'il m'était doux d'acquitter, c'est dire assez que nous nous entendîmes.

Son service la retenait souvent à Versailles; le mien, qui commençait à cette époque, me rendait assidu: à la cour on est si désœuvré! Le mari de la marquise était à son régiment; il lui laissait du vide. Je m'offris à le remplir.

Les premiers jours de notre connaissance, j'allais passer chez elle quelques moments pour attendre le coucher du roi. Parmi les hommes qui composaient le cercle de la marquise, je remarquai un grand chevalier de Malte, fort maigre, fort pâle, mais qui se donnait des airs de privauté; le ton maussade de la marquise me convainquit que c'était mon devancier et qu'il allait être congédié. Pour aider à le pousser dehors, je l'attaquai, je le persiflai; il se défendit mal. Je sortis, il me suivit. Après le coucher, il me pria de gagner avec lui la pièce des suisses, m'assurant qu'il avait quelque chose à me confier. La nuit était belle, nous nous promenâmes; arrivés dans un lieu assez solitaire, il mit brusquement l'épée à la main; je la saisis, je l'enlève et la jette à vingt pas, du plus grand sang-froid du monde; mon homme, tout étonné, se fâche, et je n'en ris que davantage. Enfin, je lui dis: "Mon cher chevalier, je crois entrevoir vos motifs; vous êtes bien avec la marquise, elle vous rejette, vous pensez que je suis votre successeur, et vous n'avez pas tort; vous voulez vous couper la gorge avec moi, et je suis bien sensible à cette marque de votre amitié; mais je

vous dirai franchement que je ne me battraï qu'après avoir vu si elle en vaut la peine; ma réputation est faite, on ne me soupçonnera pas; nous prendrons, vous, le temps de la réflexion, moi, le temps de coucher avec elle; ensuite, si le coeur vous en dit, nous nous amuserons..." Je cours ramasser son épée, je la lui présente, je lui souhaite le bonsoir, et je vais me coucher.

Le chevalier vint chez moi le lendemain; il convint de ses torts, nous nous embrassâmes, et je me rendis chez la marquise, qui, déjà instruite du fond de l'aventure, ne m'en fit pas plus mauvaise mine, parce qu'elle en ignorait les détails.

Enfin, les jours s'accumulaient, la marquise jouait la coquette, semblait vouloir irriter mes désirs et me donner un véritable amour. Nous étions dans la saison des petits voyages; nous ne nous voyions que des moments, et ces moments étaient perdus pour mes projets. Tout cela m'ennuya; j'étais oisif, je la pressai; j'obtins un rendez-vous pour le lendemain, et quelques gestes très significatifs, de part et d'autre, m'annoncèrent qu'il serait tout ce que je voulais qu'il fût. Je me rends à l'heure marquée; le roi était à la chasse; tout le monde dehors; le château semblait un désert. Mais l'appartement de la marquise n'est-il pas assez peuplé? Nous étions deux: les désirs accouraient en foule, ils appelaient les plaisirs... Ma foi! je ne sais pas où l'on aurait pu trouver meilleure compagnie.

Les feux du midi embrasaient l'atmosphère. Un jour à demi étouffé régnait dans le boudoir: on y respirait la fraîcheur, les parfums et la volupté. Représentez-vous sur une pile de carreaux une grande femme bien taillée, encore mieux découplée; quelques rubans galamment noués sont le seul lien qui retienne la gaze légère qui la voile; sa gorge est belle, sa figure assez commune, mais ses yeux disent ce qu'ils veulent; d'assez belles dents, des cheveux d'un noir admirable, tout m'invitait: les préliminaires commencèrent; les ménagements auraient ennuyé. Je détourne sur elle et sur moi des voiles importuns. En deux tours de mains, j'arrange la marquise; je me précipite... Dieu! *le flot qui m'apporta recule épouvanté*. — Eh! qu'as-tu donc? — Ce que j'ai... Le diable peut-être... Je me signe et je crois que M. Satan s'est venu planter là en propre personne. — Mais encore... est-ce une illusion? — Foutre! tu n'as qu'à juger... Un braquemart de huit pouces levait sa crête altière et défendait les approches. Le coquin avait pensé m'éventrer. La marquise, nullement déconcertée, riait aux larmes. Enfin, je me rassure, j'examine, puis adressant la parole au papelard: Hélas! lui dis-je, j'étais venu dans l'intention de le mettre à monsieur votre frère; mais, beau sire, à tout seigneur tout honneur... Alors, je me retourne et je lui présente, bien humblement, ce que Berlin révère et ce que l'italien encense. Sacredieu! de ma vie je ne l'ai échappé si belle. La marquise m'attire à elle... Un moment plus tard... — Hein?... — Oui, pardieu! je l'étais, et tout vivant.



Cependant, mon étonnement cesse, et après avoir rendu ce tribut d'admiration, je plaçai Vit-au-Conas de la manière qui nous convenait à tous deux. La marquise était vive sans être tendre; un tempérament ardent lui commandait, l'entraînait; elle croyait aimer l'objet qu'elle tenait dans ses bras, et, les sensations effacées, les désirs satisfaits, son coeur s'épuisait. Dix années de cour forment bien une femme: elle était intrigante, adroite, dissimulée; elle avait enfin le caractère de son état. Aussi jouissait-elle d'une considération que la crainte de son esprit malin et médisant lui avait attirée. Au reste, levant effrontément le masque sur le chapitre des moeurs, elle m'afficha avec une impudence qui m'eût fait rougir, si l'on rougissait encore. J'affectais de la discrétion, de la retenue. "Allons, me disait-elle... Mais tu es un enfant: tout cela est reçu, mon ami. Dans les commencements que j'ai habité ce pays-ci, tout me révoltait. Je sortais du couvent, j'étais jeune, assez jolie; j'avais de la pudeur, j'étais d'un gauche inconcevable. Les femmes m'ont formée; les hommes m'en ont trouvée mieux. J'ai gagné de tous côtés.

"Je vivais chez elle comme chez moi; nous couchions ensemble, et comme elle me trouvait vigoureux, elle s'en tenait là. Mais l'argent ne venait point; car comment tirer l'argent d'une femme de cour encore jeune et jolie?... Le diable y pourvut. Un jour que, dans le délire des sens, nous avions fait, ma foi, toutes les folies que le bon Arétin a dépeintes dans son livre si religieux, la marquise ne prend-elle pas subitement de l'amour pour mon postérieur? Ma

plaisanterie et le compliment que j'avais fait à son monsieur fortifient cette idée. A toute force elle en veut venir à l'exécution... As-tu jamais vu, mon ami, un perroquet défendre sa queue contre un chat rusé et malin? ... Me voilà, je fais le saut de carpe, des pétarades... La diablesse ne perd pas la carte... Je le sens... Ahi, ahi! — Mais, madame, c'est un pucelage, foi de chrétien. — Eh bien! je le paierai cent louis. — Oh! non, de par tous les diables, deux cents... Eh, foutre! me voilà... (j'en meurs de honte) me voilà enfilé!

Après ce bel exploit, la marquise m'apostrophe... *Rodrigue, qui l'eût cru?*... Et moi, en portant la main au pauvre blessé, et faisant piteuse grimace... *Chimène, qui l'eût dit?*... Ses baisers, ses caresses, ses folies, le triomphe qu'elle se flattait d'avoir remporté lui donnaient une gaieté à laquelle je ne pus résister... Tiens, lui dis-je, mauvaise, tu m'as diablement fait du mal, mais je te pardonne. Nous scellâmes la réconciliation de manière à ne pas laisser le plus petit vent de rancune.

Le bon roi Dagobert avait bien raison: il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; mon intrigue avec la Vit-au-Conas durait depuis six mortelles semaines; d'ailleurs, j'avais profité de son goût hétéroclite; je lui coûtai des monceaux d'or. "Mon cher, me dit-elle un jour, je vois que nous ne nous aimons plus. Tu me parais toujours aimable, je veux te conserver comme connaissance intime, mais prévenons le dégoût; tu ne saurais manquer de femmes; tu

es jeune, je ne veux pas te faire perdre un temps précieux, et je prétends te guider. Tiens, je te le dis avec franchise, les femmes de cour, à commencer par moi, sont dangereuses au delà de l'expression; rien ne leur manque pour plaire, et les hommes trouvent en nous la société de la bonne compagnie et tous les vices de la mauvaise, vices qui, communiqués et rendus, font entre les deux sexes une circulation dont les effets, variés à l'infini, ont presque toujours pour base, pour motif et pour but la perfidie.

"Nous sommes coquettes par ton, vicieuses par caractère; le plaisir a pour nous de l'attrait, mais nous jouissons par habitude. Un amant nouveau est sûr de nous plaire; cela est au point qu'il m'arrive tous les hivers de recevoir mon mari avec une joie incroyable, de lui prodiguer pendant vingt-quatre heures les caresses de la passion: l'illusion cesse, le bandeau tombe, je le reconnais, je me reconnais moi-même, et nous nous quittons.

"Le sentiment est regardé parmi nous comme une chimère, nous en parlons avec emphase, avec esprit, raffinement même, précisément parce qu'il ne nous a jamais touchés. Tu dois réussir ici par ta complaisance, ta vigueur et surtout ta science dans l'art de la volupté. Je connais vingt femmes qui se ruineront pour toi; tu leur créeras un tempérament ou tu ranimeras ce qui leur en reste.

"Mais, mon ami, prends garde à certains désagréments;

moins honnêtes que les filles, nous donnons sans délicatesse ce que l'on nous a communiqué sans scrupule, et souvent nous ne valons pas le repentir que nous causons. Pour éviter ces précipices, que les *fleurs* qui les couvrent rendent plus dangereux, abandonne la timidité, la délicatesse: elles te perdraient, et l'on n'y donnerait ici que des noms ridicules.

"La pudeur est grimace, la décence hypocrisie, les qualités se dénaturent, les vertus sont chargées des couleurs du vice, mais la mode, les grâces embellissent tout; on ne prise l'esprit que par le jargon qui l'accompagne; en un mot, c'est de nous que dépend la fortune, et nous sommes aussi aveugles qu'elle, parce que souvent un sot ouvre la nuit un avis important.

"Prends donc un extérieur hardi, impertinent même, dans le tête-à-tête; brusque les aventures, tu ne serais téméraire que dans le cas de faiblesse, et le seul manque de respect que nous ne pardonniions pas, c'est une faute d'orthographe. Mais en public, change de ton, fais ta cour assidûment, prodigue les soins et les éloges; ce n'est pas de la discrétion que l'on te demande. Nous ne craignons, mon ami, la révélation des mystères que lorsqu'ils ne sont pas à notre avantage..."

La marquise s'arrêta. Son sofa n'était pas loin, nous nous fîmes des adieux très circonstanciés, et j'obtins, en la quittant, la permission de renouveler de temps en temps

connaissance... sauf à être encore empalé.

Me voilà donc libre; je m'introduis dans les différentes sociétés de la cour: je jette sur les femmes qui les composent un oeil curieux et perçant. Du plus au moins, je fais mainte application des peintures de la marquise. La saison des bals arrive, j'aime la danse à la fureur, mais, n'étant point talon rouge, elle m'était interdite chez les hautes puissances; l'observation m'offrit des dédommagements. J'avais obtenu la permission de me rendre chez une princesse qui joint à tout plein d'esprit le meilleur ton et le coeur le plus sensible. Je la jugeai faite pour inspirer un attachement durable, mais trop sage pour s'afficher aussi. à son âge, avec tous les moyens de plaire, se fixer!... Eh! que dirait l'amour?

Lui a-t-il confié ses flèches pour les laisser oisives ou pour les ficher sur un seul coeur, comme des épingles sur la pelote de sa toilette? Je consultai mon grimoire, et je sus qu'on ne pouvait allier plus de générosité, de talents et d'adresse. Je sus encore qu'en prédicateur excellent, ses préceptes ne nuisaient pas à ses plaisirs, et je crus sentir qu'un peu de contrainte pouvait y ajouter du prix. — Mais qui est-ce donc? — Oh! vous en demandez trop; allez sur le grand théâtre, quand on jouera la *gouvernante*, vous lui verrez remplir un rôle que son coeur lui rend cher et qui lui mérite tous les applaudissements.

Confondus dans un groupe d'hommes, nous exercions

notre critique sur les danseurs. — Eh! bon dieu! quelle est cette petite personne, si folle, si extravagante? Elle est tout ébouriffée, son panier penche d'un côté, tout son ajustement est en désordre... Je ne l'en trouve, ma foi! que plus jolie; tous ses attraits sont animés, ses gestes sont violents, tout pétille en elle. — C'est la Duchesse de \*\*\* me répond le comte de Rhédon; vous ne la connaissez pas? Je vous présenterai; elle aime la musique, vous l'amuserez. Le lendemain, je somme le comte de sa parole, et nous partons.

A six heures du soir, la duchesse était en peignoir; de grands cheveux s'échappaient d'une baigneuse placée de travers sur sa tête. Embrasser le comte, me faire la révérence, me proposer vingt questions et me prendre pour répéter le pas de deux de Roland, ne fut l'affaire que d'un instant. Je fus froid les premiers pas; une passe très lascive, qu'elle rendit comme Guimard, m'enhardit, m'échauffa, me fit... (Ah! mon ami, la jolie chose qu'un pas de deux, quand on bande!) Le comte applaudit à tout rompre; elle s'écrie que je danse comme Vestris, que j'ai un jarret à la Dauberval, me fait promettre de venir répéter avec elle, et me donne carte blanche pour les heures; puis mon lutin sonne ses femmes. Le comte se sauve, je demeure; elle se coiffe à faire mourir de rire, me demande mon avis; je touche à l'ajustement, et je lui donne un petit air de grenadier qu'elle trouve unique... Elle s'habille, sort; je lui donne la main, et je me retire.

Parbleu! dis-je en moi-même, celle-là n'a pas le temps d'être méchante. Je me couche; sa friponne de mine me tourmente toute la nuit. Je me lève en raffolant, et je cours chez la duchesse à dix heures du matin; elle sortait du bain, fraîche comme la rose. Une lévite la couvre des pieds à la tête; on apporte du chocolat; je suis barbouillé du haut en bas; elle saute à son clavecin; sa jolie menotte a toute la vélocité possible; elle a du goût, un filet de voix, des sons charmants, mais pour de l'âme..., serviteur. Je vois cependant qu'elle est susceptible. Nous prenons un duo; je la presse, je l'attendris malgré elle; elle perd la tête, son coeur se serre: j'en arrache un soupir; la voix meurt, la main s'arrête; le sein palpite, mon oeil enflammé saisit tous ses mouvements... zeste! Elle jette tout au diable; elle plante là le clavecin, me bat, me demande pardon, passe un entrechat, se jette en boudant sur un sofa, et se relève par un grand éclat de rire.

Heureusement pour moi, Gardel arrive; nous dansons; je remarque cependant avec plaisir qu'elle prend de l'intérêt: elle me loue avec affectation. Gardel n'a garde de la contredire; avant que je sorte, elle me demande excuse, implore son pardon, me prie de lui imposer sa pénitence; vois donc d'ici, bourreau, cette mine hypocrite; je saisis une main que je couvre de baisers; l'autre me donne un soufflet qu'un baiser plus hardi répare à l'instant.

Le lendemain, j'y vole sur les ailes du désir; elle m'avait demandé quelques ariettes nouvelles, je les lui portais; elle

était au lit; une femme de chambre ouvre ses rideaux, je parais; un fauteuil placé à côté d'elle me tendait les bras... J'aime bien mieux m'appuyer contre une console qui me tient de niveau.

Où es-tu, divin Carrache? Prête-moi tes crayons pour esquisser cette enfant!...

Un bonnet à la paysanne couvre sa tête à moitié; ses traits n'ont aucune proportion; ce sont de noirs yeux superbes, la plus jolie bouche, un nez retroussé, un front trop petit, mais ombragé délicieusement; deux ou trois petits signes noirs comme jais assassinent leur monde sans rémission; son teint est moins très blanc qu'animé, mais le carmin le plus pur n'égale pas le vermeil de ses joues et de ses lèvres.

Après quelques folies débitées de part et d'autre, je lui montre ma musique; elle me prie de chanter... Je déployais toute la légèreté de ma voix, quand tout à coup un drap soulevé me découvre un sein de lis et de roses... *et la cadence chevrote*... Je continue: tantôt c'est un bras arrondi par l'amour, une cuisse fraîche rebondie, une jambe fine, un pied charmant qui, tour à tour, se promènent sur le lit et frappent tous mes sens... Je tremble; je ne sais plus ce que je chante...

— Allons donc! me dit la duchesse, avec un sang-froid dont je ne la croyais pas capable. Je recommence, et le manège d'aller son train; mon sang bouillonne, tous mes



nerfs s'agacent et s'irritent; je palpité, mon visage s'inonde de sueur; la méchante, qui m'observe, sourit et cependant soupire... Un dernier bond la découvre tout entière... Sacrebleu! mes yeux font feu; je jette la musique, je fais sauter les boutons qui me gênent, je m'élançe dans ses bras; je crie, je mords, elle me le rend bien, et je ne quitte prise qu'après quatre reprises redoublées.

La duchesse était évanouie, cela commença à m'inquiéter; j'employai un spécifique qui ne m'a jamais manqué: j'ai la langue d'une volubilité incroyable; j'applique ma bouche sur le bouton de rose qui termine un joli globe: un trémoussement presque subit me rassure sur son état... — Dieu! O dieu! me dit-elle en me sautant au cou, cher ami, tu l'as trouvé! — Et quoi? lui dis-je tout étonné. — Hélas! un tempérament que l'on m'avait persuadé que je n'avais pas... Et baisers d'entrer en jeu, et les pièces de mon habillement de couvrir le plancher. Enfin, nous nous trouvâmes, comme dit la précieuse ridicule, *l'un vis-à-vis de l'autre*; je vous jure que ma petite duchesse n'était point de ces prudes qui craignent un homme absolument nu. Elle avait des doutes; il fallut bien les éclaircir. Chaque situation nouvelle me découvrait de nouveaux charmes. C'est bien le corps le mieux fait! Charnue sans être grasse, svelte sans maigreur, une souplesse de reins qui ne demandait que de l'usage... Eh! parbleu! je lui en donnai de toutes les façons.

J'aime bien foutre; mais comme le bon Dieu n'a pas voulu que nous trouvassions le mouvement perpétuel, il faut

s'arrêter enfin, car ce *jeu* lasse plus qu'il n'ennuie.

Or ma duchesse n'avait qu'un jargon, toujours le même; et comme j'avais ralenti son feu, ce n'était plus qu'un petit être fort plat, fort monotone. Que j'aime à voir sortir d'une bouche ces riens que rend si précieux une femme enivrée de volupté! Qu'un mot placé à propos sait bien relever le prix d'une caresse et la rendre plus touchante? Otez les préludes de la jouissance et les paroles magiques qui, faisant sortir de l'extase, aident si souvent à s'y replonger... *l'ennui bâille avec nous sur le sein de nos belles*: l'amour fuit, l'essaim des plaisirs s'envole, et l'on s'endort pour ne jamais se réveiller.

Voilà des dégradations que j'éprouvai chez la duchesse pendant quinze jours: nos commencements furent trop vifs et la satiété amena le dégoût. J'en étais là, quand, un soir, en entrant chez moi, on me remit un écrin et ce petit billet.

"Un instant me rendit votre amante, un instant a tout changé; mais j'ai, monsieur, de la reconnaissance de vos soins; je vous prie de conserver cet écrin: il vous représentera l'image d'une femme qui parut vous être chère et qui se reproche de n'avoir pas pu faire plus longtemps votre bonheur."

Je vis sur-le-champ de quelle main partait ce billet: la duchesse était incapable de l'avoir dicté. J'y répondis: "Vos bienfaits, madame, ont droit de me toucher, si votre

coeur a daigné apprécier le peu que je vauX. J'ai mis dans notre liaison des procédés dont l'énergie paraissait vous plaire; je n'ai ni dépit, ni colère. C'est bien assez pour moi d'avoir eu les honneurs du triomphe, sans aspirer à ceux de la retraite: depuis huit jours, j'attendais vos ordres, et la preuve de mon respect est de ne les avoir pas prévenus. Votre portrait sera pour moi le gage de l'estime que vous accordez à mes *talents*. Puisse, madame, le fortuné mortel qui me remplace vous en porter de *plus heureux!* Vous m'aurez tous deux une obligation bien douce: celle de vous avoir mis dans le cas d'en sentir tout le prix."

Mon successeur, homme d'esprit, n'a pu y tenir comme moi, que peu de jours; elle l'a remplacé par *un prince*, et réellement, quant au moral, ils se convenaient; pour le physique, elle eut ses laquais: c'est le pain quotidien d'une duchesse.

Mon billet écrit, j'ouvris l'écrin, j'y trouvai de fort beaux diamants et le portrait de la duchesse en baigneuse: il était frappant; je l'approchai machinalement de mes lèvres. Avouerai-je ma faiblesse? Je sacrifiai encore une fois à ce joli automate, et mon caprice s'écoula avec la libation que je venais de répandre en son honneur.

Je me rendis chez la Vit-au-Conas, elle était en possession de mes jours de congé; d'ailleurs nous avons contracté une amitié commode. O que cette femme-là gagne à être approfondie! Réellement, à la manière dont

elle me reçut (la réception dura deux grandes heures), je crus qu'elle ne me reconnaissait pas. Quand elle fut en état d'écouter, je lui racontai mon aventure; le comte de Rhédon lui en avait dit quelque chose; la catastrophe lui plut, l'égaya, et nous en étions sur la chronique scandaleuse, quand on annonça Mme de Sombreval et une autre femme chez qui j'avais négligé de me faire présenter. Elle m'en fit la guerre avec chaleur; j'y répondis avec intérêt, et je demandai pour la forme une permission de faire ma cour qui était tout accordée.

La visite finie, la chère Vit-au-Conas me dit: — Mon ami, je vais te perdre encore: voilà un dévolu jeté sur toi. Pour celui-là, c'est une trouvaille: conduis-toi bien... Pousse-la, pousse... — Ah! Madame, vous savez comme je le pousse; témoin... (vous sentez le geste que je fis). Elle prit au mot, et le témoin fut en con frontation. Nous nous quittâmes; ma chère marquise me souhaita bonne chance, et je courus me préparer à la ménager.

Doré comme un calice, pimpé, cardé, musqué, je me rends chez Mme \*\*\*. Le cercle était nombreux; après les premiers compliments, une minute d'examen me mit au fait de l'assemblée: huit ou dix freluquets pirouettaient sur des talons rouges; vils adulateurs de la maîtresse de la maison, dont ils briguaient un regard, ils honoraient de leurs airs penchés, de quelques fades polissonneries et de ricanements pitoyables une douzaine de femmes, hardies dans leur maintien, impudentes dans leurs propos, et, à ce

que j'appris, dans leur conduite. Mon instituteur était un *monseigneur*, à qui un bon évêché et deux abbayes afferméees cent mille francs donnaient le privilège de prêcher la vertu chez les filles de la capitale ou chez les titrées de la cour, ce qui revient au même.

— Voyez-vous, me disait-il, cette grosse baronne; son visage est enluminé, ses gros yeux ronds sont surmontés d'un sourcil noir, épais, dur... Tudieu! c'est une maîtresse femme: cochers, laquais, elle met tout sur les dents. Sans être mauvaise maîtresse, elle en change souvent; mais elle leur fait un sort. La semaine dernière, elle en a placé deux aux invalides; elle prenait son mari quand elle ne trouvait personne; elle a rendu le pauvre diable, il est fourbu, et au moment où je parle, il est aux incurables. — Quelle est cette grande blonde fade? — Quoi! vous ne connaissez pas la comtesse de Minandon? — Non, mais elle tourmente cruellement son éventail. — Bon, c'est qu'elle joue la mijaurée; mais, foutre! (notez bien que c'est monseigneur qui sacre) bien fou qui s'y fiera; elle m'a donné, il y a six mois, une chaude-pisse..., le vit m'en cuit encore. — Voilà ce que c'est, monseigneur, que de *sortir de son diocèse* (condom)... Quelle est celle qui lui parle à l'oreille? — La saute-au-corps: c'est l'auberge des gardes du roi... Elle deviendra gargote, et gare la vérole! J'allais en savoir davantage, quand quelqu'un adressa la parole à monseigneur, et la conversation devenant générale, notre *aparte* finit.

Un de ces jolis individus qui, avec un minois de poupée, une voix grêle et un ton glapissant, jugent, décident et tranchent, tenait le dé; on en était aux spectacles. Des auteurs furent sifflés, bernés ou loués d'une manière qui, je vous assure, devait peu leur importer.

Enfin, l'on en vient à la musique. Mme \*\*\* m'apostrophe: monsieur, ceci est de votre ressort. — Je ne suis point musicien; mon seul mérite est de *bien écouter*. — Parbleu! mon cher, reprend le Marquis de Fier-en-Fat, en ce cas-là, écoutez-moi, et vous vous rendrez à mon avis... *Moi*, je suis fait pour la musique; j'ai un tact à *moi* qui ne me trompe jamais, et il y aurait de la fatuité de tirer vanité d'un bienfait de la bonne nature. Qui diable s'est jamais vanté de ses oreilles? (j'observerai qu'en cela le marquis était modeste.)... Or je n'aime point ce Glück; il n'y a pas le mot pour rire dans sa musique; pas un pauvre petit air qui aide à sabler gaîment son vin de Champagne. Il faut décomposer cet homme-là pour y trouver deux ou trois phrases qui fassent un rondeau. Votre Piccini n'entend point l'harmonie, et sans l'air de ballet que danse Guimard, j'aurais sifflé son Roland de fond en comble. — Monsieur n'aime point l'ouverture d'Iphigénie? — Eh! mon cher, non; cela fait venir la chair de poule. Parlez-moi de celle du *déserteur*; voilà ce que l'on appelle une ouverture! Cela se chante tout comme un *pont-neuf*. Le Floquet vous fait joliment un opéra, je le soutiens contre vent et marée, et, pardieu! Je ne conçois pas comment ce parterre s'est avisé de le siffler, tandis que j'applaudissais du geste et de

la voix; ses basses font toujours un second dessus; il est vrai que le violon dit la même chose, mais cela renforce l'harmonie... Ces animaux de danseurs prétendent que l'on ne saurait danser ses airs de ballets, moi je les décide sautillants au dernier point. — Ils voudraient peut-être du fourré, du voluptueux. — Oui, de l'ennuyeux... Ma passion à moi, c'est l'*allegro*. — Monsieur le marquis, on s'y lasse bien vite. — Un sourire de Mme de \*\*\* et un peu d'embarras chez le marquis me démontrèrent qu'il pouvait bien en être à se reposer. L'arrangement des parties finit la conversation. Je me retirai avant souper; mais Mme de \*\*\* trouva un moment pour me donner rendez-vous le lendemain à sa toilette.

J'ai oublié de vous tracer sa figure. Mme de \*\*\* a trente-huit ans, elle ne s'en cache pas. Assez blanche, elle a la peau d'une finesse et d'une égalité singulières; l'ovale qui forme son visage serait arrondi si elle avait plus d'embonpoint; des yeux assez beaux disent sans minauderie ce qu'elle veut exprimer; sa bouche est bien; elle est grande, mais sa taille trop longue n'est pas assez marquée; sa poitrine est trop serrée, sa gorge est petite, placée en femme de condition, c'est-à-dire un peu bas, mais ferme, et surtout d'une susceptibilité qui la fait tressaillir; le bras et la main sont trop maigres, la jambe est bien, le pied charmant. Son discours en public est concis, serré et à prétention... Le roi lui a dit cela... Cette nouvelle vient de mesdames... Les ministres sont ses amis. Elle leur donne quelquefois des leçons et toujours des conseils. Racontez-vous une affaire?

Elle en développe les ressorts secrets. Un mariage se fait-il? C'est elle qui a présenté l'épousée, qui protège le jeune marié, elle sait tout, pénètre tout, a tout vu, tout deviné; elle met en avant sa faveur, offre sa protection, a des audiences, un secrétaire, des bureaux, un taxateur, un trésorier et des gens d'affaires. — Parbleu! tu feras fortune avec cette femelle-là... Tu attends des grâces, bientôt tu les distribueras. — Je gage que tu vas me demander *l'honneur de ma protection*... A genoux, sacredieu! et dépêchons-nous. Je vais prendre possession de mon emploi, et je t'offre ma survivance...

J'arrive chez Mme de \*\*\*. On me reçoit comme un homme attendu; la toilette se passe en galanteries de ma part, en défenses de la sienne; je fais tourner la tête aux femmes de chambre à force de contrôler; elles finissent par rire, et leur maîtresse déride sa gravité.

Enfin, nous restons seuls... Foutre! du coeur! Je crois que la timidité me gagne... Un sofa reçoit Mme de \*\*\*; je me place à ses pieds. (j'ai un grand fonds de tendresse pour les sofas.) En vérité, me dit-elle, je fais une démarche bien extraordinaire. — Moi, je ne vois rien de si naturel. — Je me croyais à l'abri de certaines faiblesses, et le rang que je tiens... — En vérité, madame, il est très favorable à certains arrangements. — Mais qu'imaginerait-on? — Que je vous adore, et que je suis heureux de ne pas vous déplaire. — J'ai des vues sur vous, mon cher ami. — Mon bonheur sera de les remplir. — Vous avez de l'esprit, du



feu. — Ah! Madame, peut-on en manquer auprès de vous? Vous électriseriez la nature... (elle s'électrise, pardieu! Son front se colore, ses yeux brillent, sa main tremble... Amour! ... Amour!... Viens donc, petit bougre!) — Vous avez là un joli habit. — Cette couleur m'a paru vous plaire; je la porterai longtemps... Bon dieu! Voilà des rubans d'une nouveauté (et l'échelle se dénoue!) — Que faites-vous? Que faites-vous donc? Que diront mes femmes? — Ah! Madame, nous perdons un temps... Un temps qui pourrait être bien mieux employé. — Bon dieu! Si l'on entrait. — Tant pis pour les curieux (et mains de trotter et bouche de s'appuyer sur un sein qui bondit sous les coups de langue). — Ah!... ah!... dit-elle en changeant de note, petit démon, tu m'as vaincue!... Les grands mots sont lâchés, mon Pégase est débridé, la ville rendue, et ma charmante foutue; mais c'est au second coup que je l'attends. Je presse, je pousse, je lime; elle est, sacredieu! Tortillée autour de moi comme un serpent: il n'y a pas une ligne de perdue... — Ah!... ah!... mon ami! le... ah!... le duc ne le fait pas mieux que toi... le prince m'aurait ratée là... l'ambassadeur ne m'a jamais fait décharger... (je crus, ou le diable m'emporte! qu'elle allait me passer toute la cour en revue.)... Quand nous nous fûmes bien convaincus que nous n'avions plus rien à nous faire, nous renouâmes conversation. Mme de \*\*\* abandonna cet air de dignité que je lui avais toujours vu. J'étais amant heureux; elle m'en accorda toutes les prérogatives.

Comme je ne pouvais mieux faire ma cour qu'en

l'entretenant de son crédit, je sus l'en faire parler; j'avais, d'ailleurs, mon intérêt à pénétrer ses secrets, ses ruses, son manège; je ne perdais point de vue mon objet principal, mon cher argent!... Mes connaissances devaient me guider dans les manoeuvres qui pouvaient m'en faire tirer parti. Le premier moment d'une jouissance que je sais, à mon gré, rendre impétueuse et brillante avait étourdi mon adorable. Mais les femmes dévorées d'ambition sont insensibles au plaisir; la vanité, l'intrigue absorbent toutes leurs facultés. Sans cesse livrées à l'envie, à la haine, les poisons de l'une, les poignards de l'autre écartent les amours. Je ne devais donc m'attendre qu'à une jouissance froide, inanimée; je ne pouvais me flatter de la captiver par les sens, mais par ses propos; je lui reconnus de la suffisance, beaucoup d'estime d'elle-même, une vanité sans bornes, par conséquent une imagination resserrée; point de vues, ou elles étaient courtes, aucun plan fixe... Dès lors, le mien fut formé de l'assujettir, de la maîtriser, de m'en servir pour ma fortune, ou de la planter là si elle n'était bonne à rien. Quinze jours d'habitude me suffirent pour réussir. Je sus faire goûter à Mme de \*\*\* mes projets; elle adopta mes idées en ne croyant suivre que les siennes; son secret fut dans mes mains sans que je la laissasse disposer du mien. Ce n'était pas tout: elle faisait des affaires, il fallait m'en rendre maître... Je n'avais qu'à vouloir... Tout me fut remis. Dès lors, je devins l'arbitre des traités; je corrigeai le tarif (non pas, comme vous pensez bien, pour diminuer), mes honoraires ne furent point oubliés, et ma patronne partageait en outre avec moi ce

que ma conscience assez commode m'engageait à lui restituer.

Trop sage pour me mettre au grand jour, j'avais prévu que tout cela finirait mal, que Mme de \*\*\* porterait la peine de ses exactions; je ne voulus donc aucune place. Faire et ne point paraître, c'est l'adresse des gens habiles. Avant de vous conter la catastrophe, je vous dois deux ou trois aventures dignes d'être distinguées de la foule de celles qui sont passées sous mes yeux.

L'abbé Ricaneau, connu de toute la terre, postulait depuis longtemps un bénéfice. Le sien était cependant bon; mais le cher abbé, doué de vertu prolifique, faisait régulièrement quatre enfants tous les ans, et, par principe de conscience, il payait les mois de nourrice avant d'enrichir la collection des enfants trouvés. On lui indiqua notre bureau; il vint me voir; sa demande me parut simple, ses motifs excellents; je lui demandai un mémoire bien circonstancié; le lendemain, il me l'apporta et me tortilla un compliment pour m'offrir une bourse dont la maigre apparence fronça mon sourcil. — Ceci, monsieur, lui dis-je en la pesant, est pour les menus frais... Etrennes de portier, de valet de chambre, de maquereau, de secrétaire... L'abbé, tremblant, n'osa me contredire... J'examinai le mémoire; j'y trouvai des difficultés... Il me pria d'appuyer, de porter des paroles. — En ce cas-là, l'abbé, vous prenez le bon parti, vous voulez une abbaye de douze mille livres de rentes... Vous êtes de mes amis... Mille louis, elle est à vous... Il se récrie... —

Comment! Monsieur... — Mais c'est à rien. J'en suis fâché, je ne puis rien faire pour vous; vous me rompez bras et jambes... (je sonne...) Le ministre ne m'a-t-il pas demandé? La réponse est connue. Je prends mon chapeau; l'abbé me talonne; je le mène mal; il se fâche; je parle plus haut que lui, et je le menace d'informer le teneur de la feuille de sa conduite... Je marmotte *lettre de cachet*... Il se sauve; il court encore, et je garde la bourse, où je trouvai cent misérables louis que le faquin imaginait devoir payer une femme comme Mme de \*\*\*.

Quelques jours après, on m'annonce une très jolie femme; mes yeux se dérident; elle demandait pour son mari une lieutenance du roi achetée par vingt ans de services et des blessures. Vous croyez que la générosité va me parler? Parbleu! vous ne vous trompez pas; je débute par tous les signes qui pouvaient mieux lui marquer ma bienveillance. Elle fut d'abord timide; elle s'apprivoisa, nous nous apprivoisâmes et devînmes si familiers, en moins d'une heure, que nous ne fîmes plus qu'une même chair. — Comment, tu l'as foutue? — Non..., je l'ai envoyée à quelque autre... Sacredieu! ne seras-tu jamais qu'un sot? ... C'est une des plus jolies remueuses que j'aie trouvées dans ma vie... Pour une provinciale, cette femme-là avait un vrai talent. — Au moins tu as fait son affaire sans lui demander de l'argent. — Oh! cela, c'était juste, et nous convînmes seulement qu'elle écrivait à son mari de déposer dix mille livres chez un notaire, qui les remettrait à vue du brevet. Pour elle, je lui offris une boîte d'or, dont un

faquin, qui voulait des lettres de noblesse, m'avait fait présent le matin; elle valait vingt-cinq louis. Vous voyez que je suis généreux... C'était plus que l'intérêt de son argent.

Nos affaires allaient bien. Sous mon heureuse main le cuivre devenait or; Mme de \*\*\* m'adorait; elle couchait avec l'univers, mais j'étais le favori, car j'avais la bourse. Cependant je sentais quelquefois des soulèvements de conscience; elle m'en guérissait bien vite: cela aurait pu tirer à conséquence pour sa cuisine. Je m'appliquai seulement à la mettre toujours en avant, à ne jamais paraître, afin de me laver les mains sur tous les événements.

Bien m'en prit... Voici le fait. Une femme jeune, riche, avait un amant. — Beau début! Et quelle est la sotte qui n'en a qu'un? — Un mari jaloux. — Allons donc: quel conte! — Foi d'homme d'honneur! Ces originaux-là sont rares, mais il y en a encore quelques-uns pour la conservation de l'espèce. Le susdit animal trouvait mauvais que sa femme couchât avec un représentant. Comme elle ne pouvait le supposer que fou, elle prit le sage parti de le faire enfermer; elle vint me le proposer: et surtout d'éviter quelques petites formalités embarrassantes qui auraient pu retarder, même déranger un projet aussi bien vu. Mme de \*\*\* la loua infiniment, d'autant plus qu'elle faisait bien les choses; elle assurait à son mari six cents francs de pension et l'habillait très proprement.

Je lui demandai quelques petites attestations faites par ces mains habiles qui ne rougissent pas plus que le papier qu'elles emploient, et nous fixâmes tous les frais à dix mille écus; assurément, c'était à grand marché. Enfin, huit jours après, mon vilain fut enlevé sans bruit, coffré et écroué par ordre du gouvernement. Sa femme pleura, réclama, fit le diable à quatre, mais de loin. Je lui rendis le service de lui faire imposer le silence, et elle n'eut pas de peine à le garder.

Qui diable n'aurait pas cru cette affaire finie! Ce vieux coquin devait crever, au moins devenir fou: il avait le diable au corps, il n'en fit rien. Certain magistrat (M. L. N., lieutenant général de police) fut visiter la prison; je ne l'avais pas mis du complot. Cet homme-là est du vieux temps, il s'avise d'être vertueux, d'avoir dans le coeur cette humanité que les autres n'ont qu'à la bouche; il compâtit aux souffrances du coupable, mais il donnerait sa vie pour sauver celle d'un innocent. Il instruisit le ministre; celui-ci, dans un moment d'indignation, peut-être de crainte, nomma Mme de \*\*\*, cria à la tromperie (pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Je criais bien, moi!) elle fut sacrifiée, perdit sa place et courut ensevelir dans ses terres sa honte et nos amours.

Vous croyez peut-être, mon cher, que je vais me pendre? ... Nenni, je vais compter mon argent... Vingt mille écus en espèces sonnantes, des diamants, des bijoux... Ma foi, je suis fâché du sort de cette pauvre femme; elle m'aurait valu

beaucoup... Paierai-je mes dettes?... Fi donc! Cela porte malheur; d'ailleurs ces coquins d'usuriers s'imaginent-ils que je leur donnerai mon sang, ma plus pure substance, à dévorer?... Qu'ils attendent mon mariage ou mon testament.

Pardieu! Ces idées tristes ont abattu mon courage... Allons, allons, volons au Potosi, cherchons quelque mine nouvelle, et que l'or couronne mes ardeurs!

Une fête d'apparat avait réuni la cour et la ville; mes yeux, errant sur l'assemblée, cherchaient un objet qui les fixât; ils furent distraits quelques instants par des figures friponnes et agaçantes... O Satan! *vade retro*... Déjà je sentais mon coeur s'évanouir et ma bourse se vider... Enfin arrive avec bruit Mme de Cul-Gratulos; son état l'oblige d'assister au spectacle, sans cela, elle est trop régulière pour chercher le plaisir en public. Placé dans la loge où elle entrait, je fus assez heureux pour que mes prévenances ne restassent pas sans effet. Ce n'est pas que sa figure me tentât... Représentez-vous, mon ami, une tête, un cou, un corps et un cul tout d'une pièce; faites de tout cela un paquet mal fagotté; ajoutez-y des bras grossiers et de couleur bleu pourprin; attachez-y de grosses cuisses, de vilaines jambes, percez à son visage des trous bizarrement placés pour faire des yeux, mais dont l'un, immense, annonce pour ailleurs la grande mesure; barbouillez cela de rouge et de tabac; coiffez-le d'une perruque ébouriffée; et puis par là-dessus des plumes, de la gaze, du ruban, des diamants...

Voilà la comtesse physique. — Et la comtesse morale? — Foutre! ne parlons pas si haut... Savez-vous bien que c'est une grande dame? Elle est haute comme le temps (quoiqu'elle ne soit pas si ancienne), ses valets sont aussi ventre-à-terre devant elle qu'elle-même devant les puissances; elle *monseigneurise* son carrosse, ses chevaux, son mari, son père, son grand-père même; mais elle ne remonte pas plus haut, car elle craint les chutes; au reste, méchante, hargneuse, impudente avec effronterie, opiniâtre avec emportement et toujours avec bêtise, dévote avec ostentation... Chacun de ses valets met à la quête un écu qu'elle leur distribue; pour elle, l'or brille toujours dans son offrande hypocrite... — Mais que veux-tu faire d'un pareil monstre? — Ce que j'en veux faire? Parbleu, la belle demande! La piller, la gruger, et me foutre d'elle tout en la foutant...

Le spectacle finit tard; elle m'invita à souper du ton dont on donne un ordre. J'étais au fait, je m'humiliai, je me confondis sans lui offrir ma main, je lui fis faire place à la sortie; je la vis entrer dans sa chaise qu'escortaient quatre valets, chapeau bas, et je me rendis chez elle.

L'assemblée était cérémonieuse, par conséquent fort triste; le souper fut d'un compassé assommant; on y mangea peu, on y parla moins, le lever, la chasse, le coucher, quelques nouvelles rebattues, débitées d'une voix traînante... Des hommages à madame terminèrent la séance, mais non pour moi. Comme tout, chez la



comtesse, se fait dans l'ordre, un valet de chambre m'avait prévenu que Mlle Branlinos avait à me parler avant que je sortisse (ne vous étonnez pas de ce nom; c'est la première femme de la comtesse).

Après avoir fait mon compliment à celle-ci, je me rendis chez la susdite, qui, sans détour, m'annonça que j'étais destiné pour cette nuit aux plaisirs de madame, et qu'elle avait reçu ordre de me préparer. — Pardieu! lui dis-je, ma charmante, je ne m'attendais pas à tant d'honneur; mais soit fait comme vous le voulez... Nous entrons dans un cabinet de bains où j'en trouve un tout prêt. Branlinos ferme la porte sur nous et m'aide à me déshabiller. J'hésitais à me mettre absolument nu devant cette fille très jolie et qui n'avait pas plus de vingt ans, quand elle me dit: — Eh! Monsieur, dépêchons-nous, il faut que je vous prépare. — Ah! foutre! Mademoiselle, et moi que je vous essaie... Je la campe sur le lit de bain, et je la fous... Le jeu ne lui déplut pas; il m'amusait assez... Il fallut cependant songer à la préparation... Branlinos entra dans le même bain que moi, en me disant que je l'avais souillée, et en m'avertissant qu'elle couchait en tiers avec nous... Ce procédé me parut nouveau; mais la diablesse garda le *tacet*, en étouffant de rire... Enfin, bien lavés, bien essuyés, bien parfumés tous deux, elle se sauva, de crainte de nouvelle pollution, et cinq minutes après vint me prendre.

J'arrive dans la chambre à coucher; la comtesse était déjà au lit, elle me tend une main que je baise avec autant

d'ardeur que si elle eût été jolie. Je me place d'un côté, Branlinos de l'autre.

La comtesse était plus humanisée; mais le *décorum* subsistait toujours... A preuve. — Mon coeur, dit-elle à Branlinos, voyez s'il bande. (La petite me touche... Et sacredieu! je dresse au même instant...) — Ah! Madame, comme un ange! s'écrie Branlinos... Alors Cul-Gratulos fait demi-tour à droite et me présente... Devinez. — Quoi donc? — Sacredieu, que tu es bête! — Ma foi, je ne sais pas. — Son cul.— son cul? — Oui, foutre! son cul.— Amas énorme de chairs mollasses et tombantes... Je débände net... Branlinos, qui sans doute, d'une main me prête son secours, de l'autre entr'ouvre le gouffre, je m'y jette en grinçant des dents... Et j'étais au milieu que je ne m'en doutais pas encore... *O altitudo!*... Branlinos s'était remise à son poste; sa main agile branlait madame à toute étreinte, pendant que je la limais à suer dans mon harnais... Le moment de la décharge approche... Avez-vous jamais été réveillé par le grondement d'une porte mal graissée sur ses gonds rouillés?... Voilà la passion de ma belle, et les douceurs qu'elle me débitait... Cependant, quand cela fut fini et qu'elle fut retournée, elle me fit la grâce de m'embrasser... Pouah!... Ma foi! j'aimais mieux l'autre, encore était-il parfumé; mais la bouche avait usurpé son goût.

Après un moment de conversation, il fallut recommencer; même cérémonie: sa façon à elle est uniforme, et le diable

m'emporte! Depuis le baiser, je ne la trouvais plus si ridicule. Mais voici bien une autre histoire: elle me place entre elle et Branlinos, me tourne, tout comme à Berlin, admire ma chute de reins... Je crus être au second tome de la Vit-au-Conas... Non, j'en fus quitte pour la peur... Tout à coup, par une inspiration: — Mon chat, me dit-elle, veux-tu foutre Branlinos?... Pardieu! je tope à la proposition... Mais je sens que l'on me farfouille... Sacredieu! la bougresse me donnait le postillon; son gros vilain doigt me sondait d'importance. C'était pour me faire avaler la pilule qu'elle me laissait foutre la petite, et, dans le fait, cela ne nuisait pas. Cul-Gratulos ne se lassa que quand je fus rendu de fatigue; le jour paraissait; je lui laissai prendre du repos en me retirant. Le secret me fut recommandé de la manière la plus forte, et je l'ai bien gardé.

Les jours suivants furent marqués par les mêmes aventures. L'or me dédommageait, car elle en répandait à foison. Branlinos soutenait mon courage et me faisait bander. Au reste, la comtesse n'en était pas moins dévote, ni moins impertinente, même vis-à-vis de moi.

Mon quartier fini, elle partit pour les eaux de Barèges, en me comblant de présents, mais avec cet air qui en ôte tout le mérite; je revins à Paris.

Rendu dans cette Babylone, qui ne renferme plus de corruption qu'ailleurs que parce qu'il y a plus de monde (car

les vices plus rassemblés en produisent de nouveaux), pendant huit jours je fatiguai chevaux et valets à faire inscrire mon nom chez toutes les coquettes et les coquines de Paris.

Quinze jours se passèrent sans aventures curieuses. L'ennui me gagnait; je jouai, je perdis, et dès lors j'abandonnai ce moyen de conservation qui m'aurait dévoré mon or. Pour le conserver, il n'y avait qu'un moyen, la fuite. C'était un parti violent, et je balançais.

Déjà le soleil dorait les moissons; les grâces se retiraient aux bocages; toutes les femmes volaient à la campagne, les unes par désœuvrement, d'autres par habitude, celles-ci pour opérer une révolution. De si grands exemples me déterminèrent; quelques légères excursions préparèrent ma retraite; je voltigeai, mais souvent, bien différent de l'abeille industrielle, je ne pompai que des sucs soporifiques, encore l'ennui me fit-il bâiller sans m'endormir.

Vous connaissez comme moi ces palais enchantés que la Seine voit sur ses bords dans sa course tranquille... Hélas! un art cruel nous y poursuit encore, il étouffe la nature en croyant l'embellir. L'ennuyeuse symétrie a dessiné ces parterres émaillés de sables stériles, et ces tristes gazons dépouillés de leur verdure... Des murailles de charmille ne permettent point aux zéphirs de caresser le sein de Flore, la rose se flétrit sans honneurs dans ces vases qui la

gênent, pour la rassembler en bouquets. De longues allées ne semblent m'offrir un point de vue délicieux que pour l'isoler et le rendre monotone. — J'entre dans un bosquet, des arbustes fatigués y prêtent à regret leur ombrage; des entraves de fer asservissent leurs branches courbées; le chèvrefeuille n'y rampe point parmi le feuillage; la tulipe y est sans couleur, la violette sans parfum... Je me sauve dans un bois... Eh quoi! toujours de l'industrie, jamais de surprises... La main de l'architecte a décoré ces salles tristement superbes; la règle impérieuse a tracé leurs contours; la serpe, la faux ont mutilé les dryades gémissantes pour arrondir des colonnes ou former des amphithéâtres. — J'entends le bruissement des eaux... Hélas! la naïade en pleurs n'y roule point ses flots argentés; mille canaux emprisonnent son onde; des formes bizarres, des bouches d'airain l'élancent dans les airs; elle retombe brisée dans ces bassins, où elle se perd sans pouvoir arroser le bocage qui la désire... O hommes! votre despotisme réduira donc tout à l'esclavage!... J'erre dans les détours d'un labyrinthe compassé; la fauvette légère, le pinson joyeux n'y trouvent point d'asile pour leurs amours. Philomèle seule y fait quelquefois entendre les sons de sa douleur; et la nuit, quand Phébé fait régner le calme et le silence, le triste coucou présage au maître de ces lieux ses hautes destinées.

Que je suis loin, grand dieu! de cette douce mélancolie où l'âme attendrie perd le sentiment douloureux de ses peines! où des larmes involontaires, mais précieuses,

dégonflent la poitrine oppressée et rafraîchissent la paupière!... Je suis sombre: mes pensées tumultueuses s'agitent, se choquent, se confondent; je reviens à pas lents, l'air rêveur, la tête penchée... Je rentre dans un salon brillant d'or et de glaces; elles me retracent vingt personnes que fixe un tapis vert... O source nouvelle d'ennui, de consommation!... Je reviens à la ville. Toute la vitesse de mes chevaux ne me sert pas à mon gré: je suis à peine arrivé que je voudrais être ailleurs; je cherche avec ardeur des objets nouveaux... Ah! Il n'en est point qui puissent guérir un coeur blasé sur tout!

Essayons du moins de le distraire... Fuyons, fuyons la perfidie des cours, le tumulte des villes! Cherchons une retraite... Je l'ai trouvée; j'y vole sur les ailes de l'espérance et du désir.

Au milieu de ces riches contrées que la Marne indocile fertilise dans son cours s'élèvent des murs bâtis par nos aïeux. Leur superbe apparence semble annoncer la demeure des rois... non, c'est le séjour tranquille des épouses chéries du Dieu de paix... C'est l'abbaye de \*\*\*; la tante d'un de mes amis en est abbesse. Je suis annoncé par lui comme un homme aimable. Je suis désiré, j'arrive... Le bruit d'une voiture qui vient au galop, plus encore celui des valets, qui croient honorer leur maître par leur tapage, avaient fait événement. Tout dans le couvent se met sous les armes. La discrète se prépare à exercer sa langue... Un homme de cour! Qu'il va m'en conter de belles!... La

nonnette jolie rattache sa guimpe légère avec art, avec coquetterie... Toutes veulent plaire; toutes volent au parloir. Mme la dépositaire est députée pour me faire les honneurs: un compliment agréable et bénin me montre que l'on est prévenu en ma faveur.

Enfin, Mme l'abbesse arrive à la grille, et l'essaim disparaît par discrétion et par respect. — Sacredieu! la charmante figure!... Lis son portrait, lis, et meurs d'envie.

Elle achève à peine son cinquième lustre: la fleur de la santé s'unit sur son visage à celle de la jeunesse. Un teint brillant, les yeux les plus beaux du monde et noirs comme jais, la bouche mignonne et bordée de roses, des dents d'ivoire qu'un sourire enchanteur laisse admirer... Au reste, un genre de coquetterie inconnu dans le monde, réservé pour le cloître. Sa robe, tissée d'une gaze diaphane, se drape en longs replis; une ceinture dorée semble moins faite pour marquer sa dignité que pour faire valoir une taille divine. La batiste la plus blanche forme son bandeau; sa guimpe se replie pour dessiner les tempes et arrondir davantage un ovale délicieusement tracé, elle s'échappe ensuite et voltige au gré des zéphirs: mille amours nichés çà et là rentrent, sortent, ébouriffent tout, et tout ne va que mieux. — Est-ce que tu t'aviserais de faire le second tome d'Abélard? — Ma foi! je n'en sais rien... Mais dussé-je chanter clair, je foutrai ma charmante abbesse, ou nous verrons pourquoi... Les compliments furent ce qu'ils devaient être, joliment tournés de la part de la nonne et

galamment de la mienne. La connaissance fut bientôt faite; j'apporte des nouvelles, et l'abbesse était trop instruite pour ne pas s'apercevoir que mon âme était dans mes yeux... Mais elle n'était, sacredieu! pas morte autre part, et je bandais à crier... Sublime effet de la vertu! Vierges immaculées! Les corpuscules saints qui s'exhalent de vos blancs tétons ont agité, pénétré tous mes sens... Puissé-je rassembler toute la vigueur d'un carme dans ses premières années et retracer à vos cons pourfendus la valeur et les assauts du père Tapedru!

Je ne parlerai pas des fêtes qui me furent données, des concerts où je tins ma partie. Ma voix mâle et sonore, mes accents prononcés se mêlèrent à ceux de ces filles timides... Tel un satyre effronté, se glissant au milieu des nymphes, commence par les étonner; en vain elles veulent fuir, un attrait puissant retient leurs pas; s'ils deviennent plus chancelants, c'est l'ouvrage du désir... Et les cris que les belles poussent ensuite ne sont pas d'effroi.

O mon ami! la jolie chose que d'être au milieu d'un sérail où vingt nonnettes se disputent le prix de la beauté! Leurs yeux, moins agaçants que ceux de nos femmes, respirent une tendre langueur. Plusieurs même, innocentes encore, éprouvent des mouvements jusqu'alors inconnus... Dieux! quelle expression touchante!... Foutons, foutons! ô mon vit! déploie tes ressorts de fer! que tout cède à ton impulsion puissante!... Evoé, amour!... Evoé, Priape!



Je me couchai, roulant à part ces vastes projets. La moire tapissait ma chambre, le goût l'avait assortie; la simplicité, la propreté scrupuleuse y régnaient, et la mollesse y reposait sur le duvet le plus fin. Je ne dormis point; j'étais enchanté, enivré... Une légère indisposition, peut-être de commande, retint le lendemain Mme l'abbesse au lit. J'eus permission d'aller lui faire ma cour dans son appartement... Que devins-je! O ciel! que devins-je!... Elle était belle comme un ange, et de la beauté la plus touchante... J'oubliai jusqu'au motif qui m'amenait; elle me tendit la main, en s'informant de ma santé; je baisai cette main avec un feu, une ardeur... L'abbesse soupira... Un soupir fut ma réponse... Nous étions seuls; ses yeux à demi clos, ses longues paupières abattues, le gonflement, la palpitation d'un sein d'albâtre que couvrait encore un voile inopportun, tout semblait m'enhardir... Hélas! j'étais timide... Julie! Julie! Ainsi jaillirent les premiers transports de nos feux... Je me jetai à ses genoux; mes lèvres brûlantes couvrirent cette main que je n'avais pas quittée, que l'on ne s'était pas efforcé de m'arracher... Dieu! elle se pâme... Elle se meurt... Le premier mouvement m'emporte... Je m'écrie... Ses femmes arrivent... Des sels, des eaux, des senteurs!... Tout est sous mes mains. — Ce sont les vapeurs de madame! s'écrie une assistante. — Ah! foutue bête! me dis-je à moi-même... Mais, foutre! ce n'est pas son dernier accès... Au bout d'un demi-quart d'heure, elle revient à elle; elle est pâle... Mais c'est de la pâleur des amantes... Quelques larmes ont mouillé ses beaux yeux... Qu'ils sont touchants! Ils semblent implorer...

Nous redevenons libres: — Hélas! dit-elle, je suis bien malheureuse: ces spasmes violents m'anéantissent... Et l'on ne peut en deviner la cause... Je vois la rougeur qui colore ses joues; son pouls est plus animé; mon coeur bat; je m'approche davantage... Quelques coussins dérangés m'offrent un prétexte; j'ose avancer ma main pour la replacer, pour la soutenir. Un mouvement me livre sa gorge... C'est celle de Polignac... L'ivresse me saisit; je presse sa bouche de ma bouche amoureuse (ma langue lui fait éprouver des tressaillements voluptueux); j'avance vers le sanctuaire; un doigt y pénètre... Il tremble, et ce tremblement l'émeut davantage... C'en est fait!... Je l'ai remplacé... Dieux! Dieux! Quelle jouissance!... — O mon sauveur, dit-elle, ah!... ah!... O bonheur!... Je puis mourir... Mon doux Jésus!... Ah! cher ami!... Je meurs... Les sensations étaient trop vives, trop multipliées, trop nouvelles... Mon âme ne pouvait y suffire, je m'évanouis très sérieusement... Mon abbesse, effrayée, sonna sans doute sa confidente; je me retrouvai dans leurs bras. Les baisers de ma charmante abbesse me rappelèrent à la vie; mais en même temps ils me remirent dans un état si ferme que la discrète jugea prudemment que je n'avais plus besoin de sa présence. Nous nous réitérâmes plus d'une fois, l'abbesse et moi, des serments de nous aimer toujours, et toujours la conviction suivait de près.

Les coulis, les restaurants les plus actifs me furent prodigués. Je passai la journée comme la matinée, et la nuit fut aussi heureuse. Les jours suivants, des

amusements sans nombre me furent préparés: la chasse, la pêche, mille et mille jeux... Tant de plaisirs m'attachaient encore à mon abbesse: elle était voluptueuse, mais sans art, sans raffinement; mes conseils lui plaisaient; mes leçons l'enflammaient; elle y gagnait beaucoup, et je n'y perdais pas. Son beau corps svelte et flexible, ses membres délicats s'enlaçaient, se pliaient sur les miens, et ce n'était que dans mes bras qu'elle goûtait le repos... De bonne foi, je lui aurais gardé fidélité; mais l'humanité s'y opposait. De jeunes coeurs soupiraient en secret pour moi: fallait-il les laisser se consumer, se flétrir?... Non, je suis trop compatissant. Mon commerce avec l'abbesse s'était réglé: je lui donnais les nuits et j'employais les jours ailleurs. Dortoir, cellules, tout m'était ouvert, et j'en profitai.

S'il m'en souvient, la première que j'ai foutue fut une discrète. — Une discrète? Tu badines. — Non, pardieu! c'était notre confidente; fille mûre de quinze à cinquante-cinq ans... voici le fait. Elle s'était chargée de mes déjeuners. Un jour que, emporté par la chasse, j'avais manqué mon heure ordinaire, je revins au moment où la bonne mère Saint-François ne m'attendait plus... J'entre sans bruit; elle était étendue dans un grand fauteuil, le dos tourné vers la porte et retroussée jusqu'au nombril, les cuisses écartées, et remuait de toute sa force... Devine. — Belle demande! Un godmiché? — Tout juste... Je ferme la porte avec précipitation; elle n'a que le temps de baisser ses cottes et laisse le fer dans la plaie... Rouge comme un chérubin, elle se lève, fait deux pas, serre les cuisses, et

moi, que le diable inspire, je la prends par dessous les bras si lestement que le Priape quitte prise et tombe au beau milieu de la chambre: Ah! ma mère en Dieu, n'êtes-vous pas blessée?... Peste! dis-je en ramassant le poupon, voilà une rude fausse couche... Eh, foutre! ma bonne... ne vous étonnez pas, j'ai tout vu; je vous ai fait rater, il faut que je vous achève... Je la campe sur son lit et je lui fais deux fois la douce affaire: c'était autant qu'il lui restait de dents: — Le bon Dieu vous le rende! me dit-elle avec attendrissement. Je ris, et j'aperçois au fond de sa bouche un petit chicot: je me rappelle la vieille histoire; une noble émulation m'enflamme, d'ailleurs j'avais besoin d'elle: elle était maîtresse des novices... J'arrachai le chicot, mais il tenait diablement fort. Je crois n'avoir eu de ma vie autant de peine.

Passons sous silence quelques aventures communes; je baisai la soeur Saint-Jean Porte-Lapine, soeur Magdelon, mère Saint-Bonaventure, *et coetera*. Le dortoir, le jardin, la dépense et l'apothicairerie furent tour à tour mes théâtres; mais parlons des novices.

Elles étaient cinq, et parmi elles, soeur Agathe, soeur Rose et soeur Agnès se faisaient distinguer. C'étaient les plus jolies enfants du monde. Les deux premières, éveillées petites commères, s'aimaient à la fureur et se caressaient de même, faute de mieux. Soeur Agnès était amoureuse de moi, ne disait rien et pleurait d'autant. Un jour de grande récréation, je trouve le moyen de la chamber. — Qu'avez-

vous, belle Agnès? — Hélas! je n'en sais rien. — Depuis huit jours, vous êtes toute changée; vous que l'on voyait sans cesse rire, folâtrer, vous rêvez. — Hélas! — Vous soupirez... Agnès! Agnès! Vous n'avez point de confiance en moi... Moi qui vous aime tant. (ses joues se colorent.) — Vous m'aimez! Oh! mon dieu! si cela était! Agnès, serait-ce vous offenser? — Hélas! ce n'est pas ma faute, vous êtes si aimable. (je prends sa main.) — Oh! laissez-moi... sainte Vierge! (elle se lève.) — Ma soeur, je le vois, vous avez peur de moi; je vous suis odieux... Eh bien! Je me retire. — Comment, tu t'en vas? — Foutue bête!... La pauvre enfant! elle est à moi; je n'aurais pas le temps de la pousser à bout; à la première séance, elle est dans mon sac.

La maîtresse des novices me fournit quelques jours après une bonne occasion. (vous savez qu'elle est de mes amies.) On devait chanter un motet au chœur; le maître de musique n'était pas venu; elle me confia Agnès, pour la faire répéter et sortit en tirant la porte sur nous. — Eh bien! ma belle Agnès, êtes-vous toujours aussi cruelle? (elle baisse les yeux.) — Que je suis malheureuse! Oh! le bon Dieu le sait (et ses mains s'élèvent vers le ciel). — Agnès, vous m'avez fait répandre bien des larmes. — Et moi!... Ah! comme j'ai pleuré (et ses pleurs coulent encore). — Si vous vouliez, hélas! Nous nous consolerions... Ou, sans cela, il faut que je meure. — O mon Jésus! vous, mourir... Non, non, ce sera moi. — Vous, Agnès, vous que j'aime plus que ma vie. (je la saisis, je l'attire sur mes genoux...

Vois, ah! vois donc son col collé contre moi, sa tête penchée sur mon visage, ses beaux yeux bleus pleins de larmes.) Agnès, mon seul amour! Ah! dis-moi que tu m'aimes! — Méchant! vous en doutez... Sa bouche me caresse: l'innocent ne connaît aucun mal aux élans de son coeur... Son heure est arrivée: je la couvre de baisers; je fais passer dans son sein l'ardeur qui me dévore; je l'enivre de caresses et d'amour; j'écarte tous les voiles; que de trésors me sont livrés!... La pudeur ne gémit point... Elle ne se connaît plus... Rapide comme l'éclair, je déchire la nue... Et le cri qu'Agnès laisse échapper est le signe de ma victoire.

Tu vas bêtement croire qu'elle fera des grimaces, des simagrées, qu'elle me traitera de monstre, de séducteur... Eh! laisse cela à nos pucelages rajeunis du siècle... La pauvre enfant! Elle me remercie de mes bontés... Il est vrai que j'ai eu diablement de mérite, car la place était rudement forte à emporter.

Agnès, après cette ouverture d'esprit, acquit une intelligence infinie pour son motet, et, au retour de la maîtresse, elle le chanta à ravir.

Heureusement pour moi, mon abbesse, à cause de certaines visites, faisait lit à part, car pardieu! J'étais écorché vif et en sang; douze heures de repos me cicatrisèrent. — Hon!... Beaux passe-temps! — Eh! pourquoi, diable, grondes-tu, je te prie? — Je gronde,

parce que tu perds ton temps et que l'argent ne vient point. — C'est ma faute, j'en conviens... ton esprit financier me charme; mais je devais te dire que l'abbesse, aussi généreuse que belle, me comblait de présents... Ainsi, calme-toi pour écouter de nouveaux exploits.

Soeur Agathe et soeur Rose appellent mes hommages; la plus âgée n'a pas ses dix-huit ans. La première, vive, pétulante, est un petit démon; elle a de l'esprit comme un lutin, de jolies réparties, une adresse incroyable. Rose est plus douce, plus tendre, mais gaie... Ces deux enfants sont liées par une étroite sympathie et plus encore par le tempérament; l'abbesse, dont elles sont les bijoux, m'a confié qu'elles s'en donnaient avec excès, et qu'elle-même les avait reçues plus d'une fois dans son lit, pour du moins tromper ses désirs.

J'étais libre avec elles; je leur montrais à danser, et nous faisons mille folies. — Parbleu!

Mes soeurs, leur dis-je un jour, vous devriez bien m'apprendre ce jeu que vous jouiez hier ensemble. — Quel jeu? répond Agathe pendant que Rose rougit. — Ma foi! si je le savais bien, je ne vous le demanderais pas. — Bon, Rose, il veut *cache cache*... (et la friponne d'éclater de rire). — *Cache cache*... Ah! vous mentez, espiègles, il n'y avait rien de caché; je l'ai bien vu. — Quoi! vous l'avez vu? dit Rose... Agathe, nous sommes perdues (la petite pleure et sa compagne est déconcertée). — Eh! mon coeur, ne

pleurez pas... Rose, vous êtes une enfant; je n'en dirai, ma foi! mot à personne... (cela les tranquillise un peu: *au cloître comme ailleurs, péché caché n'est rien.*) — Mais, comment l'avez-vous vu? reprend Agathe plus timidement. — Je vous trompais, je ne l'ai pas vu, mais mon génie me l'a dit. — Un génie! — Un génie! répète Rose. — Oui, un génie qui me visite tous les jours... (et mes folles de rire à gorge déployée.) Pardieu! petites incroyables, je vous le ferai voir... mais à condition que vous m'apprendrez votre jeu et que vous écouterez ce qu'il vous dira. — Comment, il parle? — Sans doute; mais c'est par signes, et je vous les expliquerai. — Ah! voyons. — Voyons, dit Rose. — Doucement... Diable! comme vous y allez... Attendez donc que je l'appelle... Si vous vouliez toujours me montrer votre jeu?... (j'avais, sacredieu! mes raisons; jamais mon génie ne fut si bête; j'avais beau le talonner, ce bougre-là n'arrivait point... Pardon, pardon, le voilà qui vient.) Ecoutez... que la plus incroyante passe dans ce coin-là, et quand elle l'aura vu, qu'elle le tienne bien, de peur qu'il ne s'en aille, car il est un peu farouche... (ainsi fut fait, je tire *monseigneur*; ma folle d'Agathe saute dessus.) — Ah! Rose, viens donc vite, je le tiens... (nous nous approchons au jour.) Oh! le drôle de génie, comme il est fait! Mais il n'a point de nez! — (Rose le prend.) Ah! comme il est chaud! — C'est qu'il est venu fort vite. — Eh! Mais, dit Agathe, il tient!... (et la petite bougresse le tire à le démancher.) — Sacredieu! mesdemoiselles, un moment donc; vous ne voyez pas que c'est un escargot. Il est dans sa coquille. — C'est vrai, c'est vrai, dit Rose, voilà le bourrelet... (elle



saisit les voisines, qui, ramassées en dessous, étaient dures comme pierre... Agathe y porte la main et revient au personnage.) — Un escargot! Je n'en ai jamais vu comme ça. — C'est qu'il est de la Chine. — Montre-t-il ses cornes? — Eh! non, ils n'en ont point dans ce pays-là; mais ce sont eux qui les apportent aux maris... Ah ça! il est pressé. (je mourais de peur que le génie ne s'émancipât dans leurs mains.) — Votre jeu, mesdemoiselles?... — Oh! Il faut qu'il parle. — Allons, je le veux bien... Il faut convenir que je suis trop complaisant... Mais je vous avertis que c'est à chacune en particulier qu'il faut vous laisser faire des signes, sans dire mot, ou bien, serviteur! Plus d'esprit, et s'il se fâche, il ne reviendra plus... Allons, Agathe, à vous; mais surtout motus... (je la prends, je la jette sur le lit.) — Ah! dit-elle, je ne vois plus l'esprit. — Soyez tranquille: il ne s'en ira que si vous n'êtes pas sage... Je la trousse; tu te doutes du reste et du langage de l'esprit. La petite fut courageuse et ne dit pas un mot... Mais, ami, peins-toi Rose tournant de tous côtés, examinant, pâissant, rougissant, trépignant. — Agathe, parle-t-il? — Ah! oui... Ah! mon dieu!... Ah! comme il parle! le joli esprit... Mon dieu!... Rose je n'en puis plus... — Agathe! Agathe! qu'est-ce qu'il te dit donc?... Elle avait, pardieu! Autre chose à faire que de répondre. Ma foi, la petite diablesse se remuait si vivement et me serrait si ferme que j'allais recommencer, quand tout à coup Rose, ennuyée, me tire par mon habit, et l'esprit sort tout en sueur, tout échauffé du carnage... Je n'ai que le temps d'étendre Agathe sur un fauteuil, et je travaille sa compagne. Celle-ci était moins

vive, mais pétrie par la volupté. Elle avait surtout cette qualité si précieuse que j'avais déjà trouvée à quelques femmes, et toujours avec un nouveau ravissement: le sanctuaire se refermait après le sacrifice, et pressait sans laisser le temps de débander. Mais voyez combien l'esprit avait donné de réflexions à Agathe; elle ne me faisait plus de questions. Les deux amies, penchées l'une sur l'autre, étaient dans une extase dont rien ne pouvait les tirer. Pour moi, je jouissais de leur trouble ingénu, et je le partageais... nous ne parlâmes plus du jeu; elles reconnurent ma tromperie sans m'en savoir mauvais gré, et l'esprit, de temps en temps, leur donna de nouvelles leçons.

J'étais au comble du bonheur, à un peu de fatigue près; mais le diable, qui veille toujours, s'était fourré dans la tête de me débusquer d'un si bon gîte. L'habitude amène la sécurité, la sécurité endort; on ne se précautionne plus et l'on devient soi-même l'artisan de son malheur; d'ailleurs, une pomme pour trois déesses les fit battre; un homme pour vingt religieuses... Il y a de quoi, j'imagine, les faire étrangler.

Vous ne connaissez pas, mon ami, les républiques femelles, dont l'abbesse est comme le doge. La plupart des filles qui les composent ont été enrôlées malgré elles dans la milice céleste; on les a faites épouses d'un être immatériel, et les charmes de la contemplation ne détruisent pas en elles la *corporalité*. Il en résulte dans la

jeunesse une révolte des esprits charnels, un conflit de juridiction entre les sens et la raison, entre le créateur et la créature, où souvent la faiblesse humaine est obligée, comme Pilate, de *s'en laver les mains*. Tout cela ne fait que tromper les passions, irriter les désirs, les allumer davantage... De là les nerfs, les spasmes, etc., etc. Dans la vieillesse, on est pie-grièche, colère, âpre, grondeuse. De là encore les inspirations, les apparitions et toutes les folies que les uns ont brûlées, les autres canonisées... Cela n'est point de mon grave sujet.

On ne peut pas toujours prier, il faut médire, pendre son prochain par les pieds et par la tête, le tout pour son bien et la plus grande gloire de Dieu. Les confesseurs sont surtout un grand objet. S'ils sont deux, le bercail est partagé et chaque parti hait cordialement son adversaire; s'il n'y en a qu'un, jalousies, rivalités, fureurs. — Quoi! pour un vieux moine? — Oui, pour un vieux moine; car, avec sa figure de singe, toujours est-il du bois dont on les fait; on se mange, on se dévore, on s'empoisonnerait pour lui... Enfin, mon cher, dans ces séjours de paix et d'innocence, on goûte en paradis les douceurs de l'enfer.

Que serait-ce donc si je peignais les amours des jardiniers?... Les ruses pour faire entrer des amants? Les horreurs du despotisme que les vieilles discrètes exercent sur les pauvres enfants qu'on leur a livrées? Que serait-ce si, te racontant mille scènes dignes de l'Arétin, je t'effrayais de la corruption que ces demoiselles vont puiser, jusqu'au

moment où on les marie, dans ces lieux consacrés à la vertu et prostitués aux vices?

Et que serait-ce encore si je te traçais les scènes de désespoir qui se passent dans le secret et le silence? Les brigues, les trahisons, les complots, tout ce que doit nécessairement enfanter la contrainte, la servitude et la barbarie?... Non, tu m'accuserais d'humeur... A la vérité, j'eus quelque sujet d'en prendre.

Déjà l'on murmurait; le conseil des discrètes s'était assemblé; on glosait sur l'abbesse, qui, trop absolue peut-être, voulait que l'on respectât ses goûts et ses plaisirs. Les révérendes mères, sans cesse aux écoutes, gênaient les miens. Toute la jeunesse, rigoureusement observée, n'osait plus se livrer à mes empressements; je m'aperçus que ces vieilles bougresses me regardaient comme le bouc émissaire. Le père en Dieu conduisait tout, mais sourdement, depuis que j'avais menacé sa révérence de la faire rouer de coups par mes valets, sauf à la guérir par six mois de séminaire; des lettres anonymes, péchés mignons des prêtres, se répandirent. L'abbesse faisait tête à l'orage; je lui devenais plus cher par la crainte de me perdre... Hélas! le coup était porté. On avait fait passer des plaintes à *monseigneur*; il était bête, portait un large chapeau, des cheveux plats comme sa figure, et cachait sous un maintien double et cafard une âme ecclésiastique et traîtresse; sa réponse fut tonnante: il annonçait sa venue pour *remettre l'ordre dans une maison où l'esprit de Bélial*

*s'était introduit...* Je voulais l'attendre; ma chère abbesse me fit concevoir que je la perdrais, et je partis chargé d'or et de sucre.

Depuis six semaines, je n'avais pas vu mes gens; ils s'étaient arrangés avec les tourières, et je leur trouvai un embonpoint édifiant; je tournai mes regards vers les clochers où je laissais bien des yeux en pleurs... ils se perdirent dans les airs ainsi que mes regrets.

Je ne fis que passer à Paris, pour déposer tous les présents dont j'étais comblé, et repartis pour la Picardie, afin d'achever en province la belle saison. N'attendez pas, mon ami, que j'aille dans quelque ville; non, je les ai fréquentées autrefois, et ma curiosité est rassasiée; j'y ai trouvé les mêmes vices que dans la capitale, avec cette différence qu'ils sont plus ridicules et moins aimables. Là c'est un conseiller d'élection, si vous voulez, qui joue la gravité d'un chancelier; les honneurs du pavé lui sont dus. Dans le cercle, on ambitionne de faire sa partie; il sourit aux femmes, dédaigne les hommes, ricane, tranche, décide... Il veut être fat, il n'est qu'un sot.

Ici, monsieur le receveur du grenier à sel, ou quelque seigneur de l'intendance, fait le petit fermier général, appelle tout le monde *mon ami*, vante son cuisinier, fait grosse chère, rit aux éclats, patine ses voisines, débite des nouvelles qu'il tient de la cour, et promet sa protection auprès des valets de chambre d'un ministre qu'il appelle

secrétaires.

On y voit, tout comme à Paris, la femme d'un marchand mettre en diamants sur sa tête des fonds presque aussi forts que ceux qu'il a dans le commerce, étaler un pied de rouge, porter des plumes, des chapeaux, dire *piseons* et grasseyer.

On y voit des précieuses, des dévotes, des femmes à prétentions, et tout cela putains comme chez nous. On y voit enfin tout ce que je me suis lassé d'y voir, et qui ne me paierait pas de mon ennui... je vais donc dans des lieux champêtres prendre la nature sur le fait, dévaliser quelque château, et démanteler quelque dame de paroisse à croupe large et rebondie.

Un de mes amis, chez lequel j'arrive, tient un assez grand état; il a une chasse superbe, de beaux droits; sa maison est ancienne; il en a soutenu l'éclat au service avec honneur; sa femme a été belle, il y paraît encore... Mais, pour ce couple-là, c'est Philémon et Baucis. Ne croyez pas qu'elle soit dévote; non, la plaisanterie l'amuse; elle recevra des vers galants, parce qu'elle sait y répondre; une gaieté douce, qui fait son caractère, la rend l'âme des sociétés; elle y inspire le sentiment et le respect... Voilà, sur mon honneur, un portrait vrai, et vous savez que je suis un peu panégyriste; elle est trop modeste pour me lire, mais du moins son mari lui rendra témoignage que j'ai trouvé à Villers ce que j'ai cherché vainement dans beaucoup

d'endroits: la reunion des talents et des vertus.

La société qui se rassemble au château me fournit bientôt des occasions de m'en écarter; je voltigeai, et tout en courant, je pensai jouer, malgré moi, un rôle dans une scène très singulière, qui, me faisant croire aux jaloux et les craindre, ne me ramènera qu'un peu plus tôt au séjour des maris commodes. Pour la rareté du fait, je veux te conter cette aventure.

M. et Mme d'Obricourt vivaient très bien ensemble: aucun soupçon ne troublait l'esprit du mari. Cependant, madame avait une intrigue, jouait monsieur, et, qui plus est, se moquait de lui avec son amant. Une imprudence détruisit la sécurité de l'époux. Tout le monde avait été à la chasse, et j'étais resté seul dans la maison avec madame. Elle passe dans son boudoir pour écrire, je prends un livre et l'attends au salon. Tout à coup elle sort, une lettre à la main; son mari, revenu sur ses pas, je ne sais pourquoi, entre en même temps. — Ah! Monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous? vous êtes pâle à faire peur... Il détourne sa vue sur la glace. Pour le malheur de la dame, cette glace me réfléchissait en entier, et le mari voit très distinctement qu'elle me glisse une lettre que je cache de mon mieux... La jalousie lui monte au cerveau. Il avait son fusil à la main; il me couche en joue, et me dit d'un air furieux: "La lettre, ou tu es mort. — Vous êtes fou, lui dis-je, et quand même j'en aurais une, une imprudence coupable pourrait seul vous la donner, car cet écrit ne vous serait pas destiné, et vous

devriez vous épargner de le voir. — Point de conseils; la lettre, ou trois balles dans le corps." Je n'avais rien mis dans celui de la dame: je ne crus pas devoir attendre les représailles du mari... Je me lève, je lui présente la lettre, et je pousse la femme dans son cabinet, car elle avait l'imprudence de ne pas bouger.

La lecture en apprit au mari plus qu'il n'aurait voulu, et il se reconnut de la manière la plus claire chevalier du croissant. C'était un homme très violent avec les dehors les plus flegmatiques. Il prit sur-le-champ son parti et me demanda le secret. Les chasseurs arrivèrent; on ne s'aperçut de rien: il donna à sa femme tous les noms d'amitié qu'il lui prodiguait dans la conversation... Je ne revenais pas de mon étonnement.

Cependant, je n'ai jamais aimé les colères froides, et vous allez voir que j'avais raison de craindre. Partout où monsieur rencontrait ma dame seule, les chaises, les fauteuils lui servaient d'armes pour l'assommer. Rentré-on dans le salon... "Mon coeur, m'amour, mon ange!..." Comme sa digne moitié ne s'accommodait nullement de ce jeu-là, qu'elle n'était point bornée et qu'elle ne manquait pas d'esprit, elle nous fit cacher un beau matin dans sa chambre à coucher, trois femmes de ses amies, et moi troisième homme. Monsieur arriva, la battit comme plâtre... A ses cris nous sortîmes, et comme les femmes se soutiennent, je vous laisse à penser si la scène fut complète... Sur-le-champ l'on monte en carrosse, et l'on



conduit madame chez la mère de son mari. Cette mère, vieille janséniste, avait un faible infini pour sa belle-fille et fort peu d'amitié pour monsieur son fils qui n'avait pas l'honneur de penser comme elle.

C'était sur cette connaissance que la petite diablesse avait formé son plan. "Maman, lui dit-elle, je viens me jeter entre vos bras. Depuis un an, je souffre le martyre avec mon mari; il faut vous l'avouer, je suis ce qu'il appelle *janséniste*; il me maltraitait continuellement, enfin, il a saisi une lettre que j'écrivais à un saint ecclésiastique qui m'entretient dans mes bons sentiments. Comme je parle à coeur ouvert à mon directeur, les plaintes que je faisais ont irrité mon mari; il a porté l'audace jusqu'à m'accuser d'un commerce criminel. Depuis ce malheureux jour, il m'assomme de coups en particulier, et pousse l'hypocrisie jusqu'à m'embrasser en public. Ces trois dames en sont témoins; trois hommes d'honneur le sont de même; si vous ne me sauvez pas, je suis perdue, je n'ai plus qu'à me livrer à mon désespoir... (les larmes coulent et arrosent le récit, que les dames confirment.) — Ah! le coquin, l'infâme! répond la belle-mère... Ma fille, restez chez moi; je me charge de votre affaire, et si le malheureux est assez hardi... Il suffit." Ce n'était pas tout. Il fallait retirer la lettre des mains du mari; elle faisait preuve très convaincante. La jeune femme le persuade à sa belle-mère, qui mande à son fils de la lui envoyer par le même exprès qui lui porte son ordre ou qu'il sera déshérité dans les vingt-quatre heures. Il connaissait sa mère; il en attendait quarante mille livres de rente; il

fallut obéir, mais il accompagna le texte d'une glose fulminante... Vaine précaution! La vieille crut faire la plus belle action du monde de remettre tout à sa belle-fille. (comment se méfier d'une janséniste!) Celle-ci voulut lire; on lui imposa silence. "Eh bien! ma bonne maman, jetons tout cela au feu. — Quoi, ma fille, anéantir ces sottises! Vous avez trop d'égards pour ce drôle-là. — Maman, il est votre fils, il est mon mari et je l'aime toujours." D'Obricourt, furieux, invoque mon témoignage; moi, je dis que je ne savais rien, que j'avais bien eu une lettre, mais que j'ignorais ce qu'elle contenait... Ce ne fut pas tout; il y eut séparation, et la mère, qui vient de mourir, assure vingt mille livres de rente à sa belle-fille, indépendante de monsieur son époux.

Las de fesser des lièvres et de tuer des lapins, plus fatigué encore du ton des campagnards, je m'enfuis sur les bords de la Somme. Là, un antique château bien noir, bien triste, bien vilain, atteste que depuis l'an treize cent, il est le logis des hibous et des chouettes du canton. Le vieux baron qui l'habite ne déroge point à si bonne compagnie; son humeur est revêche, sa figure hideuse, son corps usé... Pour de l'esprit, son arbre généalogique l'a dispensé d'en avoir. Grand liseur de gazettes, grand *politiqueur*, se faisant *monseigneuriser* par ses valets, par un curé, qui, ainsi que lui, sait, pour toute érudition, marquer un cent de piquet, mangeant peu, dormant moins, et jaloux comme un tigre d'une jolie personne que trois mots de latin avaient *baronisée*.

La baronne, comme dit la chanson, *voudrait bien qu'on la ramone*. Le baron, qui ne le peut, dit qu'il ne le veut; et c'est pour cette bonne oeuvre que j'arrive céans. Je veux bien t'avouer encore, *à toi de mes secrets le grand dépositaire*, que l'on m'a dit que le vieux coquin avait de l'or, mais beaucoup, et que l'espérance d'en palper quelque portion me fait braver ennui, dégoûts, tempêtes.

Le baron me reçoit mal et j'agis comme si je le trouvais bien. Sa femme joue la dignité, fait la précieuse et tant soit peu l'ours; mais le mari, qui m'observait, me traita bientôt mieux. Je lui apportais vingt recueils de nouvelles; pendant qu'il les feuilletait, je puis te peindre la belle.

Une brune piquante, un teint coloré, de jolis yeux bien noirs où le foutre pétille; la bouche très fraîche, des dents que le pain de seigle rend fort blanches; ni grande ni petite; la taille ramassée en jument poulinière de l'avant-main; un peu tétonnière, mais cela est dur, blanc et bien tourné; la croupe normande; point trop de boyau; le montoir facile; la jambe fine comme une biche et le sabot charmant. Tous ces appas-là n'ont pas vingt ans; en conséquence, cela est très foutable. Au reste, ridicule dans sa parure, gauche dans son maintien, guindée dans ses propos, mais ses regards promettent du dédommagement et elle prouve dans le tête-à-tête qu'elle n'est sotte que par contrainte.

A dîner, je fais tomber la conversation sur les femmes; le

baron en médit; je renchéris, j'abonde dans son sens, et il en est si transporté qu'il veut m'enivrer par reconnaissance. Un coup d'oeil avait mis la femme au fait (quand il s'agit d'attraper un mari, aucune n'est novice); elle fait mine d'être fort piquée et sort au dessert. Alors, le baron me conte ses chagrins, m'apprend qu'il s'est mésallié, déplore sa faiblesse, etc. J'applaudis; je lui promets de faire entendre raison à sa femme (c'était, foutez, bien mon projet). Dès lors, il me laisse pleine et entière liberté; j'avais annoncé mon départ pour le lendemain; il me demande en grâce une quinzaine et me promet compagnie. "Allons donc, mon cher baron, la vôtre me suffit; qui diable nous amèneriez-vous? Des gentillâtres ou des bégueules. Vous êtes, pardieu! le seul galant homme que j'aie trouvé dans ces cantons. — En vérité, dit-il, en s'adressant au curé, il me raccommoderait avec la jeunesse; jamais, à cet âge, on n'eut tant de raison!"

Le même jour, je tins compagnie à la baronne dans une promenade. Son mari ne put pas être en tiers, à cause d'un catarrhe, et il fut presque obligé de se fâcher pour me forcer à lui aller préparer des cornes. Je ne perdis pas de temps. Après quelques propos vagues, j'en vins à ma déclaration.

— Ce ne sera pas vous offenser, ma belle dame, que de vous plaindre. Ma conduite, depuis que je suis chez vous, a dû vous faire comprendre que je ne suis pas venu sans dessein. Ce dessein est de vous plaire; je vous aime, je

désire que vous m'aimiez. Si je vous conviens, arrangeons-nous. Vengez-vous du maroufle qui vous tyrannise; je vous offre des consolations, des secours, des plaisirs, un coeur dont les sentiments seront prouvés avec force... Votre réponse, belle baronne, décidera de mon sort. L'état où vous gémissiez doit vous ôter une indécision qui nous nuirait à tous deux. Si je suis assez malheureux pour vous déplaire, je pars...

— Mais, que diable! on ne brusque pas ainsi une femme de qualité. — Sans doute; je filerai le parfait amour!... Seras-tu donc éternellement incorrigible?... Elle est bien moins bête que toi, car, après quelques petites façons préliminaires, elle accepte la proposition et nous scellons le tout d'un baiser. Ensuite, elle prend ses arrangements pour venir coucher avec moi, ce qui lui était beaucoup plus facile que de me recevoir.

As-tu jamais eu quelques jouissances de campagne? C'est une bête à dormir dessus. Cela n'a ni charnière, ni mouvement. Cela ne sait pas placer un petit foutre! à propos... Pour les mots consacrés à l'amour, *ce sont pour ces beautés grands termes de chimie*; mais, en revanche, cela décharge... Ah! sacredieu! j'étais confit, et par là-dessus pas un sacré bidet. Je me donnais au diable... "Excusez, c'est que le curé l'avait défendu. — Mais, madame, si ce bougre-là en avait autant dans la bouche, croyez-vous qu'il ne la laverait pas? — Ah! dit-elle, cela expose à la tentation. (le scrupule était bon là! ) — Eh!

morbleu! lave toujours, et si je trouve l'ennemi, je lui fais sauter la cervelle."

Je la reprends dans mes serres; en une heure de temps, je la mis en eau. Levrette, brouette, américaine, hollandaise... Pardieu! Je t'assure qu'elle vit du pays. L'heureux naturel! A deux heures de là, elle me grimpaît déjà sur le corps toute seule. Enfin, nous nous séparâmes avec promesse de nous rejoindre le soir, sans préjudice de la journée, et en convenant de nos rôles.

Le baron resta dans une sécurité parfaite, que mon ton avec sa femme sut entretenir; elle jouit des moments les plus doux et me donna de l'or plus que je n'en devais attendre d'une femme de province. — Mais comment pouvait-elle l'avoir? — Comment? La chose est simple. Les maris de campagne ne mettent pas leurs femmes en pension. Celui-ci d'ailleurs était jaloux et brutal, mais amoureux; madame avait, ainsi que lui, la clef du coffre-fort. La petite rusée ouvrit trois ou quatre sacs d'or, afin qu'il ne pût s'apercevoir d'aucune diminution, et me remit deux cents louis, que je voulus bien accepter pour les frais du voyage. Mon bail expiré, je me retirai très bien avec le baron que je laissai cocu et content, et mieux avec sa femme, qui répandit de grosses larmes; mais l'ordre du destin m'arrachait de ses bras et je partis.

Ma dernière excursion champêtre fut à Salency, où je me trouvai le jour même de la fête de la rosière; la simplicité

touchante de ce spectacle, fait pour la candeur et l'innocence, porte jusque dans l'âme de nous autres libertins un attendrissement auquel on ne résiste pas... Sublime effet des sages réflexions, des révolutions salutaires qu'il m'inspira!... Je n'eus pas plus tôt vu celle qui venait de remporter la rose qu'il me prit envie de l'effeuiller... Cette paysanne avait seize ans, était naïve, sensible et jolie. Je connus avec elle le prix de l'amour; c'était pour moi-même qu'elle m'aimait (car je n'aurais pas voulu acheter ses faveurs), et je goûtais pour la première fois peut-être un plaisir si doux... Il y avait si longtemps que je n'avais rien fait pour mon coeur!

— Ah! te voilà sur les bords du Lignon? — Tu crains des bergeries, et que je ne te fasse bâiller en m'affadissant le coeur... Bourreau! ne puis-je donc pas me délasser un moment dans les bras de l'innocence?... Qu'elle est jolie, cette enfant! Son teint hâlé, mais tout en feu quand je l'approche, ses yeux, que je la force à lever sur moi, sont si touchants!... Sa bouche sans artifice reçoit et rend le baiser avec cette ardeur ingénue que je sais réchauffer encore. Elle n'a que l'éloquence de la nature; mais combien elle est vive lorsqu'elle n'est pas corrompue!... Nous parlons peu, nous agissons davantage. Mets ta main dans ce corset. Eh bien! as-tu trouvé beaucoup de gorges pareilles? Comme cela est séparé, blanc, ferme, élastique! Veux-tu que je te découvre son corps d'albâtre? Celui-là n'est pas estropié par des baleines ou des tailles à l'anglaise... Voilà les vraies proportions de la Vénus de

Médicis. Comme ces contours sont gracieux, amollis à l'oeil! Quelle fraîcheur de carnation! Quel coloris pur!... Bandes-tu? Quelle jouissance!... Son premier cri fut: "Ah! que ça fait mal...", le second fut: "Ah! que ça fait plaisir..." Et le joli petit cul de remuer; avantage inappréciable de l'éducation villageoise: elle n'est ni épuisée, ni énervée. Son rein vigoureux craque sous moi; bientôt elle me rend secousse pour secousse, elle ne se bat pas les flancs pour s'évanouir, mais quand elle décharge, chaque fibre est émue, son spasme même est animé... Déjà ses caresses prennent plus d'énergie; elle ose appuyer sur ma langue une langue plus agile... Tous les lieux sont pour nous le sanctuaire de l'amour; la plaine au coucher du soleil, le bocage au midi, au matin la prairie; sans se masquer d'une feinte pudeur, elle laisse parler ses désirs; elle sait qu'ils sont innocents et que je partage son plaisir à les satisfaire.

— Ma Nanette, lui disais-je un jour, l'ambition de la rose était donc bien forte en toi pour te faire craindre l'amour et ses caresses. — Bon, me répondit-elle, si j'ai été sage, c'est que je n'y pensais pas; j'étais tranquille; tous nos garçons ne me donnaient aucune émotion. — Mais, Nanette, ton coeur? — Ah! c'est vous qui lui avez appris à parler. — (je l'embrasse.) Tu m'aurais donc sacrifié ta gloire? — Mais, dame! est-ce que vous ne valez donc pas mieux qu'une rose?... Et puis, je ne l'aurais pas perdue pour ça. — Comment, comment, petite rusée! — Bah! bah! quand on est un peu jolie et qu'on est des notables, ils n'y regardent pas de si près. (eh bien! Qu'en dis-tu?



L'aréopage paysan vaut-il mieux que celui d'Athènes?...)  
Tenez, ma cousine Nicole... Oh! comme elle aimait Michaut... Ils étaient tous deux comme de la braise; ils allaient comme nous dans le bois, et ma cousine me disait qu'il lui faisait tant de plaisir!... (elle rougit, la friponne). — Eh bien? — Eh bien, elle a eu la rose l'année dernière: à tout cela il n'y a qu'à se bien cacher. Quand on ne sait rien, on ne peut pas vous accuser. — Mais toi, tu le savais? — Oh! moi, j'aime trop ma cousine; et puis elle m'avait promis de me tout dire quand j'aurais la rose.

Accourez tous, enthousiastes! Voilà donc ces établissements de vertus! ces conservatoires de pucelages! Bon Saint Médard! mon pauvre bougre, quand votre révérence proposa cette rose, elle radota, ou le diable m'enlève! Quoi! de simples paysannes, à quinze ans, savent déjà tromper! — Sexe enchanteur! Vous êtes partout le même; et si le serpent n'eût tenté Eve, elle lui eût d'elle-même proposé la douce affaire.

Quelles haines dans ces séjours champêtres, où devrait habiter la paix! Quoi! les mères instruisent leurs fillettes à la délation, à la médisance, à la calomnie! Bel apprentissage de vertus! Pour qu'une fille en accuse une autre, il faut qu'elle sache qu'il y a du mal à se laisser baiser par les garçons... Et l'innocence! Croit-on qu'une femme oublie en grandissant qu'une telle lui a fait manquer la rose, peut-être injustement? Les parents n'embrasseront-ils pas la querelle de leurs enfants? Les juges?... Vous avez vu

comme ils sont impartiaux, et puis qui vous dira que le lendemain de son triomphe, la rosière, pour éviter l'orgueil, ne s'humilie pas sous un robuste villageois?... Nanette et moi serions-nous un phénomène? La belle institution qui contient les filles jusqu'à seize ou dix-huit ans!... comme si l'on ne foutait qu'à cet âge!... Pour moi, n'en déplaise aux amateurs et aux sots imitateurs qui pullulent chaque jour, je séduirai à Salency autant de paysannes qu'ailleurs.

Il fallut quitter ce joli séjour; je revins à Villers, et bientôt après à Paris... Pardieu! l'air qu'on y respire a une salubre influence: je repris à sa porte toute ma scélératesse.

Que diable! on se rouille à la campagne: on y parle moeurs, vertu, honnêteté, honneur. On y trouve jusqu'à des femmes estimables; ces gens-là m'auraient gâté... Ah! vive le grand théâtre! Je ne me sens pas de joie. Que de dupes je vais faire encore! Que d'or je vais amasser! Que de foutre va couler!... Mais quelles seront mes victimes?... Pardieu! je veux faire un acte de justice: il faut que je dépouille nos soeurs de l'opéra... Bien dit; j'aurai du plaisir et de l'argent... Et puis, c'est représailles, c'est bonne guerre: pillons qui nous vole et foutons qui nous fout.

Plein de cette ardeur généreuse, je vole à l'opéra; trois mois font bien du changement, et j'avais besoin de me remettre au fait; je grimpe au marché aux chevaux... Toutes les nymphes m'entourent, me baisent, me déchirent, m'étouffent; je riposte à droite, à gauche; je

prends des culs, des tétons. — D'où diable viens-tu? de la lune? — Non, c'est de Mercure. — On t'a dit mort, mangé des loups, châtré ou converti, ce qui revient au même. — Pour converti, j'en conviens... (je me dégage un peu pour accoster une charmante danseuse.) Bonjour, Mimi. — Non, je suis fâchée. — Tiens, faisons la paix; je veux te donner mon pucelage. — Non, j'aime mon entreteneur. — Eh!... foutre! tu te moques de moi, affaire de style, cela s'entend; me prends-tu pour une recrue? — Je suis fidèle. — Qui diable te parle d'infidélité?... Ah ça! nous couchons demain ensemble! — (elle rit.) Mais s'il le sait? — Tu es donc devenue bien bête? — Il est vieux et jaloux. — Deux raisons pour l'attraper. — C'est un grand seigneur. — Pardieu! il n'en sera que plus sot... Ecoute, le tour du cadran si tu veux, ou je le donne à Rosette!... La raison était déterminante; elle accepte; moi, je fus souper chez un financier qui rassemblait vingt hommes de grand nom et de mauvaise compagnie, et quinze filles qui l'augmentaient.

— Peste de l'animal. Quoi! te voilà encore retombé!... C'est une horreur! Tu m'avais tant promis de renoncer à ces créatures! — Eh bien! je te tiens parole, je n'y vais qu'à mauvaise intention. N'est-ce pas y renoncer? Je veux gagner de l'argent et pressurer la sangsue. — Mais le métier est malhonnête. — Apprenez monsieur le bougre, qu'il n'y a point de sot métier quand il nourrit son maître, et que de grands noms dans la France ne tirent leur illustration ou leur fortune que du cul d'une putain... Eh! ces drôlesses-là ne nous doivent-elles pas tout? Qui les forme

dans le grand art de la coquinerie, de la perfidie, des noirceurs, si ce n'est nous autres, gens de cour? Nous débauchons une fille: l'attrait du plaisir, la coquetterie, la vanité, nous intéressons tout; nous l'enlevons de chez ses parents; le père veut le trouver mauvais; c'est un coquin qu'il faudrait enfermer à Bicêtre. Mais non, une sage institution sait arracher ces tendres plantes à la tyrannie paternelle; on la fait recevoir à l'*académie de musique*; alors elle peut librement lever une tête effrontée, faire marcher le vice et la bassesse sous les couleurs du luxe et les livrées de l'opulence. Son coeur est neuf encore. Quelle jouissance il nous offre! Le corrompre est un de nos jeux les plus doux: pourvu de tous les talents de l'homme aimable, il faut bien en faire usage. Quel diable de parti voudrais-tu tirer dans un souper d'une mijaurée qui s'avise d'avoir de la pudeur? Que tous les raffinements de la débauche viennent investir sa jeune âme, qu'elle soit ivrognesse, crapuleuse; que les plus sales propos assaisonnent les actions les plus débordées... Voilà un sujet, cela! On applaudit l'écolière, tout le monde la court, se l'enlève, se l'arrache, et l'on élève le maître aux nues.

Mais ce n'est encore là que l'écorce; l'effervescence des sens, des liqueurs traîtresses peut en faire autant des autres, et si elle n'avait que cet avantage, elle ne serait pas distinguée, mon éducation manquée ne mériterait pas d'éloges. Je veux donc corroder tous les germes de vertu qui pourraient s'élever encore, détruire les principes de la sensibilité, ajouter, s'il est possible, à la vileté du sang dont

elle est sortie; qu'elle devienne arabe, corsaire, sans pitié; que son coeur soit plus avide encore que ses mains; qu'insensible à l'amour, mais pétrie de caprices, elle ne connaisse de la jouissance que des désirs effrénés, des plaisirs brutaux; que tous ses goûts portent l'empreinte de son caractère; que le mortel le plus indigne soit toujours le préféré! Jamais elle ne saura ce qu'est la reconnaissance; sirène dangereuse, elle n'enchantera que pour dévorer; mais je veux aussi que la dissimulation profonde, naturelle à son sexe, exaltée par mes soins, soit le voile de tant de perfections; qu'aux charmes d'une figure décevante elle joigne l'extérieur le plus attrayant, que ses talents agrandissent les blessures que ses yeux auront faites. Je veux enfoncer dans son âme toute la scélérateuse de la mienne; je veux qu'elle sache abuser jusque dans ces moments où l'on est sans défense; je veux enfin la rendre une femme de cour pour le fond, en lui conseillant seulement plus de décence en public. Alors elle pourra voler de ses propres ailes, arracher des fils de famille à la tendresse de leurs pères, aux embrassements de leurs mères éplorées, leur inspirer des forfaits, mais avec assez d'astuce pour n'y jamais tremper; elle sera en état de réduire à l'indigence ce négociant que son commerce, sa probité, ses richesses avaient rendu recommandable, cet époux qui lui sacrifie la substance la plus pure de sa femme, de ses enfants; elle causera des ruines, des deuils, des supplices peut-être... Et nous en rirons ensemble, nous partagerons les dépouilles, en insultant aux dupes prises dans nos filets... Mais voilà trop de comptes que j'ai

la bonté de te rendre. Je croyais coucher avec Mimi: une partie a dérangé la nôtre; elle était de femmes (car la bougresse est à deux mains). Pour me dédommager un peu, elle me rendit témoin de la célébration des mystères de la grande déesse.

Imaginez-vous un salon décoré, bien éclairé, les portes fermées; trente femmes (parmi lesquelles je pourrais vous en citer du plus grand monde), jeunes ou vieilles, se mettent nues comme la main. Le premier coup d'oeil fut charmant. Que de trésors se développèrent à mes yeux! L'une, grasse, potelée, offre à mes regards avides une gorge éblouissante; l'autre, dans une attitude molle, couverte de ses blonds cheveux, ressemble à la Vénus du Titien. Une troisième, svelte et légère, paraît une nymphe dans son gentil corsage... Mais que devins-je au signal donné!... Chacun empoigne sa chacune: le premier temps de l'exercice est un branlement général! (foutre! je me branle aussi, et ce ne devait, sacredieu! pas être la dernière fois.) Tout à coup, la scène s'échauffe; la volupté se reproduit sous mille formes différentes; le bruit des baisers, le murmure des soupirs, les sons entrecoupés se font entendre... Déjà les sofas gémissent; de tendres pleurs coulent, le tremblement les saisit; elles s'évanouissent, elles nagent dans des torrents de sensations.

Quel tableau! Comment te peindre trente femmes qui déchargent? Je manquai enfoncer la fenêtre qui me

couvrait et sauter dans la salle... Tout à coup elles renaissent... Que vois-je?... Sont-ce des satyres?... Non, non, j'y suis: je reconnais ma chère Vit-au-Conas à son braquemard. Trois autres, montées comme elle, se précipitent sur nos jeunes tendrons; elles passent tout le sérail à la ronde. "— Viande creuse, foutre! Mesdames, viande creuse! leur criai-je; ces engins-là sont mous, ou le diable m'emporte!..." Personne ne m'entendit, que cette pauvre veuve *Poignet* qui vint à mon secours.

La ronde achevée, l'orgie commence; des flots de vin de Champagne coulent bientôt. L'ivresse s'en mêle; mes tribades deviennent de vraies bacchantes. Vois ces deux couchées l'une sur l'autre en sens inverse, et se gamahuchant toutes deux; vois ce groupe plié en mille postures différentes; plus loin, Vit-au-Conas occupe seule six de ses compagnes; elle est étendue sur un sofa à jour; elle tient la langue dans le con de la première, qui, suspendue au-dessus de sa tête, inonde son visage de foutre, se baisse pour lui branler la gorge; ses mains branlent à droite et à gauche; une quatrième, à cheval sur elle, est enfilée par son braquemard; une cinquième, à genoux, la tête entre les jambes, la gamahuche de toute sa force, la sixième enfin lui enfonce dans le cul un petit godmiché qu'un ressort fait décharger... Tout à coup les cris, les imprécations, la fureur s'élèvent du sein de leurs plaisirs; leurs traits s'altèrent; elles ne se connaissent plus; elles se frappent l'une l'autre; leurs seins sont meurtris, livides, pantelants; leur chevelure jonche la terre... Eh bien!

leurs forces ne répondent pas à leur rage; elles tombent épuisées sur le tapis, qu'elles souillent de sang, de vin et d'aliments... Eperdu, rempli d'horreur, je me sauve de ce bordel infernal, en jurant bien de n'y remettre les pieds de ma vie.

Obligé de me coucher seul sur cette dégoûtante scène, les songes me la retracèrent... Ma foi! ce n'était qu'une horreur de plus au bout du compte: les actrices étaient femmes de cour, de quoi, diable! Pouvais-je m'étonner? Je pris donc le parti d'en rire en me réveillant et d'en faire quelques gorges chaudes par charité chrétienne. Je fus le soir chez Mimi; j'arrive à onze heures, comme un homme qui devait être attendu; je la trouve couchée, je me déshabille, je lui vois un peu d'embarras, mes caresses le dissipent, et cette Laïs, franche du moins et faisant son métier de bonne grâce, me procure une jouissance très vive, très agréable et très variée. Sais-tu bien que c'est du fruit nouveau? Comment, diable! il y a un an que je suis au régime. Je n'eus guère que le temps de courir mes douze postes et, foi de fouteur! Elle n'eut pas même besoin d'employer main-forte; le couvent m'avait remonté. De temps en temps, j'étais interrompu par des frémissements contre les parois de l'alcôve. — Mais, foutre! ton chat est enfermé. — Eh! non. — Pardieu! je te dis que si; je l'entends qui gratte. — Eh bien! qu'il y reste. — Soit... Nous n'eûmes, en vérité, pas le temps de nous ennuyer. Sur les huit heures, je me levai pour laisser dormir mon adorable; j'étais dans son cabinet de toilette; bientôt j'entends rire à gorge déployée,



j'y cours, et je trouve le chevalier de <sup>\*\*\*</sup>, le beau, le beau de la cour, comme Saint Roch, en simple chemise, l'air piteux, gelé et morfondu. — Ah! me dit-il en m'embrassant, mon ami, je suis mort. — Quoi donc? — J'ai eu diablement froid; mais, tiens, j'en tremble encore; j'ai mesuré cent fois, cette infernale nuit, la hauteur des fenêtres... Mimi me donne rendez-vous hier; j'étais couché avec elle depuis une demi-heure; nous entendons du bruit... — Ah! dit-elle, c'est mon entreteneur: je suis perdue; au nom de dieu, chevalier, sauve-toi! Je me jette à bas du lit, je ramasse mes habits et je me fourre dans une petite armoire au bas de l'alcôve. (foutre! voilà mon chat, écoutons.) Les compliments commençaient à devenir longs, comment sortir? J'étais nu, sans armes; elle me l'avait dit vieux; mais ses valets... Miséricorde! je l'entends qui se couche... Au moins pendant qu'il dormira... Point; le sapajou avait, je crois, mangé dix livres de diabolino: il l'a foutue douze fois. — Allons donc, cela n'est pas possible!... Eh! mordieu! c'est tout ce que je pourrais faire. — Douze fois, te dis-je, foutre! Je les ai bien comptées peut-être. Encore le vieux coquin criait-il au *chat*, et voulait-il venir me visiter: juge de ma situation! Tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, grelottant; une maudite cloison qui rendait tous mes mouvements... Enfin, il part; je sors, et mademoiselle se fout de moi, rit aux éclats. — Ma foi! lui dis-je en éclatant de rire, elle n'a pas tort; mais, tiens, chevalier, quand on a peur, on n'y voit pas bien; tu nous fais là des contes, et je parie que tu as rêvé tout ce fracas... Il se dépite, il jure, il écume, me fait mille détails: — Je crois même, ajoute-t-il, qu'il l'a foutue en

cul. — Oh! pour le coup, halte-là! Chevalier, je ne suis pas bougre. — Eh! qui parle de toi? — Toi. — Moi? — Sans doute, et tu racontes mon histoire. — Par le sang! par la mort! par... Mais il n'acheva pas, car il avait l'âme trop bonne. Mimi avait oublié mon rendez-vous, et la peur, ou le diable de la malice, lui avait fait pousser jusqu'au bout l'aventure.

Notre liaison allait son train; mais il me fallait autre chose que des coups de cul. La petite était fort bien en diamants, en équipages, en argenterie; mille écus par mois sans les cadeaux; elle était à la *grande pension*, et puis le casuel et le travail des mains, car cette fille-là fuit l'oisiveté, de peur des tentations. Bon an, mal an, si cela dure, cela fait cinquante mille francs... Et moi, je n'aurais rien!... La société serait léonine. *Primo*, à quoi bon ces diamants-là? ce n'est plus la mode... Les emprunter pour les vendre?... Non, cela n'est pas neuf. Il y a un comte en l'air qui a ce vilain tour sur la conscience... Les empocher et nier la dette?... tel marquis que je nommerais bien m'accuserait de le copier... On a bougrement de peine aujourd'hui à être un coquin original. MM. les gens de qualité ont épuisé les modèles. Soyons donc honnête homme.

Faisons-lui tenir maison; qu'elle paraisse donner tous les soupers; pendant que j'inviterai, que je ferai tous les honneurs, elle paiera: les diamants, l'argenterie, tout y passera, et quand elle n'aura plus rien... Oh! pardieu! je suis trop scrupuleux pour vivre sur ses crochets.

Le plan pris, nous marchons: la cour et la ville abondent à la petite maison qui devient *nôtre*; il n'est bruit que de nos soupers. Les plus jolies filles s'y rassemblent; que de couples bizarrement appareillés! Là, c'est un commandeur de Malte qui n'a rapporté de ses caravanes que les vices et la mollesse de l'Asie, qui joint à la débauche outrée le scandale d'un religieux et la licence d'un militaire au débordement de la cour. Il a soixante ans passés et n'aime que les enfants; le duvet même d'une motte rebondie, qui commence à fleurir, le choque. Que prétend-il? Forcer des obstacles imaginaires!... Débile athlète, en vain les fouets travaillent ses fesses décharnées: il n'aboutit qu'à pleurer tristement à la porte du sanctuaire que sa main tremblante a fatigué.

Près de lui, voyez cet abbé... Quoi! vous rougissez pour lui! Il a l'intérieur d'un infâme, l'extérieur d'un sacripant, mais il est rampant comme un valet; il porte le vit d'un mulet; il sera mitré: pour crossé, vingt fois il le fut dans sa vie. Voyez les bubons qui couvrent son front, son nez tacheté de rubis... Fruit de la guerre! s'écrie-t-il en embrassant Martin, qui sait bien que souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. Eh bien! Eh bien! Turcaret qui devient tendre... Eh! foutre! un instant, attendez donc qu'on éteigne les bougies... Le jeanfoutre allait monter sur Quincy; il vient de le lui mettre dans la main. — Fi donc! — Que diable! tu as toujours peur. Ecoute... c'est tout le produit d'une confiscation de tabac d'Espagne.

— Je suppose, me dit Mylord B, qui est à côté de moi, Mme Rosette prêter son tripe à moi pour deux guinées? — Milord, vous parlez d'or; mais, sacrebleu! prenez-y garde; je crains qu'il ne soit farci.

Ah! million de *devil*, laisse-moi donc rire... Un provincial qui assure Colombe de son très profond respect; elle tient son sérieux à ravir... Mais la bougresse fait les yeux mourants... Foutre! je crois bien: d'Orbigny la branle pendant ce temps-là.

— Ecoute, Hortense, dit le comte, qui va à Rome (il est un peu saoul pour son voyage), tu m'as donné la chaude-pisse; c'est en règle... Non, je ne m'en plains pas, c'est le bonbon du métier; mais, foutre! tu l'as donnée à mes laquais; ces bougres-là me font des représentations, et cela me ruine... Elle joue la désolée, lui donne un démenti; il était près d'elle; ma foi! il lui arrache un chauffoir qui portait les livrées du printemps... Pouah! nous nous sauvons, et ils se raccommoient.

Mimi donna des bals; on joua; les chevaliers d'industrie abondèrent; on ruina des jeunes gens et de vieux enfants. Mimi ne fut pas heureuse; enfin, en deux mois, nous mangeâmes bijoux, vaisselle, diamants, argent, meubles, jusqu'aux chevaux, quoiqu'ils fussent bien maigres.

Sur ces entrefaites, un maître boucher demanda à l'entretenir; ce gaillard-là était fait aux bêtes à cornes; je ne

voulus pas nuire à ma charmante; je me retirai pour m'attacher à la Violette.

Tu connais cette jolie petite; elle est faite comme un ange, pétrie de la main des Grâces, le plus beau teint, la peau la plus fine, la gorge ravissante. à toutes ces perfections, elle joint le talent de tromper un entreteneur mieux que personne qui vive, un gentil jargon, un air enfantin... Fiez-vous-y!

Cette bougresse-là s'était laissée *encaser* l'été dernier; je lui fis comprendre que son Léandre, n'ayant pour toute fortune que du gazon (encore était-il monté en herbe), le produit ne valait pas le diable. Ils se quittèrent mal, comme c'est l'usage; un financier la prit, la meubla. Pour le pansement, il n'y entendait rien. Que diable! il fallait bien que quelqu'un s'en chargeât; ce quelqu'un-là fut moi. Le monsieur était asthmatique et goutteux: il avait les doigts à *nodus et crocus*: c'est l'étiquette; au reste, magnifique seigneur, laid comme un diable, mais parlant d'or. Chaque visite annonçait un présent. Ma foi! dans peu nous devînmes opulents. Ma déesse voulait un carrosse: je ne fus point de cet avis (il aurait fallu mettre à bas le mien), mais nous ne nous refusions aucune des petites commodités du luxe, le tout aux dépens du vilain. J'étais très féal commensal du ménage. De crainte d'accident, je convins avec Violette qu'elle me présenterait comme son frère, selon l'usage. Un jour donc que notre Crésus avait dîné chez elle, j'entre en frac, veste et culotte blanches, bien

retapé, et avec un air décontenancé, comme un laquais qui cherche condition.

— Ah! bonjour, mon ami. — J'ai l'honneur d'être, Monsieur, le vôtre. — Que fais-tu? — (je crus que le bougre allait me demander où j'avais porté la livrée.) Monsieur, je suis tapissier, pour vous servir. — Sais-tu bien lire et écrire? — Oh! monsieur, j'ai été trois ans à l'école, et, sans me flatter... — J'ai des bontés pour ta soeur; sois sage, et j'en aurai pour toi... — (il me met deux louis dans la main...) Il est réellement joli, ma reine; il a tes yeux... Ca n'est pas dégourdi! — Oh! pour cela, non, dit-elle; il est d'un neuf à m'impatiser. — As-tu une maîtresse?... (vois comme je branle la jambe en tournant mon chapeau et rougissant...) — Monsieur, vous avez bien de la bonté: j'aimerais bien la fille à notre maître; mais c'est qu'il y a un vieux singe qui lui donne dans les yeux parce qu'il a des écus. — il est donc bien vieux? — Ah! monsieur, presque autant que vous. — Hou! dit-il, en grondant, ton frère n'est qu'un sot... C'est bon; c'est bon, adieu... Je me retire, et, foutre! au bout de trois jours mon nom était inscrit sur le livre des femmes.

Violette se donnait cependant au diable, son monsieur l'ennuyait horriblement; je cherchais à la dédommager les nuits, car monsieur ne découchait jamais à cause de sa chaste épouse, bonne diablesse d'ailleurs, mais qui le rossait tant soit peu. Deux manières de fouterie divertissaient surtout ma princesse, et comme j'en suis l'inventeur, je veux te les détailler.

Après les deux premiers coups, car il faut que l'on soit bien en train, saisissez votre belle à travers le corps, couchez-la sur vous en diagonale très peu inclinée; vous passerez votre bras gauche dans le vide que sa position produira nécessairement et la main repliée vient branler le téton gauche; elle sera foutue en levrette, cela est clair, mais sa tête, penchée sur la vôtre, vous donnera le moyen de lui tenir langue en bouche, et la main droite s'appuiera sur le clitoris... Imagine-toi tout cela qui part à la fois; le mouvement parallèle des deux charnières, celui des deux poignets, la langue qui trotte, les dents qui mordent... Les femmes les plus froides partent, c'est un fait; juge d'une jeune salamandre! Je puis dire sans vanité que peu de putains sont manégées comme Violette, et qu'elle a fait honneur à mon invention.

Et je ne passerais pas à la postérité!... Ingrats mortels! vous accordez à des bavards qui vous ennuient des prix, des lauriers immortels... Et moi, rien? Un plat faiseur de panégyriques, un fastidieux dissertateur se place dans un fauteuil... Ah! pardieu! si ce n'est que cela, je le laisse entre ses bras pour me jeter dans ceux de Violette... Mais, à la honte de la France, il n'y a point de prix pour ceux qui foutent le mieux. Partisans de la population, bande-à-l'aise économistes, est-ce un foutu calcul de morts et de naissances qui donnera des enfants à l'Etat? Tous vos abbés, ennuyeux raisonneurs, et qui manquent de couilles, ont des pensions, tandis que j'use mon vit sans fruits et

sans honneur. J'ai vu la guerre au pain dans ma triste patrie; j'ai vu (chose incroyable!) six mille soldats réduire cinquante paysans armés de sacs à farine. Qui avait ameuté tous ces gens-là? Qui avait fait descendre des *montagnes du nord ces nouveaux sicambres*?... Vos livres, vos foutus livres! Eh! mordieu! si, au lieu d'un maître d'école, on eût mis dans chaque village un juré en fouterie, les paysans, grimpés sur leurs bêtes, n'auraient point pensé à venir manger les petits pains de la capitale... Autrefois Apollon touchait sa lyre avec un vit. Hélas! il ne bande plus, sa main l'a remplacé!... Eh! que me foutent à moi cent volumes de fadaises académiques, magnifiquement reliés en veau, comme leurs auteurs, enterrés dans une poussière froide et soporifique? Mon livre est un con, je le feuillette de mille manières, et le résultat de mes problèmes est aussi gai que glorieux... Je propose donc une académie, moi qui ne respire que la gloire de ma patrie. Chaque récipiendaire doit être inventeur d'une posture au moins; je fonde dix places ecclésiastiques en faveur d'un beau cardinal et des prélats amateurs; le bas clergé et les moines seront reçus comme associés libertins; chaque année, il y aura un prix accordé à la plus belle manière de foutre et une médaille d'or pour celui qui l'aura le mieux employée; les juges seront une duchesse, une intendante, une fille d'opéra, toutes trois putains, comme il est ordinaire et convenable. Les modèles ne manqueront pas... Alors on verra fleurir le priapisme, qui vaut bien le déisme. Le secrétaire ne s'avisera pas d'être impuissant, et l'on fera des contes



physiques au lieu de contes moraux... Mais, foutre! revenons à nos moutons; il y a de l'analogie, c'est toujours un animal à toison.

Violette a les plus beaux cheveux de la terre, et la manie de se les faire foutre. — Foutre en cheveux? — Oui, mon doux bougre, cela vous étonne?... Même en aisselles, en yeux... en oreilles... Pour en tétons, elle a beau faire, sa gorge est trop dure et trop séparée; c'est bon pour Aimé. Mais la perle, la voici. La petite messaline s'étendait tout de son long, les jambes bien ouvertes, et moi, mettant les pieds où je devais avoir la tête, je la foutais en bouche, puis, la tête entre ses cuisses, je la gamahuchais d'importance; pardieu! tu rirais si tu pouvais être témoin de cette scène; ce mouvement double de tête et de culs est impayable.

Cependant, M. Duret fournissait aux appointements, et je mangeais d'autant. Nos sociétés de débauche, dont il n'était pas, m'amusaient assez. Un beau matin, je vais demander à déjeuner à une jolie coquine de notre intimité. Les valets sont toujours au diable, et je pénètre jusqu'à la chambre à coucher sans obstacle. Un bruit très significatif m'apprend qu'on est en affaire. Je me retirais, quand j'entends... Assez!... Assez!... Ah! Révérend!... Assez! Ah!... foutre!... Bougre de moine!... Ah! tu me feras mourir. — Par le cordon de Saint François, répond le cafard, je veux achever ma douzaine... Foutre! Il est des nôtres. Je saisis une écuelle pleine de rôtie sucrée. Je me campe en sentinelle, en attendant qu'il ait chanté sa litanie;

alors, ouvrant le rideau: — Père en Dieu, lui dis-je bien humblement, ne voudrez-vous pas ce julep? Vous me paraissez échauffé du sermon... quel vit, mon ami, quel vit! Ah! Pardieu! celui du turc n'y ferait rien... Qui fut sot, sinon père Ambroise, provincial de son ordre? Il était chargé d'une mission, et jamais pareil goupillon n'a exorcisé Monsieur Satan... — Ecoute, mon révérend, lui dis-je, je suis bon diable, soyons amis, rassure-toi et buvons un coup. Père Ambroise tope à la proposition, se remet de son trouble; Alexandrine sonne, et le déjeuner nous apparaît. — Foutre! dit le moine en rut, voilà, mon cher, voilà cependant l'effet de nos garces de robes. Sous ce froc que j'abhorre, nous cachons des vits de fer et des coeurs de poule, par la crainte des supplices affreux qui nous attendent. — Comment! des supplices pour avoir foutu une jolie femme? — Eh! foutre! non, c'est pour la bêtise de se laisser prendre sur le fait. Nous sommes à peu près les plus honnêtes d'entre les capuchonnaires; toujours pères à grandes manches furent honorés par les femmes, peut-être moins par les maris, quoique, sacredieu! nous rendions de grands services dans un ménage. Tant que la peccadille est secrète, nous n'avons rien à redouter; le cas mis au jour, on nous séquestre. — Comment, vous expédiez votre monde? — Ma foi! autant vaut: nous les campons *in pace*. Moi-même, sacredieu! qui suis bon diable, j'ai enseveli dans un cachot un jeune père qui s'était fait pincer chez la Dumas. Nous ne vivons que d'aumônes. L'hypocrisie nous est donc salutaire et nécessaire. Mille plats bougres, autant de vieilles putains

qui veulent aimer Dieu, parce que le monde ne les souffre plus, entretiennent notre fainéantise. Mille fraudes, mille tours de passe-passe nous aident à leur escroquer de l'or, qui, décorant les autels de la superstition, alimente les suppôts des vices; car, foutre! je suis de bon compte: à commencer par moi, nous ne valons rien. — Cependant, père, vous êtes avancé pour votre âge. — Cela est vrai; mais, écoutez pourquoi: j'entrai à dix-neuf ans dans le cloître, des fanatiques m'avaient monté la tête; je voyais le diable en propre personne qui me talonnait, j'avais peur de ses cornes... (j'en ai tant planté depuis que je me suis familiarisé avec les ornements de ce pays-là...) Au nom de la sainte obéissance, on m'encula; j'étais grand et bien fait, je devins le bardache à la mode de la communauté; mon vit ne tarda point à se porter à ce degré d'éminence où vous le voyez. Les contrôleurs ambulants de la sacrée hiérarchie faisaient la recrue pour le collège de Rome; notre père général se mourait de consommation, on l'avait mis au con pour se refaire... Foutue viande (n'en déplaise à madame) pour un italien! Mais il avait épuisé l'Italie; j'étais beau *a parte ante et a parte poste* (cela veut dire de cul et de tête). Notre gardien me présenta (le pauvre bougre est mort de chagrin de ce sacrifice). Le visiteur me prit la mesure, et je fut agréé. Amené à sa révérence *éminente*, elle me tourna le cul; c'est la marque d'honneur, et j'entrai en exercice. Sacredieu! c'était un fier *puant*; il était large comme un muid, mais j'étais de taille; je devins son mignon. Il fut grand inquisiteur, de Tolède; je le suivis. Ah! foutre, la

bonne vie! C'est là qu'il me fut permis de connaître les cons. Le bon pays que l'Espagne! Il y a bien des fleurs à cueillir; souvent elles sont blanches, mais un moine ne doit pas être si délicat. Je ne vous détaillerai pas tout ce dont je fus témoin; combien de jolies filles nous avons enfermées comme juives et foutues comme chrétiennes! Nos culottes leur servaient de *san benito*, et l'absolution se donnait à coups de vit. Ce qui me fâche, c'est qu'on en ait fait brûler une douzaine qui s'avisèrent de faire les étroites ou qui voulurent jaser... Oh! la discrétion est une belle chose!... Père Nicole mourut de la mort des saints: de la vérole; je rendis quelques services au cardinal Porto-Correro; on me fit vicaire et de là provincial. La vie de bougre m'ennuyait. Paris fourmille en cristallines; d'ailleurs, monté en grade, je n'avais plus rien à craindre; j'ai donc suivi mon goût: j'ai foutu, je fous, je foutrai; voilà mon histoire et ma conclusion.

Nous l'arrosâmes. — Mais, père, les dévotes vous paient? — Foutre! sans doute: j'en ai, moi qui vous parle, pour cent pistoles par mois, sans compter le casuel; je dirige cons et consciences. — Comment, la confession?... — Foutaise! c'est là qu'on instruit une belle fille, que l'on tranquillise une scrupuleuse madame, et qu'en sortant de l'église on lui donne pour pénitence l'avant-goût du bordel. — (le sacré bougre de cafard me faisait frémir, malgré ma scélératesse.) Mais, père, on ne croit donc à rien chez vous? (je le savais bien, et je ne crois pas plus qu'eux, apparemment; mais je voulais approfondir la monstruosité de ces gens-là.) — Eh! mon ami, vous êtes bougrement

bête pour un homme du monde. Qui diable peut croire aux singeries qu'il invente? Je me fous de Scot comme de Saint Augustin. Bien intriguer, bien boire, bien foutre... et vogue la galère! La dévotion nous rapporte, nous en dégoisons; nous amusons les vieilles, nous branlons les jeunes. — Pardieu, père, c'est bien pensé, voilà des maximes très évangéliques; mais vous oubliez un grand point: l'instruction et l'intendance des familles. — Foutre! C'est là où nous brillons; la nation bigote, gent imbécile, quoique traîtresse, nous est dévouée, je vous l'ai déjà dit; nos armes, dans le commencement, sont la persuasion, la douceur, les inspirations du très-haut; nous nous insinuons en serpents, nous élevons sur la base de l'humilité le triomphe de l'orgueil. D'abord complaisants, bientôt despotes, nos avis deviennent des décisions, des oracles auxquels il n'est pas permis de résister; et n'avons-nous pas fabriqué les foudres du père éternel pour punir les réfractaires? Voilà comment, en captivant les consciences, en faisant peur de Belzébut (moins méchant que nous cependant), nous sommes les maîtres des secrets, des biens d'une famille. Il y a dans une maison une jolie fille, je veux la foutre, elle ne le veut pas; son arrêt est prononcé, un couvent la fera gémir de son trop de vertu... On veut marier sa soeur, son amant lui plaît, mais il me déplaît à moi, parce qu'il me méprise, ou seulement quelquefois parce que je veux faire le mal pour le mal: cela divertit le coeur d'un moine; je répands des bruits sourds: il ne croit ni à l'échine de Saint Pantaléon, ni à la culotte de Saint Bonaventure; c'est un impie; il est exclu; il se met à la

raison, il paie, il devient orthodoxe autant que Saint Dominique. Le fils unique est un jeune homme de la plus belle espérance; il a de l'esprit, de l'élévation, des talents; son père, dur comme tous les dévots (quoiqu'ils ne soient pas les seuls), le laisse manquer d'argent, le met hors d'état de se soutenir; il cherche des moyens, que sais-je? La fougue de l'âge le pousse à quelques sottises. Je conseille le sceptre de fer, il le sait, il me déteste: bon! Cela vient à mes vues. Tout en feignant de l'excuser, je le rends plus coupable; je le fais déshériter, enfermer, périr, tout cela pour la plus grande gloire de Dieu, et le barbare idiot, que je bride par le nez, croit avoir gagné le ciel, qu'il fait frémir ainsi que la nature... Une femme aimable et jolie est l'épouse d'un vieux coquin; l'espoir d'assouvir une vengeance déjà criminelle, une haine odieuse par son motif et ses effets, sa lubricité impuissante, ou tel autre objet aussi louable, l'ont poussé à son infirme et débile décrépitude. Les jours de cette beauté s'écoulent dans les pleurs, ses nuits dans les privations et les sanglots; trop heureuse encore si elle n'est obligée de recevoir des caresses dégoûtantes, qui, en outrageant ses appas, révoltent son coeur; de souffrir un supplice réel en corps comme en esprit, puisque jamais elle n'embrasse qu'une ombre... Ah! la jolie position pour moi, cafard effronté, libertin audacieux... mon projet est formé; elle se rendra à mes désirs; je l'immolerai à ma passion, ou elle est perdue, infâme, déshonorée. Goûts innocents, plaisirs permis, bienséances nécessaires, pensées, paroles, actions même indifférentes, gestes, regards, joie ou

tristesse, tout sera empoisonné; si elle n'est pas ma complice, elle sera ma victime; elle vivra souillée à ses propres yeux ou périra dans les chagrins et couverte d'opprobres publics... Mais, foutre! buvons un coup. Ami, in *vino veritas*... Sacredieu! n'allez pas révéler le secret de l'église, vous vous en repentiriez... — Qui, moi, mon père? et comment, s'il vous plaît. Je ne dépends pas de vous autres. — Vous n'en dépendez pas? Foutre! nous allons voir... Je suppose un instant que vous ayez été assez sot ou assez malavisé pour nous insulter: vous êtes foutu, mon ami. — Halte-là! scélérat de moine, s'écrie Alexandrine; tu fous comme un ange, mais ton coeur est atroce; tu me fais horreur; je me sauve, je ne veux pas t'entendre davantage. — Morveuse, dit père Ambroise, cela ne sait pas son pain manger; va-t'en, va-t'en, je ne bande plus... (nous continuons.) crois-tu que nous t'attaquerons à force ouverte? Pauvre sot, tu te sauverais, tu nous démasquerais. Non, nous commençons par nous informer de tous les gens estimables que tu connais; nous choisissons les plus faibles, dont la molle vertu, soumise aux préjugés, se fait des monstres exprès pour les combattre. On fait ton éloge. C'est bien dommage que tant de qualités soient gâtées par tel et tel défaut (il sera toujours dirigé suivant la manie de l'auditeur bienveillant); on sème ainsi peu à peu la froideur, on te suit pied à pied, on ne laisse échapper aucune occasion. — Mais je ne donnerai aucune prise sur moi. — Tu ne sais que ça! On te calomnierait... Tu veux obtenir une place, former un établissement. Lettres anonymes, inventées par le diable,

qui en fit présent au premier cénobite, voleront de tous côtés. Nos partisans les répandront, les proclameront en secret, en les commettant; les envieux les adopteront avidement et les mettront en crédit; tes ennemis (tout homme en a, et ceux de mérite plus que les autres) enchériront. — Mais je me défendrai peut-être. — Sans doute, je crois même que tu persuaderas cent personnes qui te connaîtront particulièrement, mais la voix publique sera toujours contre toi, et à peine trente ans de vie te suffiront-ils pour effacer l'impression qui t'aura perdu... Va, va, nous suivons à la lettre la maxime que l'ami Machiavel nous a léguée: *Calomniez toujours, il reste au moins la cicatrice*; et la méthode est infaillible. — Ma foi, père, je suis ravi, extasié; je ne vous croyais pas si habiles. — Bon, bon, reprend le papelard, ce ne sont là que nos éléments... Et si je te dévoilais les ressorts de cette politique qui nous a fait pendant si longtemps commander à la terre en rois des rois, et faire disparaître à notre gré les souverains du trône ou du séjour des vivants... — Ah! père, de grâce, apprenez-moi de si belles choses! Pardieu! Qui sait? peut-être me ferais-je cordelier. — Tu pourrais, foutre! plus mal t'adresser. Mais, écoute...

Tu n'ignores pas qu'il fut un temps où la crasse ignorance enveloppa le monde; le fanatisme et la superstition régnèrent en souverains sur ces siècles heureux... Age à jamais mémorable et fortuné où le froc commandait au diadème, où les Bernard, les François, les Dominique, puissants en voix, en poumons et en scélératresse, savaient



émouvoir, exalter la bile de l'imbécile chrétienté! Prophètes audacieux et menteurs, ils entassèrent des millions de croisés dans les sables de l'Egypte et de la Palestine, et l'Europe, à leur premier signe ébranlée contre l'Asie, courut y chercher de vastes tombeaux, tandis que les crédules habitants, devenus nos vassaux, laissaient dans nos mains assez de dépouilles pour élever la vraie Jérusalem, la Jérusalem immortelle et puissante, où devaient pulluler tous les vices de l'oisiveté, tous les crimes de l'ambition et de la cupidité!

Alors tout moine était saint, tout homme un peu éclairé, au-dessus de son siècle, excommunié. La liberté n'est plus; nous poursuivons son ombre jusqu'au fond de l'âme, jusqu'au fond de la pensée...

Heureux temps! Ils changèrent hélas!...

La philosophie parut; non pas cette tracassière verbeuse qui se traîne encore en rampant dans la poussière de l'école, mais cette lumière vive et fatale qui a dissipé les vapeurs du fanatisme et brisé les hochets de la superstition; tels que les oiseaux de nuit, nous fûmes blessés de l'éclat du jour. Il nous terrassa, nous courûmes nous cacher dans ces asiles que le vulgaire respectait encore; le rayon vengeur nous y suivit; on démêla nos trames; on dévoila nos ressorts; on approfondit notre politique; on démasqua nos moeurs et nos vices. L'univers conjuré se réunit pour nous abattre; nous étions perdus...

Son mépris nous sauva, notre métropole nous soutint.

Il est une puissance dont l'orgueil excessif et les prétentions sans bornes en imposent, quoique son autorité soit précaire et factice. Artificieuse autant qu'opiniâtre et politique, sa force est dans sa faiblesse. L'ignorance lui a donné l'être; l'astuce et la fourberie l'ont accrue; les dissensions des princes et les intérêts anarchiques dont elle a su profiter l'ont rendue formidable; la persévérance et la hauteur l'ont maintenue; ses excès l'ont affaiblie; l'art et la souplesse la soutiennent: son chef, longtemps modérateur impérieux d'une aristocratie puissante, ne doit son crédit qu'à nous, milice enthousiaste, ardente, immortelle et toujours renaissante; perdus pour la chose publique, isolés, d'esprit et de coeur, du reste des humains, notre unique intérêt est notre agrandissement, qui fait la gloire de ce vicair fanatique. C'est sur nous qu'il fonde son empire. Aussi sommes-nous ses enfants autant chéris que dévoués.

Fraudes pieuses, spectacles indécents, farces coupables étaient autrefois révéés; mais leur règne a passé. Eh bien! Notre marche en est devenue plus secrète et plus sûre. Nous avons à nous venger; du fond de nos asiles, nous soufflâmes la discorde, nous fomentâmes ces guerres civiles qui ont inondé de sang l'Europe déchirée; nos libelles, nos sermons séditieux, les séductions du confessionnal nous suffirent pour aiguïser les poignards, et grâce à nos efforts, il fut universellement reconnu *qu'il est*

*permis, qu'il est saint de tuer un hérétique*, c'est-à-dire notre ennemi: ainsi le père massacra son fils; ainsi le fils arracha à son père la vie qu'il en avait reçue; les forfaits ont produit des martyrs; nous dévastâmes de fertiles contrées, nous versâmes sans danger des flots de sang. Nul mortel dévoué à notre vengeance ne put se dérober à nos coups. Ici, les fils de Saint Dominique font périr le dernier des Valois; là, ceux d'Ignace immolent Henri, que des philosophes osent encore pleurer; les bûchers, le fer, les poisons, nous servent tour à tour; les victimes s'amoncellent, les bourreaux et les assassins sont fatigués; les prisons regorgent d'innocents, et nous de sang, d'or et de volupté... Mais nous ne sommes pas rassasiés. L'esprit de commerce, qui s'est venu joindre à celui de domination, nous prodigue en vain les trésors du nouveau monde, dévasté par notre art et aussi bien que celui-ci; notre avidité s'en irrite, et nos moeurs n'en sont pas adoucies; le calme règne en apparence, mais il n'est que simulé; nous sentons que nos richesses survivent à notre crédit; les ambitieux promoteurs du despotisme, qui, cependant, haïssaient les rois, sont anéantis; il nous faut bien rester dans le silence, mais non pas dans l'inaction. Nos complots se lient, nos trames s'ourdissent, nos ennemis nous attaquent avec les armes du ridicule, ils s'abusent sur leur prétendue supériorité: nous nous réservons bien d'autres ressources, nous minons sans bruit; tu es jeune, tu verras le fruit de nos travaux. Une révolution, éloignée peut-être, mais certaine, menace de nouveau le monde; nous foulerons aux pieds ces hommes superbes qui osent nous

dédaigner, nous commanderons encore... Puisse nous replonger les humains dans la barbarie, anéantir les sciences, arracher jusqu'au germe funeste de cette philosophie perfide qui nous abreuve d'humiliations, élever enfin sur tant de ruines le nouvel édifice de notre grandeur! Alors un sceptre de fer régira l'univers, soumis à nos caprices, dévoué à nos plaisirs. Nous disposerons, en sultans, des mères, des femmes, des filles de nos esclaves, et nous amènerons ces âmes avilies au point de regarder comme un bien leur déshonneur... Va, ces jours de gloire et de félicité s'avancent plus rapidement que ne le croient nos imprudents ennemis. Ils n'osent pas tenter le seul moyen de les reculer, celui de casser notre sainte milice et la hiérarchie puissante sous les drapeaux de laquelle nous servons, de nous arracher surtout ces richesses immenses qui nous rendent tout possible. Non, nous ne craignons rien de ce siècle vénal; nous payons des protecteurs qui deviendront nos esclaves: ils nous rendront au centuple ce qu'ils nous auront coûté. — Par la sambleu! père, voilà qui est sublime! Quelle immensité de vues! Quelle étendue de scélératesse! Quels mystères d'iniquités... (je m'arrête, car père Ambroise s'apercevait qu'il avait trop parlé et fronçait le sourcil; pour le dérider, j'attrape Alexandrine, qui dansait au milieu de la chambre...) Père, voulez-vous connaître le vrai type de la destinée des empires, l'instrument des révolutions, la boussole de l'univers?... Le voilà, dis-je, en mettant en évidence le con rebondi de la belle; c'est là que viennent aboutir les intrigues du sacerdoce, la morgue du sultan, le

faste du mogul, les caprices du despote, les fureurs du tyran, les délires ambitieux du conquérant, les richesses des deux hémisphères!...

Foutre! je me sauve au milieu de la période, car père Ambroise m'enlève Alexandrine, et la jette sur son lit pour aboutir aussi.

Je rentre chez Violette; le chagrin m'y attendait: une régie avait chassé M Duret des fermes générales. Nous, nous n'avions rien à ménager, nous devions (nous, c'est-à-dire elle). Je lui conseillai de vendre ses meubles pour payer, et je me retirai pour ne pas gêner le déménagement.

J'ai toujours aimé la musique; je fis le même soir connaissance avec la Guimard. Cette bougresse-là est laide et joue comme une cuisinière; mais sa voix est belle, et quand elle ne chante pas faux, elle fait plaisir; d'ailleurs elle fout comme une enragée. Ma réputation abrégée le cérémonial: je convins de six coups par jour; elle cassa aux gages son porteur d'eau qu'elle avait éreinté, laissa reposer ses laquais et son coiffeur, et nous nous accordâmes à faire bourse commune (bien entendu que je n'y mettrais rien). Elle donnait des concerts, recevait des compagnes qui la grugeaient en la détestant, des musiciens d'assez mauvaise compagnie, et des gens de qualité amateurs qui n'ont pas même le mérite d'être bons.

J'étais à causer un après-souper avec un virtuose célèbre

et charmant compositeur Cambini; nous parlions de la révolution de la musique en France; je l'écoutais avec avidité et je m'instruisais; tout à coup, un de ces messieurs nous aborde.

— Quoi! vous parlez composition! Pardieu! sans me flatter, je suis d'une bonne force. — Je n'en doute point, lui dis-je en jetant un coup d'oeil sur l'artiste, et je serais fort aise que vous nous donniez, à monsieur et à moi, quelques leçons. — Volontiers, volontiers; moi, je ne refuse jamais mes soins. — Par exemple, monsieur veut composer un opéra, et il me demande le poème. — Sa musique est faite, apparemment? — Non pas. — Comment? Tant pis, jamais la musique ne va bien, quand on la compose pour des paroles; cela gêne un musicien et l'empêche de peindre; son imagination est refroidie. — Mais, monsieur, il me semble... — Il vous semble mal. Un orchestre, morbleu! un orchestre, voilà tout ce qu'il faut; suivez le moline, cela s'appelle faire un opéra; les paroles ne sont jamais d'accord avec la musique; mais aussi cela n'arrête point les effets... moi, je tiens pour les effets; ai-je raison, Cambini? — Monsieur le marquis, cependant, quand on veut exprimer un sentiment, l'amour, par exemple... — Oui, il faut du chromatique, beaucoup de fausses quintes; on relève cela par l'accord parfait; de là on passe dans le ton relatif par la tierce mineure; appuyez-moi une septième diminuée; si le mode est mineur, grimpez au majeur; semez-moi des bémols, accords de tierce, dominante, sexte et les doubles octaves... Pardieu! l'on module dans

un tour de main... As-tu de la fureur dans ton opéra? — Beaucoup, monsieur le marquis. — Ah! pardieu! tu vas voir: mesure à quatre temps, battue bien ferme; pour le récitatif, *ad libitum*, avec accompagnement obligé; ensuite, un choeur en fugue, à deux sujets bien sortants l'un et l'autre, parce que cela marque la dispute, le conflit de juridiction; surtout que cela crie comme le diable (il faut que l'on entende un choeur peut-être), ensuite un grand silence; c'est imposant, ça, hein?... Un trois-temps bien tendre, pour faire le contraste, tu m'entends bien? Il n'y aurait pas de mal d'y mettre des timbales; ensuite le héros se fâche en allégo, avec quatre bémols à la clef; il faut qu'il fasse une tenue de dix mesures pour lui rassurer la poitrine; pendant ce temps-là, l'orchestre va le diable; puis ton héros fait des roulades pour se reposer; il veut qu'on l'entende... Eh! non, morbleu! que l'orchestre l'écrase! Et si ce diable de Legros perce encore, on y mettra du tonnerre... Ah! ce que je te recommande, c'est une basse bien ronflante, que tout cela marche... — Et mes airs de danse, monsieur le marquis? — Oh! pour cela il nous faut du noble: un beau grand morceau de flûte, avec des variations, pour la commodité de Salentin, et puis un point d'orgue avec des roulades; il serait long pour faire un peu gigoter Gardel... tu ne sais pas comment sortir de là? — Ma foi, non. — Un tambourin, mordieu! un tambourin; il n'y a que ça, pour qu'on s'en aille gaiement... Ah! ça! bonsoir... — Ah! cervelle du diable, maudit empoisonneur, *coglione, coglione*... — Là, là, tout doux, Cambini, lui dis-je... Eh bien! mon ami, voilà qui vous juge, et sans appel encore...

Nous rejoignîmes la compagnie, à qui le marquis avait déjà fait confiance de ses bontés pour nous, en briguant des voix pour la première représentation, en cas que l'on suivît ses avis.

Je passais ainsi ma vie au milieu des talents et des ridicules; mais ma bougresse m'ennuyait; elle jure comme un charretier; pas la moindre ressource avec elle; elle ne sait que foutre, encore brutalement. Un dernier trait me la fit planter là. Un soir, en sortant du spectacle, j'entre chez elle; elle allait souper en ville, et moi aussi. Peut-on partir sans faire graisser ses bottes? Je m'asseois sur une chaise; elle se met sur moi, et je la fous. Dans le plus fort du plaisir, et feignant de perdre la tête, la gueuse ne la perdit pas. Ma montre était superbe, elle en avait envie; l'escamoter lui parut joli; elle la tire doucement et la met dans sa poche. Aussi chatouilleux qu'elle, je m'en aperçois et je parviens à lui dérober la sienne, qui était d'un grand prix; nous nous quittons. Le lendemain, grandes inquiétudes de sa part, plaisanteries de la mienne... pour dénoûment: — Vous êtes une effrontée coquine, lui dis-je, je vous rends votre montre; gardez la mienne, vous l'avez profanée; ma seule vengeance sera de répandre ce trait odieux; il est neuf et vous fera honneur... Elle jura; je lui fis la révérence et je sortis.

Il faut donc jeter le mouchoir... Allons, Dorville, tu seras ma sultane. Ma foi! Elle en vaut la peine. Une taille de nymphe remplie de grâces; le plus bel incarnat anime son teint de



blonde; ses grands yeux bleus ne demandent qu'à mourir pour ressusciter... On se retrouve du moins avec celle-là; ma cuisinière m'avait dégoûté. Nous commençâmes par coucher ensemble, et ma nuit fut éloquente et décisive. Je m'établis maître de la maison. J'avais sous moi un intendant avec qui il fallait des ménagements, parce qu'il payait la dépense; je suis bon diable, je lui laissai la chambre libre.

Cette nouvelle jouissance me plaisait beaucoup; tous les raffinements de la volupté nous enivraient tour à tour. Je la trouve un matin dans son cabinet de bain; elle en sortait comme Vénus Anadyomène, parée de sa seule beauté; une jambe était encore dans la baignoire; elle appuyait l'autre sur un fauteuil; ses beaux cheveux flottaient sur ses épaules: sa main caressait une gorge d'albâtre; elle contemplait tous ses charmes avec un doux sourire; placé dans l'embrasement de la porte que j'avais entr'ouverte, observateur bandant, je jouissais de ce spectacle délicieux, et le feu coulait dans mes veines. Un bruit léger que je fais m'offre un nouveau tableau. Elle se baisse toute honteuse; la rougeur la colore; elle cherche à se faire un voile de sa longue chevelure... Un petit caniche, assis sur le fauteuil, s'élançe justement où il fallait entre ses cuisses, lève la tête, voile le sanctuaire, jappe de toute sa force, et remplace par sa petite gueule une autre fente... J'entre en riant à gorge déployée; ma belle fut bientôt consolée, et devinez comment!

Vous vous imaginez que je devais être heureux... Eh bien! je ne l'étais pas. Dans ce beau corps, le temple des grâces, Dorville renferme l'âme d'une furie bizarre, capricieuse; elle n'a de constance que dans le mal et la noirceur; intéressée, avare même, elle n'attire des amants que pour les dévorer. — "Je suis fâchée, me disait-elle un jour, en parlant d'un malheureux dépouillé par elle, perdu, abîmé sans ressource, je suis fâchée de lui avoir laissé les yeux pour pleurer." Dorville empoisonne tout; sa langue perfide dénature les choses les plus simples; son esprit artificieux, fécond en intrigues, cache la dissimulation la plus profonde sous le voile de la naïveté la plus ingénue; méchante, comme tous les faibles, les crimes ne lui coûteraient rien sans la crainte des supplices. — Eh! pourquoi vivre avec un pareil monstre? — Je ne la connaissais pas; elle est séduisante; je croyais qu'elle m'aimait... J'en fus cruellement puni.

Le comte de \*\*\* était mon ami; il venait souvent chez Dorville, sa présence ne me gênait pas; je ne l'en croyais pas amoureux; j'étais tranquille; mais bientôt je crus démêler en lui de la contrainte; il venait plus fréquemment, mais sa gaieté disparaissait. Peu à peu, il se montra sombre et taciturne, accabla notre société d'ennui et moi de chagrin. Je m'efforçais de le distraire; il recevait mes avances avec cette politesse gênée qui présage aux amis le refroidissement et la rupture. Dorville est adroite, insinuante; je la priai de tirer de mon ami le secret de ses malheurs; elle parut entrer dans mes vues... La perfide...

Quelques jours après, elle m'inquiéta par sa profonde tristesse; je la surpris plus d'une fois versant des larmes qu'elle voulait dérober. Inquiet, alarmé, je pressai, je conjurai; enfin, dans ces moments où, tout entier l'un à l'autre, on ne se refuse rien, je renouvelai mes efforts; alors, avec cette émotion, cet accent que la vérité seule devrait connaître: — Oh! mon ami, me dit-elle, cher amant! je vais navrer ton coeur; mais j'exige ta parole, cette parole sacrée, que tu contiendras une trop juste fureur. (je promets ce qu'elle me demande...) Tu croyais le comte ton ami, il n'est qu'un traître. — Un traître! lui? — Oui, un traître bien lâche, et il a voulu me rendre sa complice. Il m'a fait l'aveu de son indigne amour. J'ai essayé de le ramener à l'honneur, à l'amitié; j'ai employé la douceur, les prières, les larmes... Mais au nom de l'amitié, son emportement a été extrême: je l'abjure, s'est-il écrié, je l'abjure! Mon rival est mon ennemi! Ajouterai-je les insultes qu'il t'a faites? Non, non, mon coeur en saigne encore; tu voudrais te venger, tes jours seraient en péril... Mais, dieu! que je crains de noirceurs!... Le barbare!... Et des pleurs inondent son visage, elle en baigne le mien; ses caresses portent dans mes veines tous les feux de la volupté et tous les poisons de la jalousie; l'orgueil développe un amour que je n'avais pas cru sentir... Moi, je perdrais tant de charmes!... Indigne ami, tu périras, ton sang lavera ton offense... Dorville ne feint d'apprécier ma fureur que pour l'attiser davantage; mais elle m'avait lié par des serments; la rage se concentre et fomenté dans mon sein.

Le comte revint; nous nous agaçâmes; je le persiflai; Dorville, toujours en tiers, empêchait toute explication; cette situation était trop violente pour durer. Le comte m'insulta, nous sortîmes; la fureur nous guidait l'un et l'autre; je l'atteignis d'un coup mortel qui l'étendit à mes pieds... Hélas! le voile affreux qui nous couvrait se dissipe aussitôt; le comte laisse tomber son épée: je me précipite sur mon malheureux ami pour arrêter son sang: — C'en est fait, me dit-il, je meurs... Je l'ai mérité... Ami, je voulais t'arracher la vie... Dorville me l'avait demandé. — Dorville! ô ciel! — Ma passion était au comble... Elle avait mis mon bonheur à ce prix... Adieu, pardonne-moi... Que je meure du moins ton ami... Il s'efforce de m'embrasser; il expire... O terre! engloutis-moi!... Je m'arrache de ce lieu d'horreur; désespéré, furieux, j'erre en proie aux furies qui me déchirent. Je ne sais où je vais; mes pas s'arrêtent machinalement devant la maison de l'infâme; j'y monte et je tiens encore le fer fumant du sang de mon ami... — C'est moi, c'est moi qui l'ai tué! m'écriai-je en hurlant de douleur; tiens, monstre, assouvis ta rage! Il n'est plus; tu voulais qu'il versât mon sang; tu m'as demandé sa vie, tu lui demandais la mienne; viens, prends-la, rassasie-toi de carnage!... Le sang-froid, la sérénité règnent sur son visage; la joie y perce; elle ose encore me tendre les bras, me féliciter sur ma victoire... — Horrible mégère, tremble! Cette main que tu as rendue criminelle pourrait t'en punir. Un geste furieux accompagne ces mots; son sein palpite et la pâleur le couvre... Je jette mon épée loin de moi; toute son audace renaît... — Eh bien! dit-elle, j'ai tout conduit, il est vrai; je le

détestais, j'ai alimenté son amour pour le perdre; je l'ai animé contre toi; je savais que je ne t'exposais que faiblement; il m'avait offensée autrefois, en me préférant une rivale... Je suis vengée!..." Je l'entendais à peine. Devenu plus calme, je m'évanouis et je me retrouvai dans mon lit, au milieu de mes gens.

Longtemps je fus inconsolable; absorbé dans ma douleur, je fuyais les humains. L'image de mon ami succombant sous mes coups me suivait sans cesse; je me refusais à toute distraction; je mourais lentement, j'invoquais le tombeau.

Dans la même maison, mais dans un corps de logis séparé du mien, la femme d'un colonel vivait très retirée; jusque-là je lui avais rendu quatre fois par an les simples devoirs de l'honnêteté. Ma vie trop dissipée, le genre auquel je m'étais livré ne m'avaient pas permis de faire beaucoup attention à elle. Mon valet de chambre, instruit de mon affaire et désespéré de mon état, imagina que cette jeune dame pouvait seule m'en tirer. Mon changement de conduite et d'humeur avaient fait un événement dans la maison; il sut se faire presser d'en découvrir la cause; quelques mots lâchés à la femme de chambre excitèrent la curiosité de la marquise. Mon homme lui détailla ma funeste aventure; elle en fut touchée; chaque matin, ses gens s'informèrent par son ordre de ma santé. L'apathie où j'étais plongé ne me permit pas de sentir que je devais l'en remercier; nous nous

rencontrâmes un jour en sortant; elle me fit des reproches de mon humeur sauvage avec un air d'intérêt; je lui marquai de l'empressement de réparer ma faute, et nous restâmes. Ma visite fut courte, mais le premier pas était beaucoup; je continuai, je la vis plus fréquemment, bientôt je n'en bougeai pas. La marquise était douce et complaisante; elle ne se rebutait pas de détails cent fois répétés; elle s'attendrissait et pleurait avec moi; ma douleur devint moins amère; le sentiment de ce que je devais à cette aimable amie me fit une douce habitude de la reconnaissance... — Ahi!... gare l'amour! — Hélas! mon enfant, tu as raison. Une liaison intime, une confiance sans bornes entre une femme de vingt-deux ans, charmante, et un jeune homme, y conduisent infailliblement. D'ailleurs, combien la douleur dispose à la tendresse! — Enfin! te voilà à l'amour parfait. Belle chute, mon ami, belle chute! — Non, je ne ferai point le langoureux Philinte. La marquise n'est pas de ces femmes qui se plaisent au merveilleux.

Jolie, sans vouloir le paraître, vraiment bonne et sensible, aussi séduisante qu'on peut l'être et toujours égale, cette femme adorable n'est cependant pas heureuse. Son mari, comme trop de nos militaires, néglige un trésor qu'il possède pour courir après des guenons. Il ne croit pas à la vertu qu'il n'est pas digne de connaître, et cependant il est jaloux jusqu'à la brutalité; qui ne sait que c'est le moyen le plus sûr d'accomplir sa destinée? Il était digne de la sienne; mais combien Euprosie méritait peu son infortune.

Quelle différence, ô mon ami, entre les caresses ingénues d'une femme aimable et naïve et les agaceries de nos coquines! Celles-ci peuvent enivrer nos sens, mais, leur fougue dissipée, on retombe sur soi-même; le dégoût, l'ennui empoisonnent jusqu'aux plaisirs passés; il faut s'aiguillonner pour les goûter encore.

La marquise a tout l'éclat de la jeunesse joint à une taille imposante; elle paraîtrait colossale, si elle était moins bien proportionnée. Cinq pieds quatre pouces, pieds nus; le plus beau corps du monde; une gorge ravissante; le bras, la main potelés; une physionomie qui, sans être la beauté, renferme mille grâces que n'a point une belle; une irrégularité piquante, des cheveux gros comme le bras et qui lui descendent jusqu'aux pieds: voilà son portrait.

Personne ne sait mieux qu'Euprosie manier le ridicule; sans la bonté de son coeur, elle serait caustique, mais elle craindrait de faire de la peine même à ceux qui l'auraient offensée si le respect qu'elle inspire le permettait à l'audace. Chaque jour, son esprit m'étonnait davantage. Sa modestie lui faisait trouver étranges les marques de mon admiration... — Mais, mon ami, m'avait-elle dit vingt fois, tu te rendras ridicule; sans cesse tu me vantes, tu t'extasies sur des choses si simples. Tout le monde en dirait autant.

Mais son âme!... Comment te peindre cette âme tout aimante qui n'a d'existence que pour les sentiments nobles

et tendres? C'est par eux qu'elle sort de ce calme inaltérable et doux qui la caractérise dans la société; c'est là qu'elle puise cette chaleur qui la rend si touchante, si dévouée, si sublime en amour. Euprosie est aussi voluptueuse que tendre, mais elle est toujours décente; elle est pure, elle est chaste, et voilà pourquoi je ne connus jamais de jouissance égale.

Ne vous attendez pas à m'en voir esquisser le tableau. Que le voile du mystère couvre à jamais nos plaisirs... Mais que de combats j'eus à soutenir contre sa vertu! Combien de fois il me fallut lui répéter que le crime seul faisait la honte, et que l'amour, un amour tel que le sien, ne pouvait pas être criminel!... L'avouerai-je? son devoir fut longtemps plus fort que moi. Elle sentit le danger; elle eut le noble courage d'écrire à son mari, de lui demander ses soins et sa présence; il méprisa cette femme respectable, il rejeta ses prières; une indifférence repoussante, un mépris insultant furent le prix des efforts qu'elle faisait sur elle-même pour s'arracher à la tendresse... Je persuadai, je triomphai; Euprosie ne rougit plus devant moi, la paix régna dans son coeur. Eh! quel homme de fer osera la condamner? Six mois se passèrent au milieu des délices. Isolés du reste de la nature, nous nous suffisions à nous-mêmes. Nos feux sans cesse renaissants avaient toujours le charme de la nouveauté. Une confiance mutuelle et sans bornes achevait notre bonheur.



Hélas! peut-il durer longtemps? Vils jouets du destin, que possédons-nous de stable! Et pour quelques gouttes bien mêlées dans l'océan de maux, faut-il chérir la vie!... La marquise portait dans son sein un gage de notre amour. Bientôt son état ne fut plus incertain. J'étais au comble de la joie sans oser le lui témoigner, joie insensée peut-être, mais si douce que je ne pensais pas même à la combattre. Euphrosie, plus éclairée par ses pressentiments, se sentait dévorée d'inquiétudes que sa douceur et son amour déguisaient à peine. Son mari, de retour à Paris, avait aisément démêlé nos liaisons, et le lâche les avait divulguées. Il nous prodiguait à tous deux les injures; vingt fois Euphrosie arrêta mon bras prêt à la venger; elle sut m'enchaîner par des serments, mais son bonheur fut altéré à jamais. Sans cesse je la surprénais baignée de larmes, et j'y mêlais les miennes... — Euphrosie, lui dis-je un jour, hélas! Je cause tes douleurs et je ne puis les adoucir; nos coeurs cessent-ils donc de s'entendre? Ah! pourrais-tu jamais me haïr? — Te haïr! Ah! jamais tu ne me fus si cher. Cet enfant infortuné que je nourris dans mon sein naîtra sous de cruels auspices sans doute, mais il a resserré, s'il est possible, les noeuds qui m'unissaient à toi. Va, mon ami, je ne suis point injuste, et je t'ai fait des sacrifices; ne crois pas que je m'en repente; je t'en ferais de bien plus pénibles... Cher amant, il m'en reste peut-être bien peu à t'offrir... Au moins que cet enfant te rappelle sa mère. — Cruelle! que veux-tu me faire entendre?... Et voilà donc ton amour!... Ah! si je t'étais cher, paierais-tu d'un tel prix ma

tendresse?... Meurs, meurs, pusillanime amante, mais tu jouiras, avant d'expirer, du barbare plaisir d'avoir immolé ton amant. Tu vas priver ton enfant de tes embrassements et des miens, il restera en butte à tous les coups du sort; inconnu sur la terre, entouré d'ennemis peut-être, il vivra pour la douleur, et c'est toi, si tendre, si compatissante, qui, en lui donnant le jour, le voues à de longues infortunes que n'adoucirait jamais notre tendresse... Euphrosie m'interrompt par ses sanglots, mais le torrent de larmes qu'elle répand dans mes bras paraît soulager son cœur... — Oh! mon Euphrosie, lui dis-je alors, quitte, quitte ces funestes pensées. Rappelle ton courage... Conserve-toi pour l'amour; ne m'as-tu pas dit mille fois que tu ne vivais que pour moi?

Elle me promet d'être plus tranquille. Je crois qu'elle le devint en effet.

Peu de jours après, des ordres de la cour me forcèrent à me rendre en Bretagne. Mon voyage devait être court, mais Euphrosie avançait dans sa grossesse. Que d'inquiétudes j'allais lui donner, et combien j'en ressentais! ... Des pressentiments affreux nous agitaient. Nos adieux furent cruels; longtemps pressés dans les bras l'un de l'autre, il nous semblait que c'était pour la dernière fois. Euphrosie s'évanouit; on m'arracha d'auprès elle. Il fallut partir.

Déjà je me flattais d'un prompt retour; mes affaires allaient

finir; je reçois ce billet d'un ami: "Que fais-tu, malheureux? Tu remplis de stériles devoirs et tu négliges les plus sacrés. Accours, ne perds pas un instant, viens servir l'amour..." Je vole, l'âme saisie d'effroi, j'arrive... Horrible spectacle!... Tout est en deuil chez Euphrosie... Ciel! ô ciel! elle n'est plus!... Je veux la voir, je veux l'embrasser encore, je veux mourir avec mon amante... J'avance, malgré les efforts de ceux qui me retiennent; ils me parlent, je ne les entends pas. Ivre de désespoir, j'allais entrer... — Arrête, jeune téméraire, me dit un vieillard vénérable qui sort de la chambre d'Euphrosie, respecte ces lieux habités par la douleur... Son accent sévère, mais touchant, pénètre mon cœur; je me précipite à ses genoux, sans le connaître, je l'embrasse... — Oh! qui que vous soyez, ayez pitié de moi, laissez-moi revoir mon amante; j'invoque cette seule grâce... Hélas! ne puis-je obtenir une mort plus douce auprès d'elle? — Relève-toi, me dit-il en pleurant... Jeune insensé, tu précipites au tombeau ma douloureuse vieillesse. Que t'avais-je fait? Jusqu'ici rien n'a souillé mes cheveux blancs; tu livres mes derniers jours à la honte, au désespoir. Déjà, ton funeste amour me coûte mon fils et ma fille; l'un était mon soutien et l'autre mon bonheur. — Vous, son père!... O dieux!... Vieillard infortuné, prenez ma vie; je ne désavouerai pas mon amour, et puissiez-vous en vous vengeant me réunir à mon amante. — J'ai tout perdu; je pourrais t'imputer tous mes maux; mais je n'ai pas le cœur d'un barbare, et je ne puis ni ne veux te haïr... (mes cris, mes gémissements sont ma seule réponse...) Eh quoi! C'est donc à moi de te consoler? Calmez-vous,

jeune homme trop malheureux; Euphrosie... — Eh bien! mon père... j'attends à vos genoux mon arrêt... — Euphrosie respire encore. — Elle respire!... O dieux! laissez-moi... courons... (je m'arrête avec le sang-froid et l'égarement du désespoir). Mais non, elle n'est plus; vous me flattez encore pour savourer plus longtemps votre vengeance... A ces mots, mes forces m'abandonnent, je tombe sur un fauteuil; une stupeur mortelle s'empare de moi; j'ai les yeux ouverts et je ne vois rien.

Le père d'Euphrosie daigne me prendre la main: — Je ne vous trompe point, mais votre sort et le mien n'en sont guère moins cruels. Croyez ce que je vous dis, et apprenez les malheurs que vous causez. Huit jours après votre départ, le marquis de \*\*\* vint voir ma fille. Euphrosie venait de lui confier son état et son amour. Le marquis, furieux, s'emporte contre sa femme dans les termes les plus outrageants. En vain mon fils veut l'apaiser. Le marquis menaçait Euphrosie. Il voulut même la frapper. Mon malheureux fils se jeta au-devant de sa soeur; son beau-frère, hors de lui, tire son épée et le force à se mettre en défense. La rage l'aveuglait; il se précipite sur le fer de son adversaire; mon fils, désespéré, le blesse; le marquis cachait un pistolet dont il tua mon enfant... A la vue de ce combat funeste, Euphrosie était tombée sans connaissance; les douleurs d'un accouchement prématuré la rappelèrent à la vie et à toute l'horreur de sa destinée: elle a mis au monde un enfant qui n'est plus; on a jusqu'ici désespéré de la mère, aujourd'hui elle paraît moins mal;

comment échapperait-elle à sa douleur?... J'avais dévoré ce terrible récit, j'étais immobile, mais, dieux! Que de serpents déchiraient mon coeur!... — Eh bien! m'écriai-je avec amertume, elle vit... elle vit, mais c'est pour me détester... Mais non, Euphrosie ne peut pas me haïr... O mon père! ah! souffrez que je vous donne ce nom, je vous offrirai ma vie, elle vous sera consacrée; que je répare autant qu'il est en moi vos pertes affreuses, que je devienne votre fils! Oh! combien les devoirs m'en seront doux!... Mais, mon père, laissez-moi sauver votre fille; Euphrosie vivra pour vous aimer... le bon vieillard s'attendrit; un rayon d'espoir pénètre son âme; il pleure sur moi, il daigne me presser contre son sein... Hélas! nous nous abusons tous deux; Euphrosie revint à la vie, mais une mélancolie profonde l'avait empoisonnée pour jamais, elle refusa de me voir et courut s'ensevelir dans un couvent. Je tentai tout pour vaincre ses résolutions; son père seconda mes efforts; tout fut inutile, elle prit le voile et prononça les voeux.

Mon imagination était allumée, ma tête exaltée, mon coeur inondé de tristesse. Je pris un parti violent, et sans communiquer à qui que ce fût mon dessein, je montai à cheval et courus chercher la trappe pour y ensevelir le reste de mes jours.

Le ciel semblait conjuré contre moi. Un orage affreux m'oblige de m'arrêter à Versailles; j'étais percé, je n'avais rien pour changer; je me jette dans une auberge pour me

sécher, et rendu de fatigue, je me résous bientôt à y passer la nuit.

Seul dans ma chambre j'y broyais du plus beau noir possible: l'histoire de l'abbé de Rancé me montait au quatrième siècle; je ne voyais rien de si beau que ces longs cimetières dont quelques lampes sépulcrales perçaient à peine les sombres horreurs; j'entendais cette cloche funèbre qui semble appeler la mort; je la voyais s'avancer à pas lents; Comminge et Euphémie étaient devant mes yeux; je prenais le travail pénible de mon imagination délirante pour l'héroïsme de la vertu; j'allais enfin m'enfoncer dans ces demeures funèbres, où gémissent tant de malheureuses victimes des préjugés, des passions... je le voulais, la providence ne le voulut pas.

Absorbé dans mes sombres réflexions, je n'apercevais pas une très jolie fille de l'auberge, arrivée depuis un quart d'heure devant moi... J'y prends garde enfin; je sors de ma rêverie, mais pour tomber dans une autre; je lui approche un fauteuil, la croyant, ma foi, je ne sais qui; je l'oblige à s'asseoir; elle ne doute plus de ma folie; enfin, à force de me demander ce que je voulais pour mon souper, elle me rappelle à moi; je ris, elle éclate.

Je donne mes ordres; Madelon descend et revient faire mon lit. La bonté divine veillait sur moi. Ces sortes de filles portent leurs cotillons fort courts; Madelon, en s'allongeant, me laissait voir une jambe faite au tour et le bout d'une

cuisse très blanche... Hélas! me dis-je à moi-même, je vais m'enterrer; que cette pauvre fille profite du moins de mon reste; enfilons-la, c'est le dernier coup que je fouterai de ma vie... Alors, avec une gravité sans égale, je la prends par les deux pattes; je la jette sur le lit, je la trousse et je l'enfourne avant qu'elle eut le temps de voir comment. Elle fit un peu la revêche, mais où est la fille qui ne marche pas au troisième coup de cul? Seulement, pour me marquer son dépit, elle remuait comme un diable. Par habitude, je voulais recommencer; elle me fit convenir que cela ne se pouvait pas; qu'on attendait après elle; mais nous arrê tâmes qu'elle viendrait coucher avec moi, et je me débarrassai en sa faveur de quelques louis, qui, suivant mon projet, allaient me devenir inutiles; car je n'en démordais pas.

Nous passâmes la nuit ensemble; je m'en donnai comme pour la dernière fois; mais admirez l'ouvrage du bon Dieu! Plus j'allais à ce diable de trou, plus ma tête se calmait; mes résolutions s'affaiblissaient d'autant, et je résolus, sous prétexte de fatigue, d'attendre encore une nuit pour me déterminer; je ne fus pas dans cette peine. Une berline de poste arriva vers l'heure du dîner; deux hommes qui étaient dedans me firent demander la permission de partager le mien; je l'accordai; mais quel fut mon étonnement! C'étaient deux de mes amis intimes qui me galopaient. — Ah! Ah! monsieur l'enragé, me dit Saint-Flour, vous faussez donc ainsi compagnie! Que diable! tu as l'air du chevalier de la triste figure! Je voulais soutenir

contenance, ils m'envoyèrent promener, me persiflèrent, me démontrèrent que je n'avais pas le sens commun; je le crus; je montai en voiture avec eux: nous arrivâmes à Paris.

Pendant quelque temps je fus un peu honteux; d'ailleurs, le diable m'emporte si je savais où aller, ni quelle liaison former! Cependant, j'étais endetté; mes créanciers, honnêtes israélites, venaient m'offrir leur figure patibulaire. Je pris une résolution magnanime; je me décidai à me mettre la corde au cou, à me marier. — Ah! tu vas faire une fin? — Oui, une fin; c'est, pardieu, bien périr avant le temps!

Je connaissais une vieille intrigante, doyenne des marquises, appareilleuse de sacrement: je fus lui conter mon affaire, en lui observant que j'étais pressé. — Oui, me dit-elle, la voulez-vous jolie? — Ma foi! cela m'est égal; c'est pour en faire ma femme; je ne m'en soucierai guère, et je ne la prends pas pour les curieux. — Il la faut riche? — Oh! cela, le plus possible. — De l'esprit? — Mais, oui, là, là. — Je tiens votre affaire. Connaissez-vous Mme de L'Hermitage? — Non. — Je vous présenterai; c'est une de mes amies; sa fille a dix-huit ans, elle est très riche, et surtout son caractère est excellent. — (ah! foutre! que cette bougresse-là est laide!...) Mon aimable duègne part sur-le-champ pour porter les premières paroles, manigancer mon affaire et me vanter: le soir elle m'écrit deux mots, et deux jours après nous nous rendons chez ma future belle-mère.



Mme de L'Hermitage tient bureau de bel esprit; là, tous nos demi-dieux, tous nos apollons modernes viennent chercher des dîners qu'ils paient en sonnettes. Dès l'antichambre, je respirai une odeur d'antiquité qui me saisit l'odorat; la vieille m'avait prévenu qu'il fallait beaucoup admirer. J'entre dans un salon immense et carré; j'y trouve la maîtresse de la maison avec l'air d'une fée, le corps d'un squelette et le maintien d'une impératrice. Elle m'assomme de longs compliments; j'y répons par des révérences sans nombre; je cherche des yeux la future... Ah! foutre! on vous en donnera!

Diable! il faut que sa chère mère me juge auparavant, et la bienséance permet-elle qu'on expose une fille au regard du premier occupant?... La duègne et la mère entamèrent les grands mots et les vieilles histoires. Pendant ce temps-là je toisai le salon. Des tapisseries d'antiques verdure en couvraient les murailles. Cassandre et Polixène y figuraient, aussi bien que le roi Priam, nombre de troyens et perfides grecs, avec chacun un rouleau qui leur sortait de la bouche pour la commodité de la conversation. Du plancher pendait une lampe immense, à sept branches, de bronze doré, qui avait servi aux festins de Nabuchodonosor, aux quatre coins, des trépieds de vieux laque surmontés d'urnes à l'antique et de pyramides tronquées trouvées dans les fossés de Ninive La Superbe. Des tables de marbre de Paros, portées sur des piliers de granit, chargées de bustes grecs et latins, et d'un grand médailler. La cheminée, élevée à huit bons pieds de

hauteur et surmontée d'un miroir de métal, environné d'une bordure immense en filigrane; c'était, je crois, celui de la belle Hélène. Les fauteuils paraissaient modelés sur ceux de la reine de Saba, couverts de tapisseries, durement rembourrés pour éviter la mollesse, mais magnifiquement dorés... Voilà, mon cher, le mobilier qui frappa mes regards. Au reste, tout décelait à mes yeux exercés un fonds de richesse qui chatouillait mon âme, et je projetais déjà de changer toutes ces fadaises contre les belles inventions de notre luxe moderne. Je m'extasiai sur chaque objet, je tranchai du connaisseur pour applaudir; on accueillit mes éloges, et nous nous retirâmes, la duègne et moi.

En sortant, elle me dit que ma figure, mon air sage et posé (car il ne m'était, pardieu! pas échappé un sourire), surtout mon excessive politesse avaient prévenu en ma faveur, que probablement je serais invité à dîner pour le jeudi, qui était le grand jour, et qu'alors je verrais Mlle Euterpe... Foutre! voilà un beau nom; j'ai diablement peur que ma charmante ne soit aussi quelque antiquaille.

Je fus invité; le dîner répondait à l'ameublement, et je vis mon Euterpe... Ah! sacredieu! la jolie future! Elle est faite à coups de serpe, elle a été modelée, ou le diable m'emporte! sur quelque singe; aussi madame sa chère mère dit-elle que c'est le vivant portrait de M. de L'Hermitage. Ramassée dans sa courte épaisseur; un teint d'un jaune-vert, de petits yeux enfoncés, battus jusqu'au

milieu de deux joues bouffies; des cheveux à moitié du front, une bouche énorme et meublée de clous de girofle, un cou noir, et puis... serviteur! une gaze envieuse voilait un je ne sais quoi qui montait au diable. Eh! pardieu! que ne couvrait-elle aussi les deux plus laides des pattes que jamais servante ait lavées. Au reste, Mlle Euterpe fait la petite bouche, grimace avec complaisance et n'en est que plus laide. Ce fut bien pis quand elle eut parlé. Ah! Cathos n'est rien en comparaison... Jour de dieu! épouser cela! me dis-je à moi-même. C'est bien dur! — Eh! fi donc! Tu ne l'épouseras pas peut-être? — Eh! mon ami, quarante mille livres de rente d'entrée, autant de retour; cela n'est pas à négliger; elle a les beaux yeux de la cassette, et moi, je n'ai qu'un beau vit dont elle ne tâtera guère. Mes créanciers me talonnent, il faut s'immoler...

Après le dîner, Mlle Euterpe fut se camper auprès de sa chère mère; moi j'allai roucouler d'amoureux hochets qui furent reçus avec humanité et condescendance: somme toute, au bout de quinze jours, on nous maria, en m'avantageant de vingt mille livres de rente par contrat. Me voilà donc époux d'Euterpe. La mère donna à sa bien-aimée sa bénédiction et le baiser de paix; ma chaste épouse fut se mettre entre deux draps, les talons dans le cul, comme cela se pratique par modestie. Une partie de la noce était dans les chambres voisines; les jeunes gens surtout, pour qui c'est une aubaine, me firent compliment sur mon bonheur futur, me souhaitèrent bonne chance et se mirent en embuscade.

Je me campai à côté de ma charmante, qui versait de grosses larmes. — Madame, lui dis-je, le mariage où nous sommes engagés est un état *pénible*, une voie *étroite*, mais qui mène au bonheur; il n'est point de roses sans épines, et c'est moi, votre époux, qui doit les arracher. Le créateur nous a réunis pour que nos deux moitiés ne fissent qu'un tout. Afin de mieux consolider son ouvrage, il a fait présent à l'homme, chef de son épouse, d'une cheville... Tâtez plutôt (je lui porte la main là, et la masque retire la patte comme si elle avait bien peur). Or, cet instrument doit trouver son trou: ce trou est en vous; permettez que je le cherche et que je le bouche... Alors, d'un bras vigoureux je prends ma chrétienne; elle serre les cuisses; j'y mets un genou comme un coin, elle me fout des coups de poing par manière de résistance; enfin, elle fait semblant de se trouver mal; elle allonge les jambes, lève le cul; je frappe à la porte... Ah! foutre! Ah! sacredieu! Mort de ma vie! — Quoi donc? Comment, bourreau! Deux pieds de cornes... je suis étranglé... elle est ouverte, à deux battants encore! Ah! chienne! Ah! carogne! Et tu défendais la brèche... Foutue garce!... Je la cogne; elle m'égratigne, elle hurle, je jure en frappant toujours; la mère arrive, écumant de rage; je saute à bas du lit, et je me sauve. Mes amis, rangés en haie, me demandent, avec une maligne inquiétude, si je me trouve mal, si je veux un verre d'eau... Je veux le diable qui m'emporte loin d'ici!... Un instant après, ma belle-mère rentre, et d'un ton de sénateur: mon gendre, je sais ce que c'est. — Comment, ventredieu! je le

sais bien aussi, moi, et que trop.

— Non, ce n'est rien; le premier jour de mes noces il m'en arriva autant. — Ah! la foutue famille! — Rassurez-vous, c'est une enfant qui ne sait pas ce que c'est, elle s'y fera; allez vous remettre auprès d'elle, et prenez-la par la douceur. — La rage qui m'étouffait m'avait empêché de l'interrompre, mais à cette douce invitation, je m'écrie: moi y retourner! Que le jeanfoudre qui l'a commencée la rachève... Ah! foutre! c'est une ânesse ou une jument, tant elle est large. — (Mme de L'Hermitage fronce le sourcil). Mon gendre, je comprends, c'est que vous ne pouvez pas. — Comment! foutre! madame, je ne peux pas! Eh! sacredieu! la besogne n'est pas dure, on y passerait en carrosse...

La vieille fée se fâcha; je manquai la foutre par la fenêtre, et je sortis pour jamais de ce maudit lieu.

O rage! ô désespoir! moi la terreur des maris, moi la perle des fouteurs, me voilà coiffé d'un panache à la mode... Coa, coa! en herbe!... Coa, coa! en herbe, ventre et dos, et par une guenon, une maritorne!... Où fuir? où me cacher?... Les épigrammes vont m'assassiner.

Ce n'est pas tout. Le lendemain, un homme en noir demande à me parler. Au milieu de beaucoup de révérences, il me signifie un petit papier... — Monsieur, vous vous trompez. — Non, monsieur, me dit le normand.

— Mais de qui cela vient-il?

De haute et puissante Demoiselle Euterpe de L'Hermitage, votre légitime épouse. — Comment, ce coquin! foutre! si tu ne sors... Il était déjà parti, et court encore... Eh bien! la bougresse me faisait sommation de la traiter maritalement, sans quoi l'on m'annonçait bénévolement que l'on demanderait séparation. Je cours chez mon procureur; je consulte, nous plaidons pendant trois mois: on me tympanise; enfin je suis contraint d'abandonner dix mille livres de rentes de mes vingt constituées, et l'on me déclare père d'un individu (quelque sapajou sans doute) dont ma bougresse était grosse; encore n'était-ce pas le premier.

Furieux, désespéré, je pars pour le pays étranger, et j'abandonne à jamais cette terre maudite où je pourrais rencontrer tant d'objets déplaisants.

Sort, foutu sort plein de rigueur! Quoi, moi, j'éprouverai tes caprices, tes bizarreries! Voilà donc le fruit de mes belles résolutions! Tous mes projets aboutiraient à la parure de Moïse! Fuyez, foutez le camp, rêves atrabilaires, songes creux de mon imagination bilieuse... Non, non, mesdames, vous ne tiendrez point mon chef dans vos cuisses maudites; jamais un con marital ne m'enverra de vapeurs cornifères. Au foutre la *conversion!* Mais, dans mon humeur de vengeance, je foutrai la nature entière, j'immolerai à mon priape jusqu'à des pucelages (si tant est

qu'il en existe); par moi, légions de cocus peupleront les palais, les champs et les cités; j'usurperai jusqu'aux droits de notre bonne mère la sainte église. Point de fouteuse de prélat, point de monture de curé que je n'enfile sur tous les sens (pour leur conserver l'habitude) jusqu'à ce que, rendant dans les bras paternels de M. Satan mon âme célibataire, j'aïlle foutre les morts!

End of the Project Gutenberg EBook of Ma conversion, by  
Comte de Mirabeau

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MA  
CONVERSION \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 26808-8.txt or 26808-8.zip

\*\*\*\*\* This and all associated files of various formats will be  
found in: <http://www.gutenberg.org/2/6/8/0/26808/>

Produced by Daniel Fromont

Updated editions will replace the previous one—the old  
editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions  
means that no one owns a United States copyright in these

works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

**\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\***

**THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK**

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any



way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do

with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your

country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or

charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to

donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain

permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## **1.F.**

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE,

STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

#### 1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND

- If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED



## TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project**

## **Gutenberg-tm**

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's

EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gnewby@pglaf.org](mailto:gnewby@pglaf.org)

## **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of

equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online

payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.**

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our

email newsletter to hear about new eBooks.